



BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

VII

LE SAINT-SIÈGE

LA POLOGNE ET MOSCOU

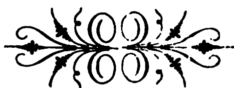
LE SAINT-SIÈGE

LA POLOGNE ET MOSCOU

1582-1587

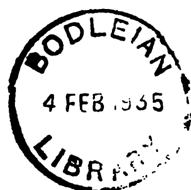
PAR

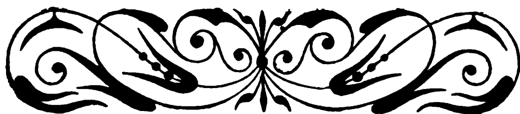
LE P. PIERLING, S. J.



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1885





PRÉFACE



LA *trêve du 15 janvier 1582, conclue entre Etienne Bathory, roi de Pologne, et le tsar de Moscou Ivan le Terrible, est peut-être, dans toute l'histoire, l'exemple le plus remarquable d'arbitrage pontifical.*

Les préliminaires de cet épisode ont été exposés dans un volume précédent : Un Nonce du Pape en Moscovie; *d'après l'ordre chronologique, viendrait maintenant le tour de l'épisode lui même, mais nous sommes obligé de remettre cette publication jusqu'à l'époque où les Archives de*

Moscou auront publié les documents qu'elles possèdent sur ce sujet et satisfait au désir des érudits.

En attendant, un autre fait mérite notre attention. Deux brillantes campagnes, couronnées par la trêve décennale de 1582, avaient livré la Livonie tout entière au roi de Pologne sans éteindre toutefois ses ardeurs belliqueuses; elles se rallumèrent avec plus de force lorsque Moscou, épuisée par les guerres et les lubies tyranniques d'Ivan, vit monter sur le trône de Rurik un jeune souverain sans talent, sans vigueur, sans avenir. Bathory crut le moment favorable pour s'élancer sur la Russie; soutenu dans cette voie par Zamoyski, à deux reprises il roula dans sa tête de vastes projets militaires: la chute du Croissant était toujours son objectif, Moscou n'était qu'une étape; de gré ou de force, elle devait reconnaître l'hégémonie de la Pologne, lui céder quelques provinces ou se fusionner avec elle et la seconder dans la conquête de Byzance.

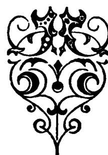
Grégoire XIII fut, par l'entremise de Possevino, le premier confident des vues

polonaises sur Moscou. A cette occasion, Zamoyski rédigea un mémoire remarquable sur l'état intérieur de la Pologne, sur ses ressources en cas de guerre, sur la mission qu'elle pourrait remplir dans l'Europe orientale. Les difficultés soulevées par la diète, toujours récalcitrante en matière d'impôts, obligèrent Bathory à oublier pour le moment ses projets belliqueux et à renouveler la trêve avec Moscou, ce qui épargnait à la cour de Rome de graves embarras.

Lorsque Sixte-Quint monta sur la chaire de Saint-Pierre, le roi de Pologne revint à ses idées favorites de conquête, qui rentraient jusqu'à un certain point dans l'horizon politique du nouveau pontife. Possevino reparaît sur la scène; Bathory l'envoie à Rome, Sixte-Quint approuve la guerre contre les Turcs et conseille des sommations légitimes à l'égard de Moscou, lorsqu'un deuil inattendu change tout à coup l'état des choses :. le 12 décembre 1586, Etienne Bathory descend dans la tombe et l'interrègne impose à la Pologne des soucis d'un autre genre.

Les deux projets de Bathory sur Moscou n'étaient jusqu'ici que fort peu connus; ils jetteront désormais une grande lumière sur la politique polonaise, grâce aux pièces inédites que j'ai eu la chance de trouver en grand nombre aux Archives du Vatican et qui serviront de base à mon récit.

Paris, 1er janvier 1885.





LE SAINT-SIÈGE

LA POLOGNE ET MOSCOU



CHAPITRE PREMIER

LE LENDEMAIN DE LA TRÊVE DE 1582

Politique du Saint-Siège vis-à-vis de l'Islam. — Missions à Moscou. — Procédés du tsar Ivan IV après la trêve de 1582. — Projets de Bathory. — Ses menaces contre Rodolphe II. — Possevino espère le maintien de la paix. — Il parle dans ce sens à Venise. — Désagréments avec les ambassadeurs russes. — Arrivée à Rome. — Audience du pape. — Dispositions pacifiques à Rome. — Possevino en Pologne. — Négociations avec les Russes. — Echange d'idées avec Bathory.



DANS tout le cours du XVe et du XVIe siècle, la lutte contre l'Islam n'a cessé de préoccuper le Saint-Siège. Son programme oriental

n'a pas varié depuis la chute de Constantinople jusqu'à Lépante, et depuis Lépante jusqu'au siège de Vienne : une ligue générale non-seulement des princes chrétiens, mais encore des peuples asiatiques, contre le Croissant a toujours été l'objectif de ses efforts.

Grégoire XIII ne fut pas sitôt monté sur le trône pontifical qu'il reprit en sous-œuvre les projets anti-ottomans de Pie V. Jamais encore les circonstances n'avaient été si favorables : vivement attaqué sur ses frontières orientales, l'empire de Mahomet n'aurait peut-être pas échappé à la ruine, si les princes d'Occident, secondant l'action des Perses, l'eussent mis entre deux feux.

Aussi le pape songeait-il sans cesse à rallier tous les intéressés sous un seul drapeau : en Italie et en Allemagne, en Espagne et en France il poursuivait dans ce but une politique conciliatrice. Quant au nord de l'Europe, une paix solide entre la Pologne et Moscou lui semblait tout à fait nécessaire pour triompher d'un grand obstacle et gagner du même coup deux champions nouveaux. Il essaya d'envoyer ses émissaires à Moscou pour y traiter ces questions de vive voix, mais l'empereur

Maximilien II et le roi Etienne Bathory firent tour à tour échouer les projets pontificaux.

Bientôt un événement imprévu vint mettre le pape en rapport avec Moscou dans des conditions autrement favorables. En 1581, Ivan le Terrible prend lui-même l'initiative d'une alliance militaire contre les Turcs et envoie spontanément un messager à Rome. Cette démarche n'était pas aussi désintéressée qu'on pourrait le croire : en guerre avec Bathory, effrayé par les victoires et les succès de son rival, le tsar désirait surtout conclure avec lui une paix avantageuse; mais, pour mieux dissimuler ses véritables fins, il mettait en première ligne la question ottomane.

Grégoire XIII ne se faisait pas d'illusions sur ce point; toutefois des motifs plus élevés le rendaient facilement accessible. Le jésuite Possevino fut chargé de régler cette affaire; sa mission ne réussit qu'en partie. A peine une trêve décennale fut-elle conclue entre Bathory et Ivan que celui-ci changea de langage : les projets de ligue furent soigneusement éludés et la question religieuse, mise autrefois en avant, ne

donna lieu qu'à des discussions orageuses et stériles.

Si le tsar renonçait sans scrupule à l'honneur, gros de péril, de délivrer l'Europe du joug ottoman, Bathory n'en restait que plus fidèle à ses plans grandioses. Plein d'ardeur, de foi et de courage, il était prêt à incarner ses convictions dans une entreprise militaire qui eût refoulé les Turcs en Asie, arrondi les frontières de la Pologne, assuré le sort de sa chère Transylvanie et marqué dans l'histoire une époque glorieuse. Depuis, surtout, qu'il était sur le trône des Jagellon, il caressait volontiers ces idées et les insinuait aux nonces pontificaux qui ne manquaient pas de l'encourager.

En vue des projets belliqueux contre Moscou qui ne tarderont pas à paraître, il importe de constater ici qu'en 1582, au lendemain de la trêve de Iam Zapolski, Bathory était encore parfaitement pacifique à l'endroit des Russes. Nous en avons la preuve dans ses fréquents entretiens avec Possevino à Riga, à Vilna et à Varsovie; les grandes affaires du jour y furent passées en revue; le jésuite ne pouvait se lasser d'admirer celui qui était à ses yeux l'homme pro-

videntiel de l'Orient et du Nord et il n'y eut dans ces épanchements qu'une seule occasion de trouble : Bathory fit plusieurs fois de vagues allusions à une guerre qui pourrait éclater parmi les princes chrétiens et dont il ne serait pas responsable. Possevino en fut profondément alarmé : déjà il voyait s'écrouler, comme un château de cartes, la trêve avec Moscou, se dissiper en fumée ses projets ultérieurs. Il presse le roi de s'expliquer et celui-ci avoue enfin que le danger vient du côté des Habsbourg, détenteurs des districts de Szathmar et de Nemeth. Maximilien II s'en était emparé en 1567 et les avait réunis à la couronne de Hongrie; Etienne exigeait à tout prix la restitution de ces parties intégrantes de son patrimoine, toute sa famille le pressait de le faire; en cas de refus de la part de l'empereur, il n'y aurait, disait-il, qu'à en appeler au tribunal du pape et des autres souverains et qu'à se rendre, au besoin, justice à soi-même par les armes. Sauf cette hypothèse, où l'honneur était en cause, Bathory se posait en partisan absolu de la paix; il ne voulait pas, pour nous servir de ses propres termes, *ciere primus turbas inter*

Christianos, et nommément, quant à la Moscovie, l'éventualité d'une guerre lui paraissait à cette époque tout à fait improbable. Rassuré par ces discours, Possevino encouragea le roi à s'en remettre au pape pour le différend avec l'empereur et se persuada sans peine que la paix générale ne serait pas troublée [1].

Ses convictions étaient même si arrêtées à cet endroit qu'il en parla dans le même sens au Conseil des Dix, où il parut au mois d'août de l'année 1582. La République de Saint-Marc avait attiré de tout temps l'attention spéciale de Possevino; déjà l'année précédente il avait engagé le Doge à se mettre en rapports de commerce avec Moscou et les sénateurs de Venise avaient fait bon accueil à ses propositions. Il pouvait maintenant se vanter d'avoir suivi les conseils insinués à cette occasion : si l'alliance entre Bathory et Ivan était encore loin d'être faite, comme le désirait la Seigneurie, au moins la guerre était-elle terminée. Mais tel était alors l'état de l'Europe que la paix à elle seule ne suffisait pas : du jour au lendemain la flotte ottomane pouvait reparaître à l'ho-

1. Voir l'Appendice, nº I.

rizon et menacer les rivages d'Italie d'une invasion désastreuse; une entente préalable sur les moyens de défense était donc tout à fait nécessaire. Possevino ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise, aussi ses prétentions étaient-elles plus que modestes : il proposait d'abord la création d'une caisse commune, où tous les souverains verseraient à époque fixe des sommes déterminées pour les besoins de la Ligue, ensuite l'érection de collèges militaires sur le modèle des séminaires créés par le Concile de Trente. En agissant ainsi, on ne manquerait jamais ni d'hommes ni d'argent, et l'on serait par conséquent toujours prêt à la guerre. Des projets de ce genre se laissaient approuver sans inconvénient; la Seigneurie le fit de bonne grâce dans des termes flatteurs pour Possevino et en insistant surtout sur le maintien de la paix.

Cependant celui-ci avait hâte d'arriver à Rome, non-seulement à cause des affaires, mais aussi pour se débarrasser de ses fastidieux compagnons. Le tsar de Moscou l'avait chargé de conduire l'ambassade qu'il envoyait à Grégoire XIII. Durant tout le voyage, ces diplomates n'avaient occasionné que des

ennuis ; à Venise, il y eut même des scènes tout à fait désagréables. Ainsi les Grecs avaient préparé à San Zorse une réception solennelle aux Russes ; ceux-ci s'y rendaient déjà en grande pompe, à l'insu de Possevino, lorsque le sort voulut qu'il en fût instruit encore à temps ; aussitôt il s'élance à leur poursuite, les arrête au beau milieu du chemin et les ramène tout honteux au logis, car il y avait de bonnes raisons pour empêcher ce petit triomphe des Grecs. Une autre fois surgit une question d'hygiène. Les Russes consacraient leurs loisirs à une prodigieuse consommation de melons et de concombres qu'ils arrosaient consciencieusement avec du vin de Chypre et de Malvoisie ; sous un ciel brûlant, en plein mois d'août, les conséquences de ces excès ne pouvaient être que désastreuses ; mais les intéressés eurent bientôt découvert une tout autre cause de leur malaise : l'eau de Venise leur était fatale. Possevino ne s'y laissa pas prendre, il les confia à des médecins qui les mirent à la ration. Grâce à ce régime, ils arrivèrent en bonne santé dans la Ville éternelle [1].

1. Voir l'Appendice, nº II.

C'était au mois de septembre. Le pape et le cardinal de Côme se trouvaient en villégiature sur les collines pittoresques de Frascati. Ils revinrent à Rome pour la réception des ambassadeurs russes; Iakov Molvianinov occupait parmi ceux-ci le premier rang, son secrétaire s'appelait Tichine Vasiliev. L'audience solennelle eut lieu le 16 septembre, dans la salle dite de la Mappemonde, au palais de Saint-Marc, occupé actuellement par l'ambassade d'Autriche-Hongrie et connu sous le nom de *Palazzo di Venezia*. A cette occasion, la sévère étiquette romaine fit complètement naufrage : le personnel de la cour n'étant pas en nombre voulu, la salle fut bientôt envahie par des curieux indiscrets, les cardinaux eurent de la peine à gagner leurs places et le pape lui-même dut se contenter d'un simple fauteuil au lieu de trône. Mucantius, dans son *Diarium*, en est au désespoir; il s'écrie avec amertume que l'âge d'or est passé et qu'on ne tient plus aucun compte des maîtres de cérémonies, signe certain de décadence. Mais si quelque chose devait le choquer, c'étaient les allures étrangement barbares de Molvianinov : il fallut l'intervention de

Possevino pour lui faire plier le genou devant le pape; quant à son bonnet de zibeline, s'il consentait à l'ôter, c'était pour le remettre aussitôt après. Une maladresse du secrétaire Tichine fit déborder sa mauvaise humeur; de sa main diplomatique, il lui asséna, sans se déconcerter, un vigoureux coup de poing dans le dos, sous les yeux mêmes du pape. Témoin de la scène, l'ambassadeur de Venise n'en revenait pas et le cardinal de Côme put se rappeler le mot de Herberstein cité par Possevino la veille de son arrivée à Rome : « *Nescitur an immanitas gentis Principem, an Principis immanitas immanes eos reddat* [1]».

Laissons ces détails ethnographiques pour constater jusqu'à quel point régnait à Rome le désir de voir la chrétienté en paix prête à s'élancer contre les Turcs. Les démarches personnelles du pape, la mission dont il charge Possevino en sont une preuve indiscutable. A la lettre du tsar de mars 7090 (1582), Grégoire XIII répond, le 1er octobre, par une missive qui constate les avantages de la trêve conclue avec Ba-

1. Voir l'Appendice, n° III.

thory et comble d'éloges les projets belliqueux d'Ivan [1]. Venise, la riche et puissante Seigneurie, s'intéressait à cette affaire; aussi est-ce auprès d'elle que le pape multiplie ses efforts pour en obtenir des secours pécuniaires. En même temps, il fait entreprendre à Possevino une vraie campagne pacifique que celui-ci poursuit avec une constante énergie. Pendant deux années consécutives, de 1582 à 1584, nous le voyons à l'œuvre : son quartier-général est presque toujours en Pologne, auprès du roi; des combinaisons stratégiques l'amènent souvent à Vienne, à Prague, en Hongrie, en Transylvanie; partout sa pensée dominante est la même : paix en Occident, guerre contre les Turcs. En vue de ce double but, il travaille pendant de longs mois et parvient enfin à réconcilier l'empereur Rodolphe avec Bathory. En dépit de modestes apparences, l'affaire était des plus complexes : il y avait à lutter d'une part avec la tenacité d'un Habsbourg qui ne voulait se dessaisir ni d'un pouce de territoire, ni d'un simulacre de droit, d'autre part avec la fierté impétueuse

1. *De scriptis invita Minerva,* I, p. 296.

d'un prince déjà trop humilié de se voir feudataire de l'empire pour transiger encore avec sa dignité. Bathory était même si ombrageux à cet égard qu'il se crut un jour, comme le Christ dans le désert, perfidement tenté par l'empereur dont les exigences hautaines lui rappelaient les paroles de Satan : « *Scilicet haec omnia dabo tibi si cadens adoraveris me* [1] ». Il ne fallut rien moins que l'arbitrage de Grégoire XIII, habilement représenté par Possevino, pour amener l'entente entre les deux parties en équilibrant leurs intérêts sans froisser leur honneur.

Les affaires moscovites dont il était également chargé furent traitées par Possevino avec le même esprit de conciliation et la même arrière-pensée. La trêve du 15 janvier 1582 avait réglé en principe les questions pendantes entre la Pologne et Moscou, sauf celle de l'échange des prisonniers. Il fallait maintenant l'aborder pour en venir ensuite à la ratification solennelle et à l'exécution du traité dans ses détails. Ces affaires se débattaient sans relâche entre les intéressés, des ambassadeurs

1. Voir l'Appendice, nº IV.

allaient et venaient de part et d'autre, Rome n'oubliait pas la part qu'elle y avait prise dès le principe et le succès qu'elle avait obtenu. Le 19 mars 1583, le cardinal de Côme rappelait à Possevino, au nom du pape, de ne pas négliger la Moscovie et de rester avec Ivan en correspondance amicale [1]. L'occasion d'exécuter ces ordres ne tarda pas à se présenter. Dans le courant du mois de juillet, un envoyé du tsar vint à Cracovie régler définitivement la question des prisonniers et des frontières. Possevino eut avec lui des entrevues dont il resta très satisfait; toutefois on n'alla guère, paraît-il, au delà des procédés d'étiquette et des présents d'usage. Les Russes en furent quittes pour des esturgeons du Volga qu'ils prodiguaient volontiers [2].

Cependant si indiqué qu'il fût de maintenir la Pologne en relations amicales avec ses voisins, l'important était de gagner Bathory. Grand capitaine et croyant sincère, c'était sur lui que comptait Possevino au moment décisif; déjà il le voyait marcher sur Byzance à

1. Archives du Vatican, *Germ.*, 13, p. 51.
2. Voir l'Appendice, nº V.

la tête des armées chrétiennes; quelques vagues allusions prouvent même qu'il le croyait digne d'une couronne « plus que royale ». Aussi chaque occasion était-elle habilement exploitée, d'autant plus que Bathory semblait de lui-même se familiariser avec cet ordre d'idées. En décembre 1582, lorsque Possevino lui rendit compte de ses négociations à Venise, esquissant à grands traits ses projets de « Ligue défensive », le roi de Pologne, qui parlait toujours latin au jésuite, s'écria avec une franchise militaire : « O opus bonum, o opus bonum, utinam antea id in rem perductum fuisset! » Au mois de janvier de l'année suivante, nouvel entretien sur le même sujet avec le même abandon de part et d'autre : l'attitude de la dernière diète avait profondément blessé Bathory; ses services signalés envers la République étaient méconnus par des hommes qui en voulaient à sa gloire; c'était le moment d'insinuer qu'il est une autre gloire au-dessus des revers d'ici-bas, qu'on peut l'atteindre au service de l'Eglise. Bathory comprit parfaitement ce langage; accomplir quelque chose d'éclatant pour le bien de la chrétienté, disait-il, était le rêve de sa vie, lors

même qu'il faudrait sacrifier sa couronne et affronter les dangers. Des assurances analogues se répètent à plusieurs reprises pendant les années 83 et 84; déjà on pouvait se flatter d'en faire une base d'opération pour l'avenir, lorsqu'un grave événement vint bouleverser la situation et révéler au grand jour une pensée que Bathory se cachait peut-être à lui-même [1].

1. Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 267; *Germ.*, 93, p. 545. — Voir l'Appendice, n° VI.







CHAPITRE II

PROJET DE BATHORY CONTRE MOSCOU

Mort d'Ivan le Terrible. — Désordres à Moscou. — Boris Godounov. — Projet de Possevino. — Plan militaire de Bathory. — Possevino est chargé de la partie diplomatique. — Ses embarras. — Ses démarches auprès du cardinal de Côme. — Deux réponses de Rome. — Leur sens et leur valeur.



Lors de la trêve conclue entre la Pologne et Moscou, le 15 janvier 1582, Ivan le Terrible n'avait que 59 ans. Singulièrement robuste, il aurait pu longtemps encore défier les années, si des excès monstrueux n'eussent ébranlé son organisme et précipité sa fin. La légende et l'histoire se partagent le récit de sa mort. De sombres pressentiments l'obsédaient

depuis quelque temps, l'apparition d'une comète vint le jeter dans un trouble profond. La nuit, le sommeil semblait le fuir à dessein pour le livrer au désespoir : le tsar se tordait sur sa couche, se roulait par terre, gémissant et hurlant, poursuivi sans cesse par de funestes souvenirs, par des ombres sanglantes et par la voix de sa conscience. Le remords rongeait son âme, le repentir ne pouvait y pénétrer. Hideusement perverti, la soif du sang et les plus ignobles instincts ne le quittèrent qu'avec le dernier souffle de vie : sur ses lèvres crispées et livides erraient encore des arrêts cruels et, en face de la mort, sa belle-fille n'échappait que par la fuite à de lubriques embrassements. Presque réduit à l'état de cadavre, il fut, selon l'usage, revêtu de la bure monastique, ce qui équivaut, en Orient, à la profession religieuse, et, comme par ironie, le métropolitain lui imposa le nom de Job. Moine étrange de la dernière heure, dont l'existence s'était écoulée dans des orgies et des massacres, et parfois dans des accès de brutal mysticisme !

La mort d'Ivan fut le signal des discordes. Il avait eu trois fils : l'aîné était

tombé victime de la barbarie paternelle, le plus jeune fut exilé dès que son père eût fermé les yeux, le trône échut en partage au second fils du défunt, Fédor Ivanovitch. L'oligarchie des boïars succédait ainsi à un tyran autocrate, car Fédor était tout à fait incapable de régner par lui-même. D'un naturel aussi bon que son intelligence était faible, les douceurs du foyer, la visite des églises et les pieux pèlerinages l'absorbaient complètement; à en croire Possevino qui a recueilli ses renseignements sur les lieux, sa nullité d'esprit aurait touché à l'idiotisme, voire à la démence; le fait est qu'en dépit des plus vives instances, Ivan ne voulut jamais permettre au jésuite d'avoir une entrevue avec Fédor. On ne se souciait pas de mettre un étranger au courant d'un mystère déjà trop connu de l'entourage [1]. Les affaires d'Etat passèrent à un conseil de boïars, espèce de régence instituée par Ivan au moment de sa mort. Le nouveau règne ne fut pas inauguré sans troubles : il y eut des émeutes dans la rue, des personnages influents furent désignés à la haine populaire. Les bruits

1. Archives du Vatican, *Polonia*, 27, p. 140.

les plus étranges circulaient sur l'origine de ces désordres. Lorsque la tranquillité fut rétablie, un fait d'un autre genre captiva l'attention générale. Le tsar était marié à Irène Godounov qui exerçait sur son mari un ascendant sans limite et subissait à son tour celui de son frère Boris. Nous sommes ici en présence d'une des plus remarquables figures de l'ancienne Moscovie : d'origine tartare, intelligent, ambitieux, retors, Boris Godounov s'était courbé sans murmure sous la main du tsar *terrible;* il attendait son heure dans le silence et l'obscurité, elle vint pour lui avec le règne de Fédor. Boris était l'âme du conseil de régence; comblé d'honneurs et de richesses, il dirigeait à son gré les affaires, distribuait les faveurs, disposait sans contrôle des finances, et personne n'osait s'élever contre le beau-frère omnipotent du tsar. Les circonstances non moins que les liens du sang l'avaient placé trop près du trône. En effet, Fédor n'avait pas de succession et sa santé chétive annonçait une fin prochaine; le cas échéant, Dimitri, l'enfant exilé, resterait le seul rejeton de l'antique lignée des Rurik. Les moins perspicaces devaient se demander si, à la

mort de Fédor, Boris ne serait pas tenté de sacrifier une victime à son ambition, de marcher vers le trône par une voie jonchée de cadavres et baignée de sang innocent.

En Pologne, mieux que partout ailleurs, on était au courant de ces péripéties. Sapieha en avait été le témoin oculaire : il négociait à Moscou l'échange des prisonniers et annonçait la prochaine arrivée de deux ambassades russes, dont l'une serait envoyée par Fédor et l'autre par les boïars pour consolider et, au besoin, renouveler la trêve décennale de 1582. Zamoyski transmet lui-même ces nouvelles à Possevino [1]. A cette occasion on verra le jésuite travailler de nouveau et sincèrement pour la paix, tandis que Bathory devient plus belliqueux que jamais.

En effet, à peine fut-il au courant des événements du Kremlin que Possevino, alors à Prague, toujours fécond en projets, propose au cardinal de Côme des mesures en harmonie avec les dernières nouvelles. Il connaissait les boïars du conseil pour avoir traité avec eux à Moscou; un changement de règne pou-

1. Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 195.

vait amener des circonstances propices, c'était le moment d'envoyer des brefs pontificaux à Fédor et à son entourage. Possevino en traçait d'avance le canevas : regrets sur la mort d'Ivan, assurances d'amitié, espoir qu'on restera toujours en bons rapports. Deux brefs furent aussitôt rédigés dans ce sens et expédiés à Prague, lorsque des révélations inattendues vinrent combler le jésuite d'étonnement, à son arrivée à Lublin [1].

Bathory l'y attendait avec impatience. De nouvelles idées fermentaient dans sa tête : pour écraser les Turcs et s'emparer de Byzance, il rêvait la conquête de Moscou. La trêve de 1582 était censée périmée par la mort d'Ivan, les voisins avides et menaçants entouraient de toutes parts le tsarat, le roi de Pologne se croyait en possession des meilleurs titres et n'entendait pas se laisser prévenir par d'autres. Dans l'espace de trois ans, il comptait s'emparer de la Moscovie, tendre ensuite sa main victorieuse aux Géorgiens, aux Circassiens et aux Perses, enserrer les Turcs dans un cercle de fer et de feu; après quoi un

1. Voir l'Appendice, nº VII.

généreux effort aurait suffi pour planter le drapeau polonais sur les rives du Bosphore. Ce programme, on le voit, était la contre-partie du programme pontifical; en Pologne, le projet belliqueux de Bathory est encore considéré comme un trait de génie, mais quoi qu'il en soit de sa valeur idéale, pouvait-il réellement s'incarner dans les faits? Lors même que Bathory eût réuni Moscou à sa couronne, la Pologne du XVIe siècle, minée par la discorde, rongée par les sectes, aurait-elle eu assez de sève pour s'assimiler les provinces moscovites et organiser une croisade contre les Turcs? ou plutôt cette nouvelle conquête n'aurait-elle pas paralysé ses mouvements, absorbé ses forces et rendu impossible l'expansion à l'extérieur? On ne saurait douter de la bonne foi de Bathory; il voulait certainement abattre le Croissant, mais, en prenant le chemin de Moscou, il risquait de ne pas arriver au but. Encore fallait-il des ressources pour entrer en campagne contre le tsar, quelque faible qu'on le supposât; or, les caisses de Bathory d'ordinaire étaient vides, la diète se montrait intraitable à l'endroit des impôts et le subside annuel qu'on pouvait espérer

des Candiotes n'était qu'une vague rumeur rapportée de l'Orient par Radziwill. Dans cette détresse, quel autre refuge sinon le pape, qui donnerait lui-même des sommes considérables et mettrait en cause les autres princes? Bathory désirait vivement que Possevino en écrivît à Grégoire XIII ou plutôt allât lui-même à Rome solliciter des secours, en passant par Venise et Florence. Dominé par cette idée, il délivre aussitôt des lettres de créance au jésuite pour le pape, le doge et le grand-duc de Toscane [1].

Ces déclarations belliqueuses, doublées d'une négociation diplomatique, rendaient la position de Possevino excessivement difficile. A la cour de Pologne se trouvait un nonce très jaloux de ses fonctions, l'affaire était évidemment de son ressort, les préférences du roi pour un autre pouvaient le blesser. Mais Bathory craignait d'avoir l'air d'un mendiant en s'adressant à un personnage officiel et ne voulait d'autre intermédiaire que Possevino, parfaitement initié aux mystères moscovites. Autrement grave que la question de personnes

1. Voir l'Appendice, nº VIII.

était l'entreprise considérée en elle-même. Par esprit de vocation et penchant naturel, Possevino inclinait vers la paix, mais le génie de Bathory le fascinait visiblement. Un grand avenir s'ouvrait du côté de l'Orient : on aurait fondé des collèges dans les villes conquises, le règne du Christ allait s'étendre aussi loin que la valeur polonaise, le confident du roi en était vaguement épris sans avoir encore de ligne de conduite bien déterminée. Aussi, à partir de cette époque, une certaine hésitation se laisse-t-elle surprendre dans ses démarches : s'il cherche à enrayer l'élan impétueux de Bathory, il n'en plaide pas moins sa cause à Rome; la recherche d'un motif légitime pour déclarer la guerre le préoccupe aussi; dans tous les cas, il conseille de demander des subsides très modérés sous peine de ne rien obtenir, et surtout de s'entourer de mystère. Car, dans sa pensée, le Saint-Siège doit dominer la situation, sans trahir Moscou, sans se brouiller avec la Pologne. Problème redoutable qu'il espérait résoudre par un procédé ingénieux lors même qu'on supporterait en partie les frais de guerre : qu'on s'imagine, en effet, Moscou sur le point d'être

envahie par les Turcs ou les Tartares, les Polonais viennent défendre leurs frères et se font largement compenser de leur peine; ainsi l'argent du pape n'aurait servi qu'à sauver le tsarat trop heureux d'en être quitte pour quelques provinces cédées à son voisin. Le raisonnement était subtil, trop subtil pour être compris de Boris Godounov, des boïars du conseil et en général de tous les Moscovites; mais Possevino se félicitait de l'avoir trouvé et comptait s'en servir à l'occasion. Le voyage de Rome projeté par Bathory lui souriait aussi : il se serait arrêté à Venise et à Florence, aurait pressé partout la conclusion de l'affaire, en outre, recruté des hommes et acheté des livres pour les missions. Toutes ces idées sont exprimées au courant de la plume dans une lettre confidentielle au cardinal de Côme [1].

A la cour pontificale, ces révélations inattendues durent produire l'effet d'un coup de foudre. Avec de graves affaires sur les bras, avec des finances épuisées, Grégoire XIII, déjà sur le déclin de l'âge, songeait plus au maintien de

1. Voir l'Appendice, nº IX.

la paix parmi les chrétiens qu'à une nouvelle guerre contre les Turcs. D'autre part, Possevino avait perdu quelque peu de son prestige : les diplomates romains le trouvaient trop hardi, trop remuant et leurs dépêches ne passaient pas inaperçues; de sages conseils lui furent donnés, des restrictions imposées à son zèle; il se soumettait sans murmures en évoquant les souvenirs des Capistran et des Catherine de Sienne; mais, dès qu'il se retirait, la confiance du roi l'obligeait de reparaître. Pour le coup, l'affaire était si grave et si peu conforme aux vues de Rome que la réponse ne pouvait être ni favorable aux avances polonaises, ni flatteuse pour l'intermédiaire : on s'en tint au parti le plus sûr, celui de tout remettre jusqu'après la diète de Pologne qui devait avoir lieu au commencement de l'année 1585 ; Possevino est vivement sollicité de ne pas venir de ce chef en Italie et d'abandonner la négociation au nonce Bolognetti; quant aux subsides si ardemment désirés, le cardinal de Côme avoue sans détour que les ressources du Saint-Siège suffisent à peine pour couvrir ses dépenses ordinaires et qu'il ne faut

compter ni sur Venise, ni sur Florence [1].

Cette réponse était provisoire, une autre devait la suivre, mais il était urgent de renseigner le roi au plus tôt afin qu'il pût régler d'avance son attitude à la diète. Besogne pénible : souvent Bathory s'était plaint que Rome, au lieu d'argent, ne lui donnait que de belles paroles; cette fois, c'était encore absolument le même cas. Comment présenter la chose? Possevino traduit en bon latin les expressions sympathiques du pape et ses assurances de bonne volonté; ensuite il énumère en détail les dépenses énormes du Saint-Siège pour conclure qu'on irait jusqu'aux limites du possible; restait à lire entre les lignes qu'un trésor épuisé ne permet guère d'aller loin [2]. C'est, on le voit, le même langage à peu près que celui du cardinal de Côme, sauf les réticences et les insinuations qui dissimulent beaucoup mieux le fond de la pensée. Disons ici, une fois pour toutes, à la décharge du jésuite, qu'il envoyait

1. Voir l'Appendice, nº X.
2. Voir l'Appendice, nº XI.

régulièrement à Rome copie de sa correspondance politique.

Sur ces entrefaites, le pape recevait la lettre autographe du roi du 29 août; Possevino exprimait la crainte que Bathory, abandonné des princes chrétiens, ne cédât aux conseils des Turcs et ne prît les armes contre l'empereur. On crut alors opportun de s'expliquer de nouveau avec le roi et, dans ce but, le cardinal de Côme adressa à Possevino une lettre trop importante, selon nous, pour ne pas en donner ici la traduction. Laissons la parole au cardinal :

« Très Révérend Père en J.-C.,

« Avec la lettre de Votre Révérence de Lublin du 31 août, j'ai aussi reçu le double des lettres du 29 du même mois et la lettre autographe de Sa Majesté à Notre Seigneur. Et quoique, lorsque je reçus l'autre jour l'original des lettres susmentionnées du 29, Sa Sainteté m'eût chargé de donner à Votre Révérence la réponse qu'elle aura déjà reçue sur l'entreprise de Moscou, toutefois Sa Sainteté, voyant maintenant que Sa Majesté lui écrit là-dessus de sa propre main, a voulu considérer cette affaire

avec plus d'attention et de diligence, et c'est ainsi qu'elle en est venue à prendre cette nouvelle résolution, qu'en somme Sa Sainteté ne veut en aucune manière donner des conseils à Sa Majesté sur le plus ou moins d'opportunité de ladite entreprise, mais qu'elle s'en remet entièrement à sa délibération, sachant qu'avec sa prudence Elle *(Sa Majesté)* choisira et adoptera le parti le plus convenable, prenant en considération et les temps qui courent, et la personne du Grand-Turc, et celle de l'Empereur. Quant aux subsides que voudrait Sa Majesté, il ne semble pas non plus convenable à Sa Béatitude de les demander Elle-même soit aux seigneurs Vénitiens, soit au Grand-Duc de Toscane; Elle ne veut également pas que Votre Révérence vienne faire cette démarche au nom du Roi, afin que personne ne puisse même soupçonner que l'affaire relève de Sa Béatitude; cependant Elle pense que Sa Majesté pourrait bien envoyer quelqu'un des siens, une personne sérieuse, dans le but de négocier sans bruit et en grand secret avec lesdits seigneurs et que, s'ils étaient disposés à aider Sa Majesté, Sa Sainteté ne manquerait pas, Elle aussi, d'en faire tout

autant. Ainsi Votre Révérence rendra compte de tout cela à Sa Majesté seule et la laissera prendre telle résolution que Dieu lui inspirera, et il n'est pas nécessaire que Votre Révérence vienne pour cette affaire soit à Rome, soit en Italie, car tels sont les ordres et telle est la volonté de Sa Béatitude. Aux autres points contenus dans les mêmes lettres, je répondrai à un moment plus opportun. En attendant, je vous offre et vous souhaite toute satisfaction. De la villa, 20 octobre 1584 [1]. »

Quelle est la portée et le sens de cette pièce? L'impartialité du pape et son amour de la paix y apparaissent au grand jour; s'il eût désiré la perte de Moscou, il aurait sans doute tenu un autre langage et mieux profité de l'occasion, unique peut-être, qui se présentait d'elle-même. La promesse de subsides ne saurait être prise au sérieux; elle n'a de valeur que dans une hypothèse illusoire, car on savait parfaitement que ni Venise, ni Florence ne donneraient jamais leurs écus à un roi de Pologne

1. Archives du Vatican, *Germ.*, 13, p. 146. Voir le texte italien dans Gratiani, *De scriptis inv. Min.*, I, p. 318.

pour faire la guerre à un tsar de Moscou ; ce n'était qu'une manœuvre diplomatique pour éviter les reproches ordinaires de Bathory et ne pas se brouiller avec lui.

Possevino ne pouvait s'y tromper, bien qu'il comptât beaucoup trop sur son habileté pour présenter les choses dans un jour favorable. Sa réponse au cardinal respire une complète soumission, la résolution du pape est à ses yeux une inspiration du ciel. Il n'y avait plus qu'à en instruire le roi de Pologne [1].

1. Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 272.





CHAPITRE III

MÉMOIRE DE ZAMOYSKI SUR MOSCOU

Possevino présente un mémoire sur Moscou. — Réplique de Zamoyski. — But de Bathory dans ses projets belliqueux. — Etat intérieur de la Pologne. — Ressources financières. — Epilogue.

'EXAMEN d'un document de la plus haute importance doit interrompre ici pour un moment le fil de notre récit.

Nous avons déjà observé qu'en Pologne Possevino s'efforçait de modérer les élans belliqueux des ennemis de Moscou; en pareille matière, il ne savait que trop à qui s'adresser. Les récentes campagnes avaient révélé au *grand* Zamoyski la faiblesse du tsarat, cette

conquête lui semblait aussi facile que glorieuse; il était d'ailleurs l'intime confident du roi, l'âme de ses conseils et son meilleur capitaine sur les champs de bataille. C'est à lui qu'animé d'une arrière-pensée pacifique, Possevino présente un mémoire sur les difficultés de l'entreprise. Malheureusement cette pièce est perdue pour l'histoire, au moins a-t-elle échappé jusqu'ici à toutes les recherches. La providence des érudits nous a fait trouver quelque chose qui la remplace dans une certaine mesure et la complète de beaucoup à un autre point de vue : c'est la réponse de Zamoyski. Le chancelier de Pologne avait une si haute idée de Possevino, de son habileté, de son influence qu'il tenait à le convaincre pour s'assurer de son concours. Aussi réplique-t-il à son mémoire par un autre mémoire, daté de Zamosc, du 5 octobre, signé de sa propre main et très soigneusement composé, où il reprend un à un tous les arguments du jésuite pour les discuter à fond et établir ensuite ses conclusions [1].

Ce contre-mémoire, chose facile à

1. Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 242.

prévoir, fut envoyé à Rome et Possevino y ajouta des apostilles en marge avec l'indication des difficultés soulevées et résolues. On comprend dès lors l'importance hors ligne de cette pièce : c'est le dernier mot de la politique polonaise vis-à-vis de Rome, c'est la situation du pays décrite officieusement par le premier personnage de la République. Nous en donnerons un rapide aperçu.

Tout d'abord Possevino se pose en homme impartial, les doutes qu'on pourrait lui proposer le mettent dans la nécessité de demander des éclaircissements, il échappe ainsi au pénible devoir de s'expliquer lui-même et laisse à Zamoyski une pleine et entière liberté dont celui-ci ne manquera pas de profiter.

Les circonstances providentielles du moment servent au chancelier de point de départ et de base à ses calculs. N'est-ce pas en effet le meilleur moment d'attaquer son adversaire lorsqu'il est épuisé par la guerre et livré aux discordes intestines? Zamoyski voit Moscou dans cet état et il est persuadé qu'une simple promenade militaire suffirait peut-être pour en faire la conquête;

dans tous les cas, si même une campagne en règle est nécessaire, elle ne durera certainement pas au-delà de deux ans. Comment douter du succès? C'est la gloire de Dieu qu'on a en vue; c'est le Croissant, au fond, qu'on veut abattre; Moscou n'est qu'une étape. Laissons Zamoyski exposer lui-même la pensée de son maître :

« Il me reste encore à parler », dit-il, « des intentions et des dispositions du roi et du but principal qu'il se propose dans cette guerre. Je crois pouvoir le faire brièvement, car votre Domination *(Possevino)* aura suffisamment compris, j'en suis convaincu, que dans cette entreprise le roi a principalement pour objectif le salut et les avantages de la chrétienté, quoiqu'il ait aussi l'intention de redemander quelques parcelles de ses anciens domaines (*non nihil rerum quae ad ditiones suas olim pertinuerunt)* et de pourvoir à la défense de son royaume contre les Barbares. Car c'est aujourd'hui plus que jamais le moment, si la puissance turque ne se laisse pas briser, de s'armer au moins contre elle et de détourner ses forces de la chrétienté. Je pourrais démontrer que

ce serait une excellente occasion (*la guerre contre Moscou*) pour mettre ensuite un frein aux Turcs eux-mêmes; mais à mon avis les choses en sont arrivées à ce point qu'il s'agit non pas de fortifier la puissance des chrétiens contre les barbares, mais bien d'échapper nous-mêmes au danger de nous voir prévenus par ces derniers, ce dont Dieu nous garde ! Car, si les Turcs annexaient encore à leurs domaines le vaste empire, sur lequel ils semblent avoir jeté le dévolu, s'ils s'emparaient de la Scythie et de Moscou, s'ils s'approchaient de la Pologne de deux côtés, qu'est-ce qui pourrait désormais les empêcher de se porter sur la Pologne elle-même et sur l'Allemagne, de lancer sur la chrétienté toutes leurs armées, mieux retenues peut-être jusqu'à présent par les obstacles à vaincre que par les alliances? Ainsi donc, à la vue du danger que court la République chrétienne et craignant que les Barbares ne profitent de notre sommeil pour nous opprimer complètement, si nous laissons, comme presque toujours par le passé, cette excellente occasion s'échapper de nos mains, le roi a cru devoir, par amour du bien public plutôt que

de ses propres avantages, se dévouer à cette idée, car il est toujours prêt à donner son sang et sa vie pour le salut du nom chrétien et il en fournira la preuve pendant la guerre, s'il vient à la déclarer, à tous en général et particulièrement à Sa Sainteté. »

Mais si le but est noble, si le tsarat est faible, la Pologne est-elle assez forte pour affronter une nouvelle campagne? Les partis politiques sont-ils pacifiés à l'intérieur? Bathory n'a-t-il pas quelque rival dangereux? Ses voisins ne seraient-ils pas tentés de lui déclarer la guerre? Peut-il surtout compter sur la diète et se montrera-t-elle plus généreuse que lors des campagnes livoniennes, où Bathory prenait plus facilement des villes à l'ennemi qu'il n'obtenait des subsides de ses propres sujets? Toutes ces questions reproduisent le même air sur des tons différents : Possevino procède par voie interrogative pour appuyer d'autant plus sur les difficultés de l'entreprise et, si c'est possible, la faire abandonner.

Zamoyski est dans d'autres idées, ses réponses le trahissent entièrement. L'état intérieur de la Pologne ne lui in-

spire aucune inquiétude : qu'on se méfie des rumeurs alarmantes répandues par deux ou trois mécontents, qu'on remonte jusqu'aux temps des premiers Jagellon et l'on pourra facilement se convaincre que la République est à peu près dans le même état qu'autrefois ; les hommes ont changé mais non pas les mœurs, les diètes de la libre Pologne ont toujours été et resteront toujours orageuses et bruyantes. Sigismond Ier lui-même, l'idéal des rois et l'idole de son peuple, n'a pas été, à cet égard, mieux partagé que les autres. Qu'importe la manière dont se manifestent les opinions, toujours est-il que le gouvernement a assez d'autorité, la majorité des citoyens assez de patriotisme pour conjurer tous les dangers. Même en cas de guerre, il n'est pas à craindre qu'une sédition puisse réussir, qu'un ambitieux quelconque s'empare du trône de Bathory : d'abord les ennemis du roi en sont réduits, selon l'expression pittoresque de Zamoyski, à voir leurs bourses couvertes de toiles d'araignée ; en cas d'émeute, leurs châteaux mal fortifiés, leurs possessions mal gardées deviendraient la proie facile du premier assaillant ; ils n'oseront par con-

séquent pas s'exposer à des représailles; d'ailleurs les Zborowski qui semblaient les plus redoutables perdent beaucoup de leur crédit, et le Palatin de la Grande Pologne s'éloigne d'eux visiblement depuis qu'ils ont trahi leur secret dessein [1]. Ainsi la Pologne est censée se trouver dans son état normal, toute prête, s'il le faut, à entrer en campagne, d'autant plus qu'il n'y a pas à l'extérieur de nuages menaçants : le différend avec l'empereur s'arrangera à l'amiable, le Danemark se contentera d'une modique somme d'argent, le roi de Suède ne prendra jamais l'offensive à cause des troubles qui règnent dans le pays; quant aux Turcs, loin de s'y opposer, ils seront au contraire très favorables à la guerre contre Moscou; le sultan Sélim n'a-t-il pas proposé naguère un renfort de 30,000 hommes à Sigismond-Auguste, s'il voulait attaquer le tsar?

Une autre considération non moins importante s'imposait ici : l'argent a toujours été le nerf de la guerre, aussi Possevino avait-il à cœur d'être bien renseigné sur la question financière.

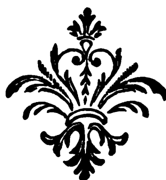
1. Voir l'Appendice, nº XII.

Déjà le cardinal de Côme l'avait charitablement prévenu qu'il ne fallait pas trop compter ni sur Rome, ni sur Venise, ni sur Florence; si la diète de son côté ne votait pas de crédits, Bathory se trouverait dans le plus grave embarras; l'éventualité était probable et il fallait se régler sur elle. Tandis que Possevino prévoyait avec effroi la mission de demander de l'argent à des princes résolus à n'en pas donner, Zamoyski se livrait à des calculs bien plus optimistes. La diète lui paraît facile à ébranler; elle comprend trop le danger que courrait la Pologne, si la Turquie s'emparait de Moscou, pour ne pas se montrer de bonne composition. Mais qu'elle refuse l'argent et qu'elle persiste dans son refus, au moins ne pourra-t-elle jamais empêcher le roi de faire la guerre à ses propres frais ou aux frais de ses alliés : tel est l'usage traditionnel de la Pologne. Sigismond-Auguste s'en est prévalu lorsqu'il s'est mis en campagne contre Moscou, sans autre subside que les dons volontaires de quelques seigneurs lithuaniens. En parlant ainsi, le chancelier prêchait à un converti; Possevino était persuadé que personne en Pologne ne pourrait traverser les pro-

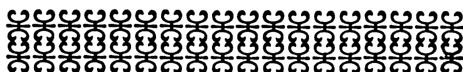
jets belliqueux de Bathory, mais comment trouver l'argent nécessaire? On s'aperçoit aisément que Zamoyski compte sur l'habileté de Possevino, il semble même en douter si peu qu'il se préoccupe de l'emploi qu'il y aurait à faire de cet argent, si la guerre n'avait pas lieu et si le tsar cédait spontanément aux Polonais les provinces qu'ils redemandaient à titre d'ancienne possession. Le parti à prendre n'était guère embarrassant : on s'en servirait pour bâtir des écoles et des églises dans les provinces récemment annexées, pour propager la religion dans la Transylvanie, pour y faire des travaux de fortification, car c'est la clef de l'Europe du côté de l'Orient.

De ce long mémoire, deux choses ressortent avec la dernière évidence : Bathory a besoin d'argent et Zamoyski désire la guerre, bien qu'il dise en passant que la paix est préférable, si les Moscovites consentent à se dessaisir de quelques provinces ou même à s'unir complètement à la Pologne. On ne saurait nier toutefois que l'affaire est habilement présentée : le grand but des pontifes, la chute du Croissant, est mis en première ligne, tout le reste lui est

subordonné. Rome n'a qu'à jeter ses écus dans la balance, elle aura la victoire de son côté; la victoire des chrétiens sur les infidèles amènera la propagation de la foi; quant à la Moscovie, la Pologne saura s'arranger avec elle.







CHAPITRE IV

CONCLUSION D'UNE TRÊVE AVEC MOSCOU

Bathory est satisfait des réponses romaines. — Ambassadeurs moscovites à la diète. — Rapports avec Possevino. — Espérances de celui-ci. — Stratagème des Moscovites. — Conclusion de la trêve. — Propositions de Zamoyski. — Réponse des Russes. — Possevino est envoyé à Braunsberg.



EPRENONS maintenant la suite du récit. Après avoir reçu la seconde et définitive réponse du pape au sujet des plans moscovites de Bathory, Possevino en donna avis à ce dernier en remettant les explications ultérieures à leur prochaine entrevue.

S'il faut en croire le jésuite, qui se laissait parfois fasciner par d'étranges illusions, le roi et le chancelier restèrent très satisfaits des décisions romaines. Il est vrai que pour le moment on n'était plus si pressé de faire la guerre à Moscou. A mesure que les nonces des différentes provinces arrivaient dans la capitale, il devenait toujours plus clair que le pays désirait vivement la paix et redoutait une nouvelle campagne. Il fallait tenir compte de l'opinion publique et ne pas la braver d'une manière trop ostensible. Bathory se pliait aux circonstances, tout convaincu qu'il était du triste état dans lequel se trouvait la Moscovie; les relations d'un déserteur russe de haute volée, Mikhaïlo Golovine, le confirmèrent encore plus dans cette opinion et il en parla dans ce sens à Possevino, en ajoutant qu'un triumvirat composé du *diak* (chancelier) Stchelkalov, de la tsarine Irène, selon lui une *virago*, et de son frère Boris Godounov avait renversé le conseil nommé par Ivan et s'était emparé des affaires. A la suite de ces considérations, une demi-mesure fut adoptée : Bathory redemanderait le duché de Smolensk avec la province de Tver; l'accueil fait à

cette proposition déciderait des démarches ultérieures. Du reste, les ambassadeurs moscovites étaient présents à la diète et nous esquisserons ici leurs négociations tant avec le Saint-Siège qu'avec la Pologne.

Fédor, ou plutôt Boris Godounov, qui exerçait à lui seul le pouvoir absolu que Bathory supposait entre les mains d'un triumvirat, était représenté à la diète par le boïar prince Troïékourov et le *doumny dvorianine* (gentilhomme du conseil) Mikhaïlo Beznine. Le but de leur mission était d'établir une paix solide et durable avec la Pologne; Moscou en ressentait le plus impérieux besoin, après un règne comme celui d'Ivan et vis-à-vis d'un rival aussi redoutable que Bathory. Nous ignorons les instructions des ambassadeurs russes au sujet du Saint-Siège; comme le traité de Iam Zapolski, conclu sous les auspices du pape, servait de point de départ, il peut se faire que Godounov ait pris des mesures en conséquence; toujours est-il que, d'après les dépêches de Possevino, des relations officieuses eurent lieu entre lui et les Moscovites.

Dès le 19 février, ces derniers l'avertirent qu'ils étaient chargés de lui faire

quelques communications [1]. Possevino, pour sa part, ne demandait pas mieux que de rester avec eux en rapports, comme il disait, *de familiarité amicale,* espérant donner ainsi, — encore une étrange illusion ! — plus de poids à ses paroles, lorsqu'il les exhorterait, au nom du pape, à satisfaire les prétentions légitimes des Polonais. Car la perspective d'une guerre avec Moscou ne lui souriait que médiocrement; toute autre entreprise contre les Turcs lui semblait préférable et voici pourquoi : la conquête de la Livonie n'avait pas assez, selon ses vues, profité pour l'Église; s'il devait en être toujours de même, autant valait ne pas entreprendre celle de Moscou, et attaquer le Croissant pour convertir au moins les infidèles. Il ne s'en cache pas à Bathory : « Je crains, » lui dit-il un jour, « qu'à la suite de vos victoires l'arianisme et l'athéisme ne pénètrent là, où il n'y avait auparavant que le schisme. Ne serait-il pas plus prudent et plus sûr d'arranger les affaires de la Livonie et de former d'autres bons projets? » Ces graves paroles firent sur Bathory une si profonde im-

1. Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 327.

pression que Possevino revint à ses espérances de modération et de paix, d'autant plus que le roi approuva de bon gré les relations qui allaient s'établir entre le jésuite et les Moscovites [1]. Inutile d'insister sur la difficulté de la situation : vis-à-vis des Moscovites, Possevino, à titre de mandataire pontifical, voulait rester et paraître leur meilleur ami, encore moins se souciait-il de passer aux yeux de Bathory pour son ennemi; il espérait empêcher la guerre, mais ne la condamnait pas d'une manière absolue et dans toutes les hypothèses; son grand espoir était dans les négociations qui auraient pour base les revendications polonaises, mais il en était encore à se demander jusqu'à quel point elles étaient légitimes. On l'affirmait pertinemment devant lui, les pièces n'étaient pas sous ses yeux et la fermeté de sa conviction en souffrait. Aussi observe-t-on toujours dans sa correspondance l'hésitation que nous avons déjà signalée : tant il est vrai qu'une idée claire et nette peut seule inspirer à l'action l'unité et la force.

L'entrevue avec les ambassadeurs fut

1. Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 334.

des plus amicales. Possevino leur remit le bref qu'on lui avait envoyé à Prague, lors de l'avènement de Théodore au trône. Quoique son contenu fût tout à fait anodin, comme nous l'avons déjà observé, il fut cependant reçu avec de vives démonstrations de joie et de reconnaissance; c'est qu'on avait encore besoin du pape et de sa médiation. Possevino fut prié d'intervenir auprès du roi pour obtenir la prolongation de la trêve que les Polonais disaient rompue par la mort d'Ivan, et pour régler l'interminable question de l'échange des prisonniers. On lui fit aussi des instances pour qu'il écrivît à Théodore et à Boris Godounov. Rien ne répondait mieux aux vues du jésuite-diplomate : c'était une excellente occasion de rendre service aux deux parties en obtenant des concessions mutuelles. Bathory accepta volontiers l'intervention de son sincère et dévoué ami, échangea ses idées avec lui au sujet des négociations, tint compte de ses représentations et c'est ainsi que Possevino eut sa part dans la nouvelle trêve accordée aux Moscovites. Un trait saillant de son caractère paraît ici au grand jour : c'est la facilité avec laquelle il se laisse séduire par son idéal

d'un monde renouvelé, d'une Moscovie catholique, d'une Asie christianisée. Après avoir traité longuement avec Troïékourov et Beznine, fort peu initiés à cet ordre d'idées, il n'en prévoit pas moins le moment, où il y aurait un changement complet à Moscou, où un cardinal-légat y résiderait en permanence, où le tsarat s'unirait à la Pologne, où le cœur de l'Asie s'ouvrirait ainsi à l'apostolat et il est tout persuadé que le cardinal de Côme partage ses espérances. Voici les lignes qu'il lui adresse en date du 5 mars 1585 : « Votre Seigneurie Illustrissime sait d'ailleurs que le changement des choses en Moscovie est imminent et qu'il y a un espoir assez fondé de la réunir à ce Royaume, à la suite de quoi s'ouvrirait la porte pour pénétrer dans le cœur de l'Asie[1]. »

Si quelque chose autorisait ces échappées hardies dans le domaine de l'avenir, c'était tout au plus la marche assez singulière des négociations qui se poursuivaient à Varsovie. Nous avons dit que Bathory voulait profiter des circonstances, soit pour faire la guerre

1. Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 348.

avec Moscou, soit pour produire ses revendications. Le roi de Suède lui offrait son alliance contre l'ennemi commun, mais c'était à la diète de décider en dernier appel.

Les manœuvres des émissaires russes ne furent pas pour rien dans la résolution qui allait être prise. Troïékourov eut bientôt découvert que Mikhaïlo Golovine jouissait d'un grand crédit et qu'on jugeait de la Moscovie d'après ses narrations. Un stratagème que Machiavel n'eût pas désavoué, fut mis en jeu pour le perdre dans l'esprit de ses hôtes. Un employé de la mission russe se lie d'amitié avec le Polonais Fanel, on se met à boire ensemble à la façon des Slaves du XVIe siècle et lorsque le Polonais est suffisamment allumé, le Moscovite simule des accès de tendresse expansive, se fait prêter un serment d'inviolable secret et révèle enfin que Golovine n'est, ni plus ni moins, qu'un espion; gravement compromis par un vol, tombé en disgrâce, pour échapper à la peine il avait demandé à faire le délateur; s'il répand l'argent à pleines mains, c'est que le tsar l'en a largement pourvu. Le Polonais, dégrisé, n'eut rien de plus pressé que de violer

son serment; dès lors Golovine devint suspect. En même temps, les Russes proposèrent à la diète une étroite alliance contre le khan de Crimée. Les Lithuaniens étaient toujours menacés de ce côté d'incursions dévastatrices, les Polonais eux-mêmes en redoutaient le contre-coup; une offre de ce genre ne pouvait déplaire ni aux uns, ni aux autres. Rien donc d'étonnant si, dans ces circonstances, la diète repoussa les opinons belliqueuses de quelques sénateurs pour adopter l'avis de ceux qui voulaient simplement redemander le grand-duché de Smolensk. D'après les sources russes, Bathory aurait signifié lui-même aux ambassadeurs qu'il leur accorderait une trêve décennale si l'on *restituait* à la Lithuanie Novgorod, Pskov, Louki, Smolensk et la province de Séversk; il aurait, en outre, ajouté ces paroles menaçantes : « Le père de Fédor ne voulait rien savoir de moi, mais il a été obligé de faire ma connaissance, il en sera de même du fils. » Quoi qu'il en soit, le fait est qu'une trêve fut conclue sur la base du *statu quo* [1].

1. Voir l'Appendice, nº XIII.

Jusqu'ici nous n'avons vu, pour ainsi dire, que la surface des pourparlers; leur caractère intime nous est révélé par une lettre encore inédite de Possevino au cardinal de Côme et destinée uniquement à lui et au pape. Elle nous donne non-seulement la clef de l'affaire présente, mais elle explique encore la mission de Haraburda à Moscou, dont il sera question plus tard.

D'après ce document, aussitôt après la conclusion de la trêve, Troïékourov et Beznine furent avertis qu'ils en étaient redevables à l'intervention du pape et invités à se rendre auprès du chancelier Zamoyski qui leur tint ce langage : « Vous n'ignorez pas quels sont les droits de ce royaume sur les grands-duchés de Novgorod, de Pskov et de Smolensk et vous savez que, la trêve étant expirée, nous aurions pu raisonnablement les réclamer. Néanmoins, comme les moyens pacifiques doivent être toujours préférés aux moyens violents, sachez que le plus sûr expédient d'éviter toute contrainte et même de vous unir à nous pour toujours, c'est de faire accepter certaines conditions par votre grand-duc. Vous voyez qu'il est assez gravement indis-

posé, vous ne pouvez donc vous promettre ni succession sur le trône, ni grande sécurité, bien que nous désirions vivement que le grand-duc et tous les autres princes aient une succession, car c'est un don spécial de Dieu. Mais puisque les choses en sont là et qu'il est facile de prévoir que, privés de chef, vous seriez victimes des Turcs, des Tartares et des autres, nous vous proposons, si le grand-duc venait à mourir sans succession, de traiter avec nous afin de vous réunir à la Pologne, à l'instar du grand-duché de Lithuanie. Le voisinage, la communauté de langue, la liberté accordée dans notre royaume à l'exercice du rite ruthène, notre intime union avec les Lithuaniens, le fait même que toutes ces provinces tirent leur origine de trois frères Leck, Russe et encore un autre, voilà certes des motifs suffisants pour que vous réfléchissiez bien à cette proposition, car si vous aviez l'intention de vous donner à nos ennemis ou à d'autres, vous pensez bien que nous ne nous manquerons pas à nous-mêmes. »

Qu'on se figure l'étonnement des diplomates du Kremlin, rivés à la lettre plutôt qu'à l'esprit de leurs instructions

et mis tout à coup en présence des plus graves questions où une forte dose d'initiative était absolument nécessaire. Rompus au métier, ils se gardèrent bien de s'engager dans cette voie et répondirent modestement que les usages moscovites ne leur permettaient pas d'aborder des affaires dont ils n'étaient pas expressément chargés, mais qu'on recevrait volontiers les ambassadeurs de Bathory à Moscou, s'il voulait les y envoyer. Ils n'oublièrent pas d'ajouter, comme pour neutraliser les funestes conjectures de Zamoyski, que c'était un vœu éminemment chrétien de souhaiter à leur grand-duc santé et succession [1].

Ainsi triomphait, grâce aux circonstances, la politique de Possevino. Le danger d'une guerre était pour le moins ajourné, la diète ayant refusé les subsides et l'espoir d'en obtenir ailleurs n'étant point fondé. Bathory lui-même avait su se modérer, il avait exposé ses idées à la diète, sans trop insister pour obtenir une résolution favorable. Un vaste champ s'ouvrait donc à la diplomatie et peut-être Possevino forgeait-il

1. Voir l'Appendice, nº XIV.

déjà de nouveaux projets dans sa tête, lorsqu'il fut brusquement arrêté dans ses travaux.

Le 9 février 1585, le cardinal de Côme envoie à Possevino l'ordre de quitter Varsovie et de se retirer au collège de Braunsberg, à moins qu'il n'ait l'espoir de terminer en peu de temps l'affaire pendante entre Rodolphe et Etienne au sujet de Szathmar. Quelques jours après, le 16 février, l'ordre conditionnel est changé en ordre absolu : Possevino est mis en demeure de se rendre immédiatement, quelles que soient les circonstances, au collège de Braunsberg pour s'y occuper dans le lointain, des affaires de Pologne, d'Allemagne et de Suède [1].

Il ne faut pas s'y tromper : Possevino était ainsi arraché à la grande politique et condamné à un honorable exil. Le coup partait du général de la Compagnie de Jésus, Claude Acquaviva ; c'est lui qui, spontanément, avait provoqué l'ordre pontifical. Quel en pouvait être le motif? La vocation des Jésuites les éloignant du monde politique, ils

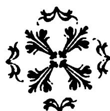
1. Archives du Vatican, *Germ.*, 13, pp. 162, 163.

s'interdisent volontairement cette sphère d'activité et, s'ils y pénètrent, c'est par suite d'une cause majeure et pour un bref délai. Or, depuis quelques années, Possevino traitait les plus graves questions diplomatiques; quoiqu'il le fît sur l'ordre exprès du pape, de fâcheuses conséquences n'en étaient pas moins inévitables. Une sourde rivalité régnait entre Rodolphe et Bathory; au point de vue politique, il n'était guère possible de contenter au même degré les deux souverains et, pour la Compagnie de Jésus, qui avait des collèges en Autriche et en Pologne, l'impartialité était un devoir. Possevino s'efforçait de se maintenir en parfait équilibre, mais des deux côtés la malveillance le poursuivait des plus amères critiques. Le seul moyen d'échapper aux soupçons et aux reproches, c'était d'abandonner la partie. Doué d'une haute pénétration, Acquaviva ne tarda pas à s'en apercevoir; dès lors sa résolution fut prise : il va trouver le pape, lui expose l'ensemble des circonstances et demande le rappel de Possevino; le pape se rend aux observations du général et Possevino obéit sans murmure aux ordres pontificaux qui lui sont transmis par le cardi-

nal de Côme [1]. A cette époquè, rien ne lui faisait encore prévoir que Bathory ne lui laisserait pas de longs loisirs.

1. Dorigny, *Vita del P. A. Possevino*, I, p. 317.







CHAPITRE V

MISSION DE HARABURDA A MOSCOU

Possevino éloigné des affaires. — Haraburda envoyé à Moscou. — Suppositions gratuites de Karamzine et de Soloviev. — Propositions de Haraburda. — Réponse des boïars. — Procédés étranges de Haraburda. — Lettre de Bathory à Possevino. — Sombres prévisions du roi de Pologne.



SUR les bords de la Passarge, dans le diocèse de Varmie, s'élève le collège de Braunsberg; la solitude et la tranquillité en font les plus grands charmes. C'est là que Possevino, obéissant aux ordres pontificaux, consacrait ses loisirs à composer

des livres et à écrire des lettres, lorsqu'il n'était pas en tournée apostolique soit en Saxe, soit en Bohême. Jamais cependant il ne s'aventurait jusqu'au cœur de la Pologne; c'eût été se laisser prendre de nouveau dans l'engrenage des affaires. Etienne Bathory, probablement assez contrarié d'être privé de son auxiliaire, n'en poursuivait pas moins ses projets sur Moscou ébauchés à l'époque de la dernière diète.

Les paroles de Troïékourov, lorsqu'on lui fit les premières ouvertures sur l'union de Moscou avec la Pologne, furent saisies au vol et suivies aussitôt d'un résultat pratique. L'envoyé de Fédor avait modestement avoué qu'il n'était pas muni d'instructions sur ce point, tout en suggérant que des ambassadeurs polonais pourraient en parler à son maître. Bathory résolut en conséquence d'expédier à Moscou son fidèle Haraburda [1].

A propos de ces négociations, Karamzine s'écrie naïvement que le roi de Pologne « envoya un ambassadeur *extraordinaire* avec une proposition si *inattendue* que le conseil du tsar en fut

1. Karamzine, X, p. 38; Soloviev, VII, p. 271.

frappé de stupeur ». Il faut supposer que le célèbre historiographe a ignoré les pourparlers précédents avec Troïékourov, car celui-ci était obligé d'office d'en instruire les boïars, qui eurent ainsi plus de temps qu'il n'en fallait pour se remettre d'une première impression de surprise. Leur étonnement est donc une supposition gratuite de Karamzine.

A la même occasion, Soloviev se livre sans motif suffisant à des conjectures si hardies que la critique ne saurait les admettre. La nouvelle s'était répandue en Pologne que l'archiduc Maximilien ambitionnait la couronne de Fédor, l'empereur et la diète de l'empire semblaient s'y intéresser : c'est Bathory lui-même qui en fait la confidence à Tarnowski. Soloviev y ajoute de son propre chef le commentaire suivant : Bathory, Zamoyski et plusieurs autres magnats ne craignaient rien tant, dit-il, que l'élection d'un archiduc au trône de Pologne; or cette élection deviendrait inévitable si un autre archiduc devenait tsar de Moscou; il fallait donc réagir contre les projets autrichiens : c'est dans ce but que Bathory désire la paix avec Fédor et qu'il envoie Haraburda auprès de lui. Toutes ces affirmations

sont parfaitement arbitraires. La vérité est que Bathory ne rêvait que la guerre avec Moscou; la mission de Haraburda se rattache à un plan de conquête, elle avait été provoquée par Troïékourov, en dehors de toute rivalité avec la maison d'Autriche.

Quoi qu'il en soit, le choix de Michel Haraburda, castellan de Minsk, était des plus heureux. D'origine lithuanienne, de religion orthodoxe, parlant le russe avec facilité, il était bien vu au Kremlin, où déjà plus d'une fois il avait déployé ses talents diplomatiques. Etranges péripéties de l'histoire! En 1573, ce même Haraburda offrait à Ivan IV, soit pour lui, soit pour son fils Fédor, le trône de Pologne, alors vacant par la mort de Sigismond-Auguste; l'hégémonie de Moscou eût été la première condition et la base de la fusion; maintenant il s'agissait de faire accepter la contre-partie du projet naguère constamment repoussé : les mêmes peuples devaient s'unir, mais, cette fois, sous le sceptre de la Pologne. Haraburda avait encore d'autres titres pour mériter la confiance des tsars : en 1581-1582, il avait accompagné Possevino à Iam Zapolski et signé la fameuse trêve décennale conclue sous les au-

spices de Grégoire XIII, également avantageuse à Ivan dépourvu de ressources et à Bathory abandonné par les siens.

Les négociations commencèrent par des questions secondaires. Haraburda se plaignit des avanies qu'avaient à souffrir les marchands lithuaniens à Moscou; ils y passaient pour des espions et on les traitait souvent comme tels. Ensuite les plus vives instances furent renouvelées pour obtenir la mise en liberté des prisonniers allemands de la Livonie. Ces pauvres gens avaient remis leur cause entre les mains de Possevino, lors de son séjour à Moscou en 1582; bien des démarches avaient été faites en leur faveur, mais, hélas! sans succès; une nouvelle tentative était indiquée. Au Kremlin l'usage traditionnel exigeait qu'on répondît aux plaintes par des plaintes : à leur tour, les boïars se plaignirent donc que Bathory n'eût délivré que des prisonniers vulgaires, des serfs et des streltsi, qu'il avait soigneusement gardé tous les personnages marquants; quant aux Livoniens, les uns étaient censés avoir pris du service chez le tsar, les autres, en qualité de marchands, trafiquaient avec les Moscovites; par conséquent, il ne fallait pas

songer à les voir quitter le pays.
Cette entrée en matière n'était pas de bon augure, mais Haraburda, instruit par l'expérience, ne se décourageait pas avant l'heure. Malgré toute leur rudesse, nos pères avaient assez de bon sens et de calme pour aborder les questions les plus épineuses sans trop s'échauffer de part et d'autre. Les projets d'union entre la Pologne et Moscou qui, de nos jours, auraient fait déborder toutes les passions, ne provoquaient alors que des formules superstitieuses de dévouement au tsar, sans haine ni mépris envers les autres. Cependant Haraburda crut devoir s'entourer de précautions en équilibrant d'abord la balance qu'il allait faire pencher aussitôt du côté de la Pologne. Il proposa, comme point de départ, le *statu quo* des possessions actuelles. Une excellente raison recommandait cette mesure : si l'on se demande mutuellement des provinces, disait l'envoyé lithuanien, on ne voudra pas les céder de bon gré, on en viendra peu à peu à se les arracher par les armes; que chacun se contente plutôt de ce qu'il a en ce moment, que le frère ne demande rien au frère et que les deux souverains vivent encore de

longues et heureuses années. Mais lorsque l'un d'eux viendra à mourir, une grave question surgira d'elle-même et voici comment on pourrait la résoudre : si Bathory meurt sans laisser de succession, que la Pologne et la Lithuanie se réunissent à Moscou pour ne former qu'un seul Etat sous le sceptre du tsar; si, au contraire, Fédor mourait auparavant dans les mêmes conditions, que Moscou se réunisse à la Pologne et à la Lithuanie sous le sceptre de Bathory. Cette fusion fraternelle de peuples slaves ferait époque dans l'histoire; des deux côtés on court les mêmes chances; que la fortune décide de l'avenir.

En entendant ces discours funèbres, les boïars hochèrent la tête. Sujets très fidèles du tsar, comment pouvaient-il se résigner à un deuil prématuré? Le succès de l'affaire leur parut douteux et ils ne s'en cachèrent pas devant Haraburda.

Cependant le conseil et le haut clergé en furent saisis : après tout, c'était un moyen de traîner les négociations en longueur, espèce d'inconvénient qu'on ne redoutait pas à Moscou. La réponse des sommités du Kremlin porte le cachet de l'époque : d'un commun accord,

on convint qu'il ne faillait pas seulement penser à la mort du tsar, encore moins devait-on s'aventurer jusqu'à en parler ; le métropolitain octroya en conséquence une *défense spirituelle* aux boïars de pousser leurs prévisions jusqu'à ce terme fatal.

D'après les sources officielles russes, Haraburda aurait lui-même, sinon provoqué une réponse défavorable, au moins justifié d'avance le refus moscovite. Revenant une seconde fois à la charge et proposant de rechef l'union, il changea tout à coup les conditions à l'avantage exclusif de la Pologne : elle conserverait sa liberté d'action, si le trône devenait vacant, tandis que Moscou, privée de son tsar, serait obligée de se réunir à elle. C'était bien là la vraie pensée de Bathory, dans aucune hypothèse il n'aurait admis l'hégémonie d'un peuple rival, mais c'était aussi une excellente occasion pour les boïars de se récrier, de reproduire la défense du métropolitain et de briser complètement sur ce sujet. Une autre base de négociation leur eût mieux convenu : ils proposaient de prolonger la trêve pour avoir les loisirs de conclure, ce qu'on appelait alors, une paix éternelle.

A son tour Haraburda ne voulut pas s'engager dans cette voie. Un succès positif devait être le résultat de sa mission : soit l'union en principe des deux pays, soit une importante cession territoriale. Tout plein de cette idée, il insinua aux boïars qu'en s'y prenant de cette manière, ni Smolensk, ni Séversk ne pourraient satisfaire les exigences de Bathory; il faudrait céder à la Pologne rien moins que Novgorod et Pskov. Prétentions exhorbitantes, — les Moscovites répondirent, avec une fierté digne des anciens Romains, que le tsar ne se dessaisirait jamais de l'héritage de ses pères, pas un pouce n'en serait aliéné. En même temps les *pristavs* (adjoints) soufflèrent amicalement à l'oreille de Haraburba que la Russie n'était plus la même, que les Polonais auraient bientôt à défendre contre elle non plus seulement la Livonie et Polotsk, mais encore Vilna.

Désormais l'illusion n'était plus possible : l'échange mutuel des idées avait prouvé qu'il n'y avait pas de terrain commun sur lequel on pût se rencontrer. Haraburda partit de Moscou le 30 avril 1585, sans avoir rien obtenu; on convint cependant que des envoyés russes

se rendraient bientôt à Varsovie en vue d'une prolongation de trêve.

Jusqu'ici, nous avons exposé cet épisode diplomatique exclusivement d'après les sources officielles russes, c'est-à-dire d'après les rapports des ambassadeurs et les comptes rendus des séances du conseil, tels qu'ils se trouvent dans les papiers enregistrés aux archives de Moscou sous la rubrique *Affaires de Pologne* et cités par Karamzine et Soloviev. A défaut de documents polonais du même genre, il est curieux d'en rapprocher une lettre de Bathory à Possevino du 22 juillet 1585 [1]. Haraburda s'était rendu de Moscou à Grodno, où une violente pneumonie le mena dans la tombe vers le milieu du mois de juillet. Il avait auparavant rendu compte de sa mission au roi et voici le résumé que celui-ci en donne à Possevino : les affaires de Moscou vont chaque jour de mal en pis; Stchelkalov et Godounov se sont emparés du pouvoir, quelques boïars et le peuple moscovite leur font opposition, la majorité des citoyens est favorable à Bathory et désire son triom-

1. *Gratiani de scriptis inv. Minerva,* I, p. 323.

phe : des discours de ce genre ont été proférés publiquement devant Haraburda. « Toute la Moscovie » enverra dans ce but des ambassadeurs en Pologne, Stchelkalov et Godounov prendront sans doute des précautions diplomatiques pour sauver leur position, mais avec un peu d'habileté on parviendra à tirer la chose au clair.

Ces confidences du roi portent les traces d'une étrange et volontaire illusion. Officiellement, les Russes n'avaient guère manifesté de sympathies pour Bathory ; si quelques démarches d'un caractère privé avaient donné des espérances à Haraburda, il était bien hardi de les étendre aussitôt à la majorité des citoyens. L'ambassade de « toute la Moscovie » se réduit à une nouvelle apparition du prince Troïékourov à Grodno, où la trêve est prolongée de deux mois, après des discussions assez orageuses. Bathory, qui connaissait les Russes de longue date et ne manquait certainement pas de sens pratique, pouvait-il se bercer sérieusement d'un rêve quelconque à l'égard de Moscou ? N'était-ce pas plutôt un expédient oratoire pour la réussite d'un projet dont il sera question tout à l'heure ? L'extrême faci-

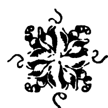
lité avec laquelle il admet les plus funestes nouvelles sur la Moscovie, rend cette dernière hypothèse plus que probable.

En effet, Bathory annonce à Possevino, dans la même lettre, qu'une armée de 20,000 hommes, composée de Turcs et de Tartares, a fait irruption en Russie, qu'ils ont incendié et détruit complètement une forteresse à 36 lieues de Moscou, qu'ils ont tué dans une bataille 5,000 Moscovites et emmené captifs 15,000 autres; à en croire les rumeurs qui circulent, quelque chose de plus formidable encore se prépare : les Turcs vont s'unir aux Nogaïs, aux Tartares de Kazan et d'Astrakhan et s'élancer tous ensemble sur la Russie.

Ces sombres prévisions étaient pour Bathory les prémisses nécessaires des conclusions qu'il voulait établir et faire pratiquement accepter. Le roi de Pologne raisonnait ainsi : la Russie est faible, ses voisins sont puissants; tôt ou tard elle sera engloutie par l'un d'eux, les Turcs ont le plus de chance de s'en emparer; or c'est à la Pologne de protéger contre les infidèles cette portion de la chrétienté, et l'unique moyen c'est d'en faire la conquête à ses risques et

périls, mais aussi à son propre compte. Tel est l'argument capital que Bathory fera valoir auprès de Sixte-Quint, en revenant sur les projets moscovites qui avaient échoué auprès de Grégoire XIII.









CHAPITRE VI

NOUVEAU PROJET DE BATHORY CONTRE MOSCOU

Sixte-Quint succède à Grégoire XIII. — Possevino est chargé d'envoyer à Rome le dossier moscovite. — Bref de Sixte-Quint au tsar Fédor. — Embarras de Possevino. — Le cardinal André Bathory à Rome. — Instructions du roi de Pologne sur Moscou et sur la Transylvanie. — Départ de Possevino pour Rome.



LA chimérique union des Slaves que Bathory poursuivait à Moscou ne l'empêchait pas de tenir son regard fixé sur Rome, où de graves événements vinrent bientôt plonger la chrétienté dans le deuil et réveiller du même coup les espérances assoupies du roi de Pologne.

Le 10 avril 1585, Grégoire XIII descend dans la tombe et, dès le 24 du même mois, le moine franciscain Félix Peretti est proclamé pape sous le nom de Sixte-Quint. Une ère nouvelle s'ouvre aussitôt. Les conservateurs de Rome apprennent avec stupeur de la bouche même du pontife qu'il y va de leur tête, si la justice n'est pas scrupuleusement observée; ces menaces retentissent encore à leurs oreilles, que déjà quatre jeunes frères, surpris en flagrant délit de port d'armes, sont pendus sans pitié sur le pont Saint-Ange.

Ceci se passait au lendemain de l'élection du pape et à la veille de son couronnement. Rome fut consternée, les ambassadeurs édifièrent toute l'Europe sur l'énergie du nouveau pontife et dès lors l'opinion publique fut formée. Quant à Bathory, c'était l'homme qu'il lui fallait, d'autant plus que Sixte-Quint ne faisait pas mystère de son hostilité contre le Croissant et que le mot de ligue chrétienne avait été prononcé.

Cependant ce n'était là qu'une échappée lumineuse sur un avenir plus ou moins lointain : pour le moment, les Turcs, engagés dans une longue guerre avec les Perses, ne menaçaient pas les

rivages d'Italie, d'autres préoccupations s'imposent au pape. La France est en feu sous le faible Henri III, Philippe II médite une conquête qui finira par un désastre, l'empereur Rodolphe contemple les cieux et néglige les affaires, les souverains d'Italie ne désirent que la paix, tandis que les gémissements de la royale prisonnière de Fotheringay semblent rappeler à l'Europe catholique que la Réforme n'a pas désarmé.

Dans ces circonstances, rien d'étonnant si Bathory est le premier à faire revivre les anciens projets moscovites. Dominé par une vague idée de conquête, mais à bout de ressources, c'est encore Possevino qu'il choisit pour intermédiaire afin d'équilibrer ses finances avec ses visées belliqueuses. Vers le 10 octobre 1585, il le met en demeure de transmettre au cardinal Rusticucci tous les papiers relatifs aux affaires moscovites ébauchées sous le pontificat précédent. La haute portée de cette commission ne pouvait échapper au jésuite; il se laissa faire cependant une douce violence et envoya à Rome le catalogue complet des pièces requises, en ajoutant qu'on les trouverait toutes dans les registres du secrétaire Buccapaduli.

Pour modérer l'étonnement facile à prévoir de Rusticucci, Possevino expose les motifs de la démarche du roi : c'est d'abord une conversation du pape lui-même avec Virgilio Crescenzi, probablement sur la ligue anti-ottomane; ensuite, l'apparition d'un envoyé turc à Varsovie qui se fait renseigner sur les forteresses polonaises et sur les projets moscovites d'élire pour tsar un archiduc. Bathory en est vivement impressionné; il soupçonne que les Turcs préparent une campagne contre Moscou, il en est épouvanté d'avance et veut tenter l'impossible pour détourner les Osmanlis du Kremlin : cette conquête rendrait leur puissance à jamais redoutable. Franchement, il fallait y mettre beaucoup de bonne volonté pour voir l'avenir sous des couleurs si sombres, mais tels étaient les besoins de la cause, Bathory reprenait son argument favori : Laissez-moi faire la conquête de Moscou, disait-il au pape, autrement les Turcs s'en emparent [1].

Les lettres de Possevino sur les projets de Bathory se croisèrent en route avec les messages de Sixte-Quint sur

1. *Gratiani de scriptis inv. Minerva,* I, p. 316.

Moscou. Le contraste apparaît ici avec la dernière évidence : en Pologne, on songe à la guerre, tandis que Rome ne s'inspire que de souvenirs pacifiques. Le pape se rappelle la trêve conclue à Iam Zapolski sous les auspices de Grégoire XIII, les deux dernières ambassades moscovites, et il annonce son élection « au grand-duc de Moscou », en exprimant l'espoir et le désir de rester avec lui dans les meilleurs rapports [1]. Ce bref pontifical, daté du 21 décembre 1585, fut expédié à Possevino le 4 janvier 1586 par le cardinal Azzolino, successeur de Rusticucci, à charge de le faire parvenir à son destinataire.

Qu'on se figure l'embarras du jésuite placé ainsi entre deux feux. En homme avisé, il garda la lettre romaine dans son portefeuille et prit aussitôt la plume pour s'expliquer avec Azzolino. Les bonnes raisons ne lui manquaient pas. L'étiquette exige, disait-il, que le bref soit présenté au tsar par un envoyé spécial du pape, ce serait donc toute une affaire à combiner ; mais ce qui est encore plus grave, ce qui mérite la plus sérieuse attention, c'est le projet de

1. *Hist. Russiae mon.*, II, p. 8, nº X.

Bathory de pénétrer en Asie, en passant par Moscou; Haraburda s'y trouve actuellement et traite avec le tsar de la réunion pacifique « du grand-duché de Moscovie » à la Pologne. Que dirait le roi, quels soupçons n'aurait-il pas, si le pape se mettait tout à coup en rapports directs avec le tsar? Ne deviendrait-il pas plus accessible aux insinuations du Sultan et d'Elisabeth d'Angleterre qui lui font des offres brillantes? Ne serait-ce pas donner gain de cause aux hérétiques et à leur persévérante affirmation que, loin de compter sur le Saint-Siège, il faut au contraire se méfier de sa politique hésitante?

Autre motif également sérieux : les ennemis de Boris Godounov font de vives instances auprès du roi pour qu'il vienne au plus tôt à Moscou à la tête de son armée. Un bref du pape à Théodore rendrait la situation très complexe et servirait de drapeau au parti antipolonais.

Possevino s'en remet pour les renseignements ultérieurs à une explication orale, car Bathory veut l'envoyer à Rome; le voyage se fera aussitôt que le général de la Compagnie y aura consenti. Tel était à cette époque le lan-

gage de Possevino, chaque ligne de sa lettre trahit un homme préoccupé, mais confiant en lui-même et sûr de son fait [1].

Cependant Bathory ne se contentait pas d'écrire à Possevino, il agissait encore directement auprès du pape, en résumant sa politiqne vis-à-vis de Moscou dans ce docte aphorisme : *nulli unquam ex ventis assa columba venit.* Une précieuse occasion se présentait d'elle-même : vers la fin de mars 1586, le neveu du roi, cardinal Bathory, s'en allait à Rome complimenter Sixte-Quint; il sera chargé de révéler au pontife, sous le sceau du plus grand secret, les plans de son oncle. Nous avons sur cette mission deux pièces de première importance : les instructions du roi de Pologne à son envoyé et une lettre de Possevino au cardinal Azzolino, qui toutes les deux méritent une mention spéciale.

Les instructions sont rédigées en forme de discours à prononcer par le cardinal devant le pape au nom du roi. En voici les trois pensées dominantes : le cardinal devait d'abord exprimer l'espoir que les glorieuses traditions de

1. Voir l'Appendice, n° XV.

Lépante fussent reprises par le nouveau Pie V, au moindre signe duquel le roi de Pologne serait heureux de sacrifier sa vie pour la défense de l'Eglise et la diffusion de la vraie foi; ensuite venait la demande de subsides pour une campagne contre Moscou, point important, sur lequel il fallait concentrer tous les efforts d'éloquence et de persuasion. Le dilemme de Bathory passe sur les lèvres de son neveu : le spectre menaçant des Turcs est invoqué, leur bannière flottera bientôt sur les murs du Kremlin, si les Polonais négligent de s'emparer de Moscou, et alors, malheur à l'Europe! Si, au contraire, un prince catholique monte sur le trône de Monomaque, l'union avec Rome se fera incontinent et l'on aura gagné une base stratégique pour envelopper les Turcs dans un cercle de fer et de feu et détruire à jamais leur prestige. Quant aux frais nécessaires pour cette entreprise, on les partagerait en part égale entre le pape et le roi de Pologne. Bathory calculait ainsi : à moins que les Moscovites ne s'unissent d'eux-mêmes à la Pologne, la conquête du pays se fera en trois ans avec une armée de 24,000 hommes; le cavalier revient à

10 ducats par trimestre, le fantassin à 7; la dépense totale serait donc une somme ronde de 200,000 écus par trimestre.

Ces chiffres ne manquent pas d'éloquence. Aussi le cardinal devait-il se rendre compte de l'effet qu'ils produiraient sur Sixte-Quint, avant d'aborder le troisième point relatif à la Transylvanie. Ce n'est que dans l'hypothèse d'un très gracieux accueil qu'il était autorisé à parler de cette province, si chère à Bathory, boulevard des chrétiens contre les Turcs, où se construisait à grands frais la forteresse de Varasdine et où l'argent du pape eût été très bien employé.

Telles étaient les instructions secrètes du cardinal Bathory. A peine est-il parti pour Rome que Possevino le devance par son message au cardinal Azzolino. Le jésuite se retrouve de nouveau au centre des grandes affaires, ses instincts diplomatiques se réveillent, une prodigieuse activité le consume. Il a passé quarante jours en colloques intimes avec le roi qui lui remet la haute direction de l'entreprise, veut l'envoyer au plus tôt en Italie et lui donne des lettres de créance pour Venise, Florence

et Rome. Après cela, Possevino n'entend plus céder sa place à un autre ; il donne le résumé des instructions de Bathory et engage le cardinal Azzolino à ne prendre aucune décision avant son arrivée.

En même temps, le roi de Pologne communique directement ses désirs à Sixte-Quint. Celui-ci les approuve, le départ de Possevino est décidé en principe.

Sur ces entrefaites, Haraburda était revenu de Moscou et avait rendu compte de ses négociations. Il n'y avait plus, de ce côté, d'illusions à se faire. Bathory presse Possevino de partir au plus tôt ; le jésuite se met en route dans les premiers jours du mois d'août, après avoir renvoyé à Rome le bref pontifical du 21 décembre 1585 adressé au tsar de Moscou.





CHAPITRE VII

SIXTE-QUINT ET BATHORY

Version de Heidenstein et de Karamzine. — Possevino à Rome. — Sa ligne de conduite. — Messages de Sixte-Quint à Fédor et à Bathory. — Documents contradictoires. — Critique. — Part de Sixte-Quint dans les projets de Bathory. — Départ de Possevino pour la Pologne. — Possevino à Venise.



N n'a jamais encore recherché sérieusement quelle a été l'attitude de Sixte-Quint vis-à-vis de Bathory à l'endroit de Moscou. A en croire Heidenstein, il aurait tout approuvé et envoyé au roi 25,000 écus à titre de subside mensuel. Cette version a été adoptée en Russie sans contrôle : Karamzine et, après lui, bon nombre

d'auteurs secondaires affirment pertinemment que « Sixte-Quint *s'est obligé* à donner à Etienne 25,000 écus par mois ». En dehors du monde slave, les historiens du célèbre pontife ne se sont que médiocrement préoccupés de cette question.

Elle mérite cependant d'être examinée à fond, à raison de son importance et à cause même de l'obscurité qui l'entoure. Il ne faut pas se dissimuler les difficultés : homme d'action avant tout, Sixte-Quint ne se souciait guère des écritures; sur cet incident, en particulier, on ne connaît que peu de documents. Pour comble de malheur, il existe des témoignages, également dignes d'attention, qui semblent se contredire. Mais n'anticipons pas.

Dans les premiers jours de septembre 1586, Possevino était déjà à Rome. Longtemps à l'avance il avait déterminé sa ligne de conduite et trouvé la solution, seule possible selon lui, de l'affaire moscovite. Dès le 5 juillet, il écrivait à Azzolino, du fond de la Pologne, que l'unique moyen de ne pas compromettre le Saint-Siège et de ne pas offenser Bathory serait de faire valoir auprès de Fédor les prétentions polonaises sur

quelques provinces moscovites. Ainsi s'ouvrirait une issue aux transactions diplomatiques, l'équité y aurait son cours, on pourrait en même temps plaider la cause de la vraie foi en Livonie et dans tous les cas régler prudemment les subsides d'après la marche générale des négociations [1].

Dans la Ville éternelle, un accueil des plus gracieux attendait le jésuite. A peine arrivé, il fut admis à une audience du pape et le cardinal Azzolino eut avec lui une longue conférence. L'habileté des diplomates vénitiens se laisse apprécier ici : les affaires moscovites devaient être traitées sous le sceau du plus grand secret ; or l'ambassadeur de la Seigneurie, Giovanni Gritti, en rend compte à son gouvernement [2], comme s'il avait lu les instructions, résumées plus haut, de Bathory à son neveu.

Faute de documents, il n'est guère possible de suivre en détail la discussion d'où émanèrent les dernières résolutions. Dans les lettres écrites à cette occasion, Sixte-Quint apparaît, comme toujours, accessible aux grandes idées,

1. Voir l'Appendice, n° XVI.
2. Voir l'Appendice, n° XVII.

mais peu pressé de délier les cordons de sa bourse. L'énergique et courageux Bathory avait conquis les sympathies du moine-pontife, un souverain de cette trempe lui allait mieux qu'un hautain Philippe II, qu'un débile Henri III, qu'un inerte Rodolphe; mais l'enthousiasme n'empêchait pas le calcul. Les millions entassés au château Saint-Ange n'étaient pas prodigués sans sérieuses garanties; l'argent du pape payait les succès bien et dûment constatés et qui n'avait pas de succès ne recevait pas d'argent. Nous apprenons cependant par ces mêmes lettres quel a été le résultat final.

En effet, dans ses deux messages du 20 novembre 1586, dont l'un est adressé à Bathory, l'autre à Fédor, Sixte-Quint nous révèle pleinement sa pensée au sujet de Moscou [1].

Sauf une légère modification, c'est la base d'opérations proposée par Possevino qui est adoptée. Le pape n'y ajoute qu'une seule chose : il veut que l'auteur et le promoteur de la trêve de 1582 soit de nouveau envoyé à Moscou; mais, une fois parvenu dans la capitale des

1. Voir l'Appendice, n° XVIII.

tsars, il devra appliquer son propre programme, c'est-à-dire épuiser tous les moyens pour éviter la guerre et établir l'entente entre les deux rivaux, en prenant pour point de départ les prétentions polonaises.

Sixte-Quint croyait devoir ces ménagements aux efforts tentés par les tsars pour mériter l'amitié des papes. Au fond, c'est la croisade contre les Turcs qu'il voudrait faire succéder à la guerre contre Moscou.

Vis-à-vis de Fédor, ses explications ne manquent pas de franchise, ni même de hardiesse. Il lui déclare que Bathory a juré de reconquérir tout ce qui naguère avait appartenu à la Lithuanie, Smolensk, Novgorod et Pskov sont mentionnés nommément; au lieu de mettre de nouveau à l'épreuve la valeur du roi de Pologne, ne vaudrait-il pas mieux s'arranger à l'amiable et songer ensuite à une ligue générale contre les Turcs? C'est là le point capital; quant aux détails, il s'en remet à Possevino qu'il recommande chaleureusement à Fédor, en évoquant les souvenirs d'Ivan IV et de Vasili III.

Telle est la première partie du projet. Bathory reçoit lés mêmes confiden-

ces. Mais si les Russes ne veulent pas se dessaisir de leurs provinces, si l'on échoue dans les négociations, que fera le pape? Sixte-Quint dit vaguement qu'il pourra dans ce cas aider Bathory avec plus de liberté (*tum vero liberius poterimus tuis optimis conatibus adesse*), pourvu que celui-ci n'ait autre chose en vue que la gloire de Dieu et la diffusion de la foi et qu'il mette un frein aux hérétiques de Livonie.

De ces deux lettres, la pensée pontificale se dégage avec évidence. Sixte-Quint veut pacifier les implacables rivaux et, quoi qu'il arrive, sauvegarder sa liberté d'action. L'observateur attentif y découvrira encore, à côté d'une lacune importante, une étrange appréciation des affaires moscovites. On se demande avec surprise comment Possevino, qui avait si bien jugé Moscou dans ses commentaires, pouvait maintenant se laisser fasciner par les mirages de cession volontaire et d'entente durable, jusqu'à les faire pénétrer dans les conseils pontificaux. A moins qu'il ne comptât beaucoup trop sur son habileté, la source de ses illusions doit être recherchée dans les rapports, tels que ceux de Haraburda, commentés par

Zamoyski et Bathory. Venons à la lacune : Bathory n'avait rien tant à cœur que de se créer des ressources financières, le pape était assez fin pour le comprendre; cependant il n'en dit pas un mot dans la correspondance officielle. Se serait-il ainsi contenté d'une manifestation platonique et n'aurait-il absolument rien donné au roi de Pologne?

Une question de critique s'élève ici. Dans une lettre datée du 10 janvier 1587 et adressée au cardinal Azzolino [1], Possevino affirme carrément que Sixte-Quint n'a pas approuvé le projet de guerre contre Moscou, que même, à l'occasion des subsides demandés par Bathory, il lui a prouvé, clair comme le jour, que c'était aux souverains à aider le pape et non au pape à faire l'aumône aux souverains. On pourrait, semble-t-il, en conclure que Sixte-Quint n'a rien déboursé en faveur d'un plan aussi grandiose qu'il était encore peu déterminé.

D'autre part, la concession des subsides nous est révélée par un témoignage irrécusable. Sixte-Quint lui-même, dans un discours prononcé après la mort de

1. *Gratiani de scriptis inv. Minerva*, I, p. 302.

Bathory, nous apprend qu'il lui a envoyé beaucoup d'argent et la dépêche vénitienne, qui nous transmet ce renseignement, estime la somme à 25,000 écus. Toutefois, il ne s'agit pas d'une obligation de versement mensuel, ce qui aurait impliqué une approbation complète des projets polonais, mais d'un simple don en vue d'une croisade contre les Turcs par la voie de la Moscovie [1]. En toute rigueur, Heidenstein, sur l'article des finances, ne dit pas autre chose; le reste est une exagération arbitraire de Karamzine.

Dès lors, il n'est plus difficile de concilier l'acte positif du pape avec l'affirmation expresse de Possevino. Il s'agit en premier lieu d'exterminer les Turcs; Sixte-Quint donne ses deniers dans ce but, il ne parle que vaguement de Moscou, dans toutes ses paroles perce le secret espoir que cette guerre ne se fera jamais; s'il ne s'explique pas plus clairement, c'est qu'il s'adresse à des cardinaux plus ou moins étrangers à ces questions. Le témoignage de Possevino a été donné dans d'autres circonstances : la Pologne vient de perdre son

1. Voir l'Appendice, n° XIX.

roi, on est à la veille de nouvelles élections, le Saint-Siège intervient en faveur d'un candidat catholique, la guerre contre Moscou n'est pas populaire, c'est le moment de parler sans réticence et de dégager l'autorité pontificale. Aussi la clarté du témoignage ne laisse-t-elle plus rien à désirer.

Voilà donc, réduite à sa juste mesure, la part que Sixte-Quint a prise dans les projets belliqueux du roi de Pologne.

Muni des deux lettres du 20 novembre analysées plus haut, Possevino quittait Rome dans le courant de décembre 1586. Il accompagnait le nouveau nonce, Annibal de Capoue, archevêque de Naples, qui succédait en Pologne à l'évêque de Camerino. Venise était sur leur chemin. Ils y furent reçus avec des honneurs extraordinaires, tous deux parurent au Sénat, mais ni l'un ni l'autre ne se permit la moindre indiscrétion. Chose étrange! Possevino qui avait si souvent parlé aux Vénitiens de la ligue anti-ottomane, qui était autorisé par Bathory à traiter avec eux, se renferme cette fois dans un mutisme parfait; il se contente de leur dire qu'il est en route pour Moscou; interpellé d'office par le sénateur Valiero, sur les

graves affaires auxquelles Bathory fait allusion dans sa lettre, il s'offre à donner les informations qu'on voudra bien lui demander, en répétant qu'il n'avait pas autre chose à dire. Cependant, dans sa lettre à Azzolino, il se loue de l'accueil qu'on lui a fait et il se félicite des sympathies générales acquises aux projets du pape. Sixte-Quint lui-même dit très laconiquement à l'ambassadeur de la Seigneurie qu'il envoie l'archevêque de Naples en Pologne et Possevino à Moscou, « pour y faire tout ce qui est en notre pouvoir de faire et, s'il y avait moyen de faire davantage, ajouta-t-il, nous le ferions pour le bien de la religion chrétienne [1]. »

Après avoir terminé leurs affaires à Venise, les deux diplomates pontificaux se séparèrent pour ne se rejoindre qu'en Autriche. Leur rencontre se fit à Olmutz sous de funèbres auspices.

1. Voir l'Appendice, nº XX.





CHAPITRE VIII

PROJET CONTRE MOSCOU ABANDONNÉ

Mort de Bathory. — Dépêche de l'ambassadeur de Venise. — Congrégation spéciale pour la Pologne. — Ses décisions. — Possevino désire se retirer dans un collège. — Nouvelles démarches dans le même but. — Possevino est rappelé en Italie. — Conclusion.



ANS les premiers jours de janvier 1587, le cardinal André Bathory reçut à Rome une triste nouvelle : à l'apogée de sa gloire militaire, sur le seuil d'une entreprise gigantesque, le roi de Pologne venait de terminer sa laborieuse carrière. Le cardinal en fit part au pape et c'est encore l'ambassadeur de Venise Gritti qui nous rend compte, dans une dépêche

datée du 10 janvier 1586 m. v. (1587), de l'impression produite par cette nouvelle. Laissons-lui la parole :

« Mardi soir, un courrier vint annoncer au cardinal Bathory la nouvelle de la mort de son roi de Pologne, et Sa Seigneurie Illustrissime en informa le pontife qui en ressentit une tristesse incroyable et ne put retenir ses larmes. Dans la matinée du mercredi, Sa Sainteté, très affligée, se rendit au Consistoire. Elle y déclara que son âme était remplie d'une extrême douleur et amertume, à cause de la mort d'un roi magnanime, vaillant et catholique : magnanime, parce que le roi Etienne avait toujours aspiré à des choses grandes et élevées et, encore récemment, il roulait dans sa tête des pensées généreuses et pleines de hardiesse; vaillant, car aucun danger, ni aucune infortune n'ont pu le détourner de ses entreprises, ni ralentir ses efforts. Quant à sa constance dans la foi catholique, sa manière d'agir en témoigne avec éclat; mais c'est surtout un discours, prononcé dans certaines circonstances à la diète, qui prouve combien il était ferme à cet égard; car, après avoir dit qu'il défendrait le catholicisme avec tous ses Etats

et de toutes ses forces, il dégaîna son épée en s'écriant : Avec elle seule, si le reste venait à nous manquer, nous défendrons la Religion chrétienne ! Et, tournant contre sa poitrine la pointe de son épée, il ajouta : Si je me croyais en danger de ne pas mourir catholique, immédiatement je voudrais plutôt me donner la mort que de jamais trahir mon âme. C'est ainsi, dit le pontife, que nous avons perdu ce prince, dans lequel nous avions mis un grand espoir et à qui nous avions envoyé bon nombre d'écus en billets de banque (je tiens de bonne source que cette somme monte à 25,000 écus), dans l'intention de nous élancer avec son aide par la voie de la Moscovie contre les Turcs, après nous être réunis dans ces régions aux Tartares et aux Perses. Nous attribuons ce désastre à nos péchés, mais nous ne voulons pas perdre courage, car le Christ nous a promis de ne pas nous abandonner, en nous disant : *non relinquam vos orphanos* [1]. »

Le pape ordonna ensuite au cardinal Farnèse de former une congrégation

1. Archives d'Etat de Venise. *Canc. secr.*, f. Roma, 1586.

spéciale qui se réunirait dans son palais, pour régler les affaires polonaises. Les membres de cette congrégation furent les cardinaux Lauro, Azzolino, Radziwill, Bathory, Mgr Portico, Mgr Ruggieri, l'abbé Graziani. On décida immédiatement que l'archevêque de Naples devait continuer sa route, lors même qu'en vertu de la Constitution il ne pourrait pénétrer en Pologne qu'après la convocation de la diète; l'envoi d'un cardinal-légat fut pour le moment jugé inopportun et l'élection d'un roi catholique excessivement désirable; quant au reste, on attendrait les événements.

Ainsi s'évanouissaient en un moment les projets grandioses combinés dernièrement à Rome. Il ne fallait plus songer à une croisade, ni s'attendre à voir les aigles polonaises planer au-dessus des mosquées de Byzance : les rêves de conquête se dissipaient d'eux-mêmes avec la disparition de Bathory et de son génie militaire.

Possevino ne fut pas des derniers à comprendre que la situation était changée du tout au tout. Il garde en portefeuille les lettres moscovites et ne songe pour le moment qu'à faire face aux

événements. Une lettre adressée d'Innsbruck, le 10 janvier 1587, au cardinal Azzolino met suffisamment en lumière son sens pratique. L'élection d'un nouveau roi le préoccupe, aussi se croit-il autorisé à suggérer les mesures qui lui semblent les plus opportunes. Il conseille d'envoyer en Pologne le cardinal Radziwill — ses talents, son nom et son prestige pèseront dans la balance ;— d'expédier simultanément des brefs en blanc, que le nonce distribuerait à son gré, selon l'exigence des affaires ; ainsi pourrait-on maintenir l'unité dans l'action et diriger le mouvement électoral. Les prévisions du jésuite vont encore plus loin : le prince de Suède Sigismond lui apparaît déjà sur le trône vacant ; le cas échéant, il faudrait marier le nouveau roi à une fille de l'archiduc Charles, afin de concilier les intérêts de l'Autriche avec ceux de la Pologne [1]. L'avenir justifiera bientôt ces conseils ; en attendant, Possevino lui-même se dirige vers Varsovie, où se prépare une lutte ardente et acharnée, dont une couronne est l'enjeu.

Arrivé à Prague, un secret pressenti-

1. *Gratiani de scriptis inv. Minerva,* I, p. 302.

ment de malheurs lui inspira le désir de se retirer du monde politique : les confidences de l'archiduc Maximilien y furent pour beaucoup. Les Habsbourg et les Vasa avaient les chances les plus sérieuses pour obtenir la majorité des suffrages. Maximilien, grand-maître de l'Ordre teutonique, se portait comme candidat et demandait l'appui de Possevino. Celui-ci répondit par de vagues promesses d'impartialité, mais les terribles embarras de la situation se présentèrent vivement à son esprit : il comprit qu'il n'y aurait pas moyen de satisfaire tous les partis et demanda sans retard à Azzolino l'autorisation de se retirer dans quelque collège, pour laisser passer au-dessus de sa tête la tempête électorale [1].

Les événements devancèrent les correspondances. Le nonce eut avec Possevino une entrevue à Olmutz et voulut à tout prix l'emmener en Pologne. Les prévisions du jésuite ne s'y réalisèrent que trop. Au plus fort de la mêlée, son nom fut prononcé, des reproches de partialité s'élevèrent contre lui, leur écho parvint jusqu'à Rome. La Compagnie de Jésus avait à cœur de rester,

1. *Gratiani de scriptis inv. Minerva,* I, p. 305.

en dehors de la lutte, simple spectatrice des événements : elle avait les mêmes intérêts spirituels à défendre en Autriche et en Pologne et n'avait pas mission de se mêler de politique pour favoriser un parti au détriment de l'autre. Possevino aimait trop sa vocation pour ne pas désirer d'échapper à cet écueil. Il en écrivit de nouveau, non-seulement à Azzolino, mais encore au pape lui-même [1]. Le général de la Compagnie, Claude Acquaviva, fit de son côté les plus vives instances auprès de Sixte-Quint, à la suite desquelles Possevino fut rappelé en Italie.

Désormais le souvenir même des projets de Bathory disparaissait de la Pologne. A deux reprises, ce grand capitaine avait dirigé son regard vers Moscou; cette conquête lui aurait ouvert les portes de l'Asie et livré Constantinople à ses armées grossies par les alliances; un nouvel empire d'Orient se serait ainsi constitué où l'élément slave, avec la Pologne en tête, eût été l'élément prédominant. Tel semble avoir été le rêve politique de Bathory.

1. *Gratiani de scriptis inv. Minerva,* I, pp. 307, 308.

Quelle a été à ce sujet l'attitude de Grégoire XIII et de Sixte-Quint? L'un et l'autre ont constamment dirigé l'ambition de Bathory vers la destruction du Croissant, ils ont cherché en même temps d'une manière efficace à faire de Moscou un auxiliaire plutôt qu'une victime. Grégoire XIII ne promettait des subsides que dans une hypothèse qu'il prévoyait irréalisable; Sixte-Quint s'efforçait de transporter la question sur le terrain pacifique des droits consacrés par l'histoire et le temps. Certes, si les papes eussent cherché la ruine de Moscou, comme on le donne souvent à entendre, ils n'auraient pas hésité à prendre des mesures plus énergiques; mais leur but était plus élevé : ils désiraient l'alliance universelle des Chrétiens contre les Turcs, ennemis implacables du Christ et du Christianisme.



APPENDICE



APPENDICE

I

Pour toute cette époque on peut consulter *Rome et Moscou*, Paris, Leroux, 1883, pp. 87 et 108 ; la *Moscovia* de Possevino ; *Possevini Missio Moscovitica*, Parisiis, Leroux, 1883 ; les dépêches du nonce de Pologne Caligari, Archives du Vatican, *Polonia,* 18 ; les lettres de Possevino au cardinal de Côme, surtout celles du 10 et 27 mai 1582, Archives du Vatican, *Germ.*, 93, pp. 477, 478. Voici un extrait de la dernière de ces deux lettres :

... Finito quel ragionamento, il Re mi cominciò con molto peso a dirmi che voleva communicarmi una cosa di grande importanza, solo perche io n'havessi a' tempi di bisogno memoria, et potessi rendere testimonio della sua voluntà a Sua Santita, all'Imperatore et a' Principi Chris-

tiani. Il che era (non volendosi esplicare) che se alcuna cosa seguisse (volendo inferire massimamente di guerra contra alcuno Potentato) non si maravigliassero i Principi Christiani, ne sua Beatitudine principalmente perochè lo farebbe con giusti modi, et tentate prima quelle compellationi (per usare della sua parola) le quali fossero convenienti; nè fra tanto mi spiegava contra chi pretendesse questo effetto. Io allhora dicendogli che mi pareva di odorare che fosse contra la Maesta dell'Imperatore per le cose che pretendeva in Transilvania, poichè anco in Riga Sua Maesta n'hebbe (ma non in questo modo) lungo ragionamento meco : et aggiungendo io che già non credeva che pensasse di romper la pace co'l Moscovito, ne di fare guerra co'l Re di Svetia, sperandosi quiete per le ragionevoli proposte fatte da Sua Maesta a quella corona, mi rispuose : Quanto al Moscovito io non penso di romper la constitutione della pace, ne stimo ch'egli sia in punto o potere di darmene occasione, ma il fatto consiste coll'Imperatore, dal cui Padre ritoccando i disgusti et offese ch'egli pretende havere ricevuto et le quali già debbono essere molto note costì, et sentendosi anco aggravato molto della poca stima ch'egli dice di haversi fatto di lui co' suoi Ambasciatori dal presente Imperatore a cui si pentiva di havere mai mandato Ambasciatori, come che prima non solo sperava di potere conseguire il giusto, ma pretendeva, con stringere una vera amicitia coll'Imperatore, fare qualche servizio rilevato alla Christianità, si ridusse non senza ripetitione del medesimo a dirmi ch'egli

era risoluto di rimandare una più segnalata Ambasciata all'Imperatore di quelle che fin quì fatto haveva, colla quale gli ridimandasse il suo. Et che quando non volesse farlo, ne farebbe ricorso a Sua Santita et a' Principi dell'Imperio, et anco agli altri Principi Christiani protestando, etc. Alle quali cose rispondendo ch'io lo supplicavo pe'l Sangue di Christo, a voler, prima che tentasse alcuna cosa, communicare questo fatto con Sua Santita come con Padre della Christianità, et che Dio Signor nostro pe'l certo per questa via non solo darebbe a Sua Maesta chiarezza di quel che dovesse far, ma insieme troverebbe modi che al concetto humano sogliono parere impossibili, ma riescono facili quando dalla bottega di Dio si pigliano; et che in tutte le cose tali Dio non dava ordinarii mezi più efficaci di questo ch'era di raccommandargli interamente i negocii, dapoi di prenderne il consiglio da chi haveva il potere di sciorre i nodi maggiori in terra, et anco in cielo; oltre che haveva veduto che quel che per trenta anni si era con guerre, et Ambascierie trattato co'l Moscovito mai non haveva essito finche il Papa gli poneva la mano, il che era il toccare la fimbria di Christo dalle mani dell'hemorroissa. Et che la compositione della pace fra'l re e'l Moscovito era molto più difficile di questa coll'Imperatore, perciochè da questo pretendeva una sola città, o castello con alcune dipendenze, et dal Moscovito pretendeva la Livonia, della quale n'ha ricuperato una importante città, et trenta tre altre fortezze; che quanto al mandare alcuna grande Ambasciata all'Imperatore, io stimavo che si dif-

ferisse insino doppo quel che Sua Beatitudine n'havesse con paterna diligenza trattato coll'Imperatore della cui ottima voluntà come più altre volte, così all'hora rendevo quel testimonio ch'io dovevo, perche il Re lasciando a parte le cose avenutegli dall'Imperatore Massimigliano sperasse molto migliore essito di quel che hora gli si offeriva nell'animo : in che anco si soggiunse, che bene spesso queste grandi Ambascerie quando prima non si tentavano gli altri mezi segreti, apportavano maggiori romori, poiche non seguendo effetto, Sua Maesta si penserebbe essere più obligato a fare risentimento et movimento, et se pure seguiva effetto, havrebbe per aventura più difficultà di quel che pare, sendo che gli emuli della gloria di Sua Maesta havrebbero secondo le varie pretensioni posto garbuglio in questo negocio, distraendolo, o prolungandolo, et forse altri, volendo con divertire il re alle cose dell'Ungheria, invaderlo nella Livonia et altrove. Oltre che non sarebbe poi in potere di Sua Maesta di reprimere il Turco, il quale piglierebbe occasione di rallegrarsi, et accrescere il suo imperio fra due litiganti, si come haveva fatto di Sighetto et di altre cose in Ungheria, il che sua Maesta stessa mi haveva detto inanti essere avenuto, mentre alcuno movimento seguì fra Massimigliano Imperatore et lui. Al fine supplicai Sua Maesta che come Sua Santita non haveva braccio co'l quale sperasse più che di lei per promuovere il Divino servitio nell'Oriente, et nel Settentrione, così non volesse perdere quella gloria ch'in cielo, et in terra et per tutte l'historie perderebbe,

qualhora (anchorch'egli non volesse) il Turco pigliasse occasione per alcuno movimento di Sua Maesta di turbare la quiete della Christianità et molti altri beni che si sperano. Dapoi lo supplicai che mi dicesse alcuni mezi coi quali si potesse rassettare questo fatto, o con denari, o con ricompensa di altra cosa, o con qual si voglia altro modo, che forse Dio Signor nostro ci darebbe occasione senza alcuno strepito di disporre la mente dell'Imperatore a quel che hora non si pensava, etc. Mi rispuose che non sarebbe difficile il potere stimare il valore di quel che gli fù usurpato, anchorche se quel terreno, et casali, colla terra di Sacmar *(sic)* fossero in Italia basterebbono a fare un Ducato dei non minori; ma che come in quelle parti si riputava a molto dishonore il vendere i patrimonii et heredità antiche, così non potrebbe maì indursi a fare questo; circa la ricompensa di altre terre no'l viddi tanto alieno. Ma la cagione, la quale lo stimolava a rihavere il suo, era ch'erano stati quei luoghi parte usurpati da Massimigliano et ritenuti ingiustamente, parte dati con queste parole per notam infidelitatis, il che grandemente lo premeva; et disse che tanto spesso i suoi lo pregavano et incitavano a ricoverargli, mostrando che se hora no'l facesse essendo Re, maì più non potrebbe essere conseguito, ch'era sforzato a tentarne la ricuperatione. Però che seguirebbe il modo sopradetto di conferirlo prima con Sua Santita si come me ne dava carico, et lasciandomi anco libero che privatamente io ne trattassi coll'Imperatore et così ne scrive in mia credenza a Sua Beatitudine. Or Sua

Maesta durò quel giorno insino a quattro grosse hore parte ad udire, parte a ragionare di cose pertinenti al servizio Divino, parte ad inculcarmi questo negocio. Il giorno seguente poi diede materia di brocato, velluto et damasco per trenta paramenti a mandarsi in Livonia, acciochè i nostri gli distribuissero pei nuovi sacerdoti che vi si introducevano. Et finalmente il quartodecimo di questo mese havendomi voluto ragionare di nuovo della cosa dell'Imperatore, mi fece mostrare due lettere fresche, le quali di Dantzic et di Elbinga gli erano state mandate. Et queste erano a quelle due città scritte dall'Imperatore invitandole come sue suddite alla dieta in Germania co'l soprascritto : Alli nostri fideli et sinceramente diletti; di che il Re gravemente risentendosi disse che s'egli scrivesse di quella maniera a quei di Vienna o di Praga, quanto parrebbe o sarebbe questo giusto? Io, colla Divina gratia, molte altre volte havevo secondo l'offerta di diverse occasioni tentato di persuadere a Sua Maesta l'ottima natura dell'Imperatore et si era pure spianata più di una strada per disporre l'animo del Re a pigliar in migliore parte o le risposte date dall'Imperatore agli Ambasciatori Regii, o quel che il Re suspicava dall'Ambasciatore del Moscovito, che di costa veniva meco, ma sopravenendo le lettere doppo l'ultimo ragionamento fattomi, et facendolemi mostrare con assai instante commandamento et essendovene una degli Elbingesi al Re, a cui dimandavano, come sudditi giurati a Sua Maesta, patrocinio contra tali tentative, ricorsi a quel ch'era più importante, il

che era che Sua Maesta considerasse che piaga sarebbe alla Christianità, se fra due così grandi Principi si desse occasione al Turco di penetrare in Germania et che il Demonio, doppo una tale pace seguita fra Sua Maesta e'l Moscovito, non mancava di ordire ogni trama per togliere la gloria, et prima il merito dalle mani di lei; et oltre ciò essendo l'Imperatore di veramente buona intentione speravo in quel Dio, che non senza Divina providenza di cose migliori, haveva spianate l'altre difficoltà maggiori, spianerebbe anco questa per mezo di Sua Beatitudine. Alle quali parole il Re prima mi disse, che la causa, la quale l'haveva mosso a communicarmi tanto internamente tutto questo negotio, era stata perche correva per Germania una voce, ch'egli volesse invadere l'Ungheria, et che questa voce usciva dall'istessa corte dell'Imperatore, a cui, come a Sua Beatitudine, desiderava ch'io rendessi testimonio di quel che prima detto mi haveva, aggiungendo che nolebat ciere primus turbas inter Christianos (per usar delle sue parole) et che per debiti mezi, et colla communicatione di Sua Santita procederebbe con ogni ragionevole termine. Del quale negotio tutto, oltre l'haverlo conferito co'l Signor Cancelliere per animarlo a trattener il Re in questo proposito, non lasciando di proporgli la consideratione degli incontri i quali dal Re di Dania, da quel di Svetia, et dal Moscovito potrebbono suscitarsi nella Prussia, et Livonia, ho ragionato con Monsignor il Nuntio ch'è quì, et alla corte dell'Imperatore coll'aiuto Divino secondo il consiglio di Monsignor di Ver-

celli ne tratterò in quel modo con la Maesta dell'Imperatore et forse prima co'l Signore Romf, et Signore di Bernestan, che si giudicherà spediente. Fra questo mezo, se bene io non ho ad havere dubbio che molto prima di hora si havrà sentito costì qualche particolare in questa materia, et che si sarà il tutto raccommandato a Dio Nostro Signore, nondimeno humilmente propongo a Vostra Signoria Illma che si degni considerare, se si doverà supplicare Sua Beatitudine che nuove orationi si facciano a Dio in cui mano sono i cuori dei Re.

Or oltre le dette cose pregai Sua Maesta che nel fatto delle Decime, del quale erano venuti Ambasciatori degli ordini a Vilna per disporre il Re, che si trovasse qualche temperamento in esse, ne gli heretici volendo sottoporsi al clero, ne permettendo che catolici le esigessero, non facesse deliberatione alcuna senza saputa et consiglio del Signor Nuntio. Il che promise di fare, se bene disse, che hærebat, vedendo le difficoltà di questa empia confederatione degli heretici, la quale suscitava nuovi intrichi; et con tutto ciò disse, che se non potrebbe ridurre la cosa a quel che sarebbe ragionevole, piglierebbe tempo perchè si maturasse o almeno farebbe che non spuntassero oltre contra i catolici come in molte cose pretendevano. Di questo io trattai stimolato da una parte dagli Ambasciatori catolici di Masovia, che per questo erano venuti, ne di tali cose scriverei a Vostra Signoria Illma se non mi servissero a dirle il concetto, che in me si è con qualche più alto fundamento fatto, che la Maesta di

questo Re vada acquistando nuovi doni et luce da Dio nelle cose più importanti. Così esso questa Pasqua ha voluto confessarsi ad uno de' nostri ch'è suo predicatore et certo di tale humiltà et bontà, ch'io non posso credere che questo non sia stato speciale dono di Dio Signor Nostro, non havendo mai il Re fatto questo prima con alcuno de' nostri. Si che con ogni riverenza supplico Vostra Signoria Illma a procurare da Sua Santita alcune orationi anco per questo fine.

Quanto poi al seminario de' Ruteni, io ho già per un' altra mia pregato Vostra Signoria Illma che si contentasse ottenere (se già fatto non si fosse) che si mandassero le prime pensioni, accioche le cose necessarie si preparassero et hora le dico, che tanto più forse si stimerà doversi farlo subito, quanto nel trattarsi che si fa della permutatione de' prigioni, si vedrà se le cose saranno in pronto, di ritenere giustamente alcuni Moscoviti.

In Vilna poi oltre altre case che sarebbono a proposito per detto seminario una trovai, la quale essendo libera, se si potrà havere sarà commodissima et comprandosi apporterà grande honore a Dio et lode a cotesta Santa Sede in paësi tanto rimoti, ne havendosi a fare miglioramenti si getteranno via, si come aviene in case locande. Ne il prezzo per quel che mi si disse eccederà mille sette cento, o mille ottocento scudi : i quali (se fosse lecito discendere a questi pensieri da me con Sua Beatitudine gravata di tante cure, direi che si potrebbono cavare da alcuni mazzi di zibellini belli, i quali dal Moscovito si mandano a Sua

Beatitudine. Però come Vostra Signoria Illma suole promuovere tante altre cose, per amore di Christo Signor Nostro, promuova anco questa, la quale partorirà maggiori effetti di quel che facilmente potrei scrivere. Et contentandosi Sua Santita di farlo, degnisi ordinare che a Monsignor il Nuntio pe'l detto effetto si rimettano, il quale ho informato del tutto.

È poi piaciuto a Dio ch'il consolo de' Ruteni in Vilna, del cui fratello ho procurato la liberatione in Moscovia, si sia tanto animato a mostrarsi grato per questo benefitio ch'esso con quattro altri suoi fratelli venendo a percuotere la terra co'l fronte inanti a' miei piedi, mi disse che pigliassi quale io volessi de' suoi figliuoli et mi offerì parte della stampa Rutenica per cominciarsi ad imprimere catechismi catolici in quella lingua. Il che a tutti buoni pare di molta conseguenza per essere egli del rito greco et molto tenace di esso, per essere parimente de' primi della città, et essere quello che faceva penetrare per tutte le Russie i libri scismatici. Io dunque in nome di Dio pigliai un suo figliuolo, il quale con alquanti altri distribuirò a tempo in Olmuzzo, Brunsberga et forse Praga, dove la casa de' poveri, per quel che frescamente ho inteso, ha poco meno di settánta scolari, che non si lasciano andare inanti gli alunni, i quali nei Seminarii con più comodo vivono...

In Pultovia diedi la lettera del Re al Signor Andrea Batori nella quale gli scriveva che mi udisse in ogni cosa. Era stato quel Signore dissuaso da uno Unghero heretico a non applicar l'animo alle

cose di chiesa, sotto pretesto che come egli era in questo regno in maggiore stima dell' altro suo fratello potrebbe spuntare nelle cose temporali più inanti di quel che l'altro farebbe. Però udite alcune ragioni si indusse a scrivere a Sua Maesta che farebbe, quanto ella vorrebbe. Et così spero in Dio che sarà a quel fine mandato a Roma, finiti Comitii, il fine de' quali sarà verso la metà di Novembre, del quale già scrissi a Vostra Signoria Illma.

Con questa Regina parimente resele le lettere del Re et datole conto della speditione del Signor Varsevicio in Svetia pe'l quale scrissi in quel regno a quei Re et Regina in conformità del suo disiderio et in quel tenore, del quale con questa vedrà le copie, et datole anco parte di quel che era necessario perche essa sostenesse l'animo del Re propenso all' unione coll' Imperatore, mostrò di restare non mediocremente contenta, si come resta soddisfatissima insieme con questo regno del prudente et nobile proceder di questa benedetta anima del Signor Nuntio.

Io dimani a notte (poiche in queste pianure i calori rispondono ai freddi del verno) partirò verso Olmuzzo per haver più chiarezza dove sia l'Imperatore al quale insieme coll' Ambasciator de'l Moscovito m'incaminerò co'l Divino aiuto. Ho già di Riga dato a Vostra Signoria Illma aviso per che conto viene l'Ambasciatore a Roma, cioè per stringer l'amicitia con Sua Santita, trattar delle cose della lega, et ringratiare Sua Beatitudine. Manderò poi alcune scritture ch'io ho all' ordine quando sarò vicino a luoghi più sicuri, dove si in-

tenderanno altri particolari di quei colloquii che in presenza de' senatori, et cento nobili hebbi intorno le cose della religione co'l Moscovito, i quali colloquii se bene non fecero tutto quell' effetto che si disiderava nella persona di quel principe, il quale pensa che coll' ubbidire alla verità, et coll' humiliarsi alla Sede Apostolica, sia un perdere della propria giurisdittione et eminenza, nondimeno lo ridussero a tale che non seppi rispondere alle scritture che mi dimandò, per conto delle quali essendo da lui ricercato l'Arcivescovo di *Rostovia*, come il più perito di quel regno che cosa sentiva di quelle catoliche ragioni, et havendo risposto che gli parevano vere, si è inteso che è stato mandato o in essiglio, o ad esser sommerso, alcuni aggiungendo essere il simile avenuto al Metropolita. Dio Signor Nostro si degni da questi principii, come spero, svegliare gli animi di molti, ut in tempore revelentur ex plurimorum cordibus cogitationes.

Per lettere de sedici di questo, le quali mi mostrò il Signor Cancelliere scritteli dal Re, i Tartari scorrevano nella Russia verso Leopoli, per la qual volta commandava che si spedisse gente. Con questo raccommandandomi humilissimamente all' orationi di Vostra Signoria Illma, le prego ogni bene in eterno. Di Varsavia, il di XXVII di Maggio 1582. — Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 478.

II

Sur le séjour de Possevino à Venise, au mois d'août 1582, les Archives d'Etat de Venise possèdent les documents suivants : Séances du Conseil des Dix, *Segondo da Roma*, 1579-1582, pp. 112-117, 121, 122 ; lettre au Grand-Duc de Moscovie, 14 août 1582, *Senato, Secreta*, 1581-82, p. 86; espositione del P. Possevino con l'occasion dell' Ambasciator di Moscovia, che doveva andar alla messa de' Greci, 7 agosto ; espositione del circonspetto Borr. di Francisci, secretario, 7 agosto ; espositione del secretario Milledonne di quanto li ha detto il R. Possevino del suo negotio havuto in Moscovia et altrove, 10 agosto ; espositione del secretario Milledonne di quanto le ha detto il R. Possevino, 15 agosto ; replica del Padre Possevino alla risposta fattali, 23 agosto, *Relazioni Senato, Secreta, Busta 25;* espositione del P. Possevino per escusarsi se non accetta li 500 duc. et caet., *Miscell.*, 26. — Aux Archives du Vatican, il y a quatre lettres de Possevino au cardinal de Côme, datées de Venise, 4, 11, 18, 23 août ; le mémoire de Possevino au Doge, 3 août; le discours de Possevino au Conseil des Dix, 12 août. *Germ.*, 93, pp. 501-520. Les deux dernières pièces se trouvent également à Venise dans une rédaction moins complète et moins correcte, *Relazioni Senato*, f. 25.

III

Voici les sources que l'on peut consulter sur l'ambassade russe à Rome en 1582 : Expédition du courrier Jacques Molvianinov et du secrétaire Vasiliev à Rome auprès du Pape avec demande d'envoyer des ambassadeurs pontificaux à Moscou pour conclure une alliance contre les Turcs. *Mon. des rel. dipl.*, X, col. 351-386; Excerpta ex diariis Pontificum Romanorum, *Hist. Russiae mon.*, I, p. 388, n° CCLI; lettres de Possevino au cardinal de Côme du 6, 15 septembre, 26 octobre, Archives du Vatican, *Germ.*, 93, pp. 523, 528, 531. Résumé des dépêches de l'ambassadeur vénitien à Rome, Lunardo Donado, sept. et oct. 1582, Archives d'Etat de Venise, *Rubricario di Roma, Secondo*, 1572-1584, p. 326 et suiv.; correspondance de Lunardo Donado avec le Doge et le Conseil des Dix, sept. et oct. 1582, *Senato, Roma*, 1582, p. 321 et suiv.; *Relazioni Senato*, B. 25.

IV

Dans sa lettre adressée à Possevino et datée de Grodno, 31 janvier 1584, Bathory ajoute de sa propre main le post-scriptum suivant à l'adresse de l'empereur Rodolphe : « Egregiam pacis per-

ficiendae methodum, haec omnia tibi dabo si cadens adoraveris me : poterat Vestra Majestas simpliciter negasse quam hucusque processisse et talem denique finem fecisse. — Stephanus Rex. » — Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 22.

V

Ivan IV avait envoyé Voiéikov auprès de Bathory, en mars 1583 ; bientôt après parurent à Cracovie Ododourov et Krouchtchev (Karamzine, *Histoire de l'Empire de Russie*, 2e éd., IX, p. 266, note 730). Possevino ne dit pas avec lequel de ces diplomates il a été en relation. Voir ses lettres au cardinal de Côme, Archives du Vatican, *Germ.*, 94, pp. 215, 235.

A cette même époque environ se rapportent les trois commentaires de Possevino sur la Livonie, la Moscovie (*Quinam rerum status*) et la Transylvanie. Le premier et le second sont imprimés depuis longtemps, le troisième est encore inédit. Il est rédigé en italien et intitulé : *La Transylvania di Antonio Possevino della Compagnia di Giesù a Gregorio Terzodecimo Pontefice Massimo*. C'est le 12 février 1584 (Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 44) qu'il a été transmis au cardinal de Côme. L'original autographe que j'ai eu autrefois sous les yeux a disparu depuis que les bibliothèques de Rome ont été soumises au nouveau régime italien. Je me flatte de pos-

séder la seule et unique copie qui existe encore de ce précieux manuscrit.

VI

La lettre de Possevino au cardinal de Côme du 26 janvier 1583 résume parfaitement les idées de Bathory. En voici le texte :

'Mi trovo già sono tre giorni in Nepolomicio palagio del Re di Polonia lungi 3 leghe di Cracovia per trattare diverse cose, delle quali alcune mi incaricò il S. Nuntio, il quale, perche della risposta datami da Sua Maesta circa le nuove nominationi che si faranno del Vescovato di Premislia et della Prepositura di Micovia, et circa alcune cose concernenti lo stato di Livonia, havrà dato parte a V. S. Illma, però io me ne asterrò. Et solo verrò a quel che hieri sera trattai di nuovo con Sua Maesta, essendole piacuto, che per essere io più spesso et più prontamente seco, alloggiassi nell' istesso suo palagio et corridore.

Et perciochè gli diedi una lettera che il S. Duca di Baviera mi haveva mandato per Sua Maesta, commandandomi ch'io procurassi unione et amicitia interna fra loro (si come colla gratia Divina si è fatto) però mi ragionò di una lega o speditione de' Christiani con tanto coraggiose et risolute ragioni che se, come il core di ciascuno Re è nelle mani di Dio, così una volta si potesse tessere più sodamente qualche buono attacco,

non sarebbe se non grande instrumento questo Principe ad ogni grande impresa. L'occasione di questo ragionamento nacque dalla lettera del S. Duca di Baviera : perciochè dicendomi il maggiore secretario del re, il quale era venuto a trovarmi per sapere in che modo rispondere a quel Duca et allegandomi che si dubitava se il Re si scuoprisse contra il Turco, non gli avenisse ciò che al fatto di armi avvenne alla Varna in Ungheria, quando per instigatione del cardinale Cesarino il re di quel regno fù coll'essercito sconfitto da' Turchi, et io mostrando al Re che non si pensava per hora a questo, ma a fundare tanta amicitia et confidenza fra' Principi, che Dio si degnasse con questa dispositione di animi proporre mezi di conservarsi scambievolmente contra il Turco. il che non era tanto difficile, quanto pareva, a chi nei principii sogliono essere più diligenti, che perseveranti nel progresso. Et aggiungendogli parimente, ch'io so che Sua Maesta quando era prigione di Massimigliano Imperatore non pensò mai di essere Principe di Transilvania et sottoporsi i suoi nemici, i quali l'havevano ridotto a quella prigionia; ne poiche fù principe, di divenire Re di tanto regno; ne poiche fù re di vedere un si grande Principe quanto è il Moscovito a dargli tutto ciò che haveva in Livonia, la onde Sua Maesta poteva aspettare maggiori cose da Dio credendo a tanti fatti più che alle ragioni, et riconoscendo che l'ingratitudine usatale negli ultimi comitii non era accaduta senza giusto giuditio di Dio, poiche permesso haveva in alcuna città di Livonia la professione della confessione

Augustana; ma che humiliandosi et dandovi que' rimedii, i quali erano possibili Dio Signor Nostro l' innalzerebbe, et se ne servirebbe a cose maggiori, atteso anco che i circoli che nella Germania si conservavano già molti anni non erano impossibili a' catolici in così santa materia; Sua Maesta ripetendo il disiderio che dalla sua gioventù haveva sempre havuto di trovarsi in una impresa dove si trattasse de summo rerum a benefitio della Christianità, disse ch'era valedicturus etiam ipsi regno per non mancare a simile fatto, qualhora l'occasione lo portasse. Et questo mi disse dapoi ch'io narratole le grandi qualità del S. Duca di Baviera soggiunsi che quel Principe era tanto risoluto nel servitio di Dio ch'era per impegnare non meno il suo Ducato da quel che o impegnò o vendette Gottifredo Buglione per l'acquisto di Terra Santa. Dapoi chiamò il suo maggiore secretario, non volendo che mi partissi, et gli ordinò che scrivesse incontinente al capitano et all'economo di Derpato che non permetesse agli heretici che occupassero la grande chiesa di quella città, già scuoperta, ma una de' più bei vasi che sieno in alcuna chiesa di Germania o Polonia. Dapoi ordinò che scrivessi al Padre generale nostro per un collegio formato in quella città, si come ne mando hora una lettera di Sua Maesta.

Mi concedette parimente ch'io significassi per Vostra Signoria Illma a Sua Beatitudine et ch'io scrivessi anco al S. Duca di Baviera, acciochè potesse dedursi qualche piccola colonia in Derpato, tanto di alcuni artefici Italiani massima-

mente muratori et altri, quanto di Tedeschi catolici mercanti et simili, si come ne scrivo al S. Duca di Baviera. In che certo ho a sperare che così efficacemente Vostra Signoria Illma promuoverà questo fatto, che non vorrà lasciarsi vincere da quei senatori Romani, i quali procuravano et conducevano colonie in diverse regioni acquistate. Darà il re a tali, case, li terreni, et havendo con loro un pajo di sacerdoti Italiani, si farà tanta frontiera alla Moscovia, che coll'ajuto Divino si spunterà (se si vorrà) molto più inanti. Et Dio sa ch'io vorrei havere l'ali per volar all' effetto di questo negotio. Ma di gratia Vostra Signoria Illma ci ajuti, mentre gli heretici non dormono.

Havendomi poi la Maesta Sua detto, che haveva nuove di Constantinopoli, che Sinambassa era stato deposto dal Gran Turco et ch'il Persiano haveva dato una grande rotta a' Turchi, i quali volevano soccorrere il Cars et la città nominata Tifle, et che il Beglerbei della Grecia si spediva dal Turco a quella parte, aggiunse che sarebbe molto importante che Sua Santita a nome de Principi Christiani animasse il Persiano a perseverare con quelle ragioni, le quali si giudicassero più vive; si offersi di trovare persona, la quale andando al soldo del Turco, passasse al Persiano; se bene (disse) sarebbe poi difficile il ritorno. Rispuosi che per la parte di Calicut et di que' luoghi dove andavano le caravane, forse ritornerebbe agevolmente sotto nome et habito di mercante. Et che anco per la parte del golfo di Persia il Re cattolico havrebbe potuto fare qualche ufficio : si come parimente Sua Santita po-

trebbe per via del Moscovito, il quale a questo fine haveva dato patenti et promessa perche si potesse penetrare in Persia : se non ch'io dubitavo che per essere la Porta di ferro nelle mani del Turco sarebbe difficile per la Circassia penetrare nella Persia. Il Re però persisteva che non si mancasse da Nostro Signore di farsi questo ufficio; il quale (poichè Dio Signor nostro si compiace che si usino de' mezi che suggerisce), se Sua Beatitudine vorrà ordinare che si faccia, potrebbono scriversi lettere, et mandare qualche mancia per colui che si mandasse, acciochè con pochi centinaja di scudi non si manchi di sostener quel Persiano, il quale ad instigatione de' Principi Christiani, et forse anco della Sede Apostolica entrò in questa danza. Che se ad un tempo si volesse (per tenere sempre viva la pratica) scrivere una lettera al Moscovito che anco egli non mancasse di acquistarsi questa lode mandando una sua efficace lettera nel medesimo tenore al Persiano, si anderebbe sempre più domesticando ad un tempo il Moscovito et l'altro servitio si farebbe. Et vedrebbe il Moscovito che si attende alla pratica della lega; nè costerebbe dugento scudi un corriere che si mandasse di Vilna in Moscovia.

Pareva poi che sarebbe forse venuto in mente a Vostra Signoria Illma di scrivere al Persiano quanto studio per questo fine haveva posto Sua Beatitudine et poneva in comporre la pace fra alcuni Principi maggiori si come haveva fatto fra'l Re di Polonia e'l Moscovito et come fra tutti gli altri si andava procurando; et che la mutatione

del regno di Portugallo et altri accidenti havevano causato alcuna dilatione di quell' apparecchio il quale si fa; la quale cosa però non è di poco momento a tenere sospeso il Turco, si che non habbia fatto tutto quello sforzo contro la Persia, il quale havrebbe fatto. Dapoi penserebbe per aventura Vostra Signoria Illma di aggiungere alcune lodi del valore del Persiano, co'l quale tutti i Principi Christiani erano pronti di conservare una reale et durevole amicitia. Or Dio Signor nostro faccia quel ch'è meglio, ne permetta che la mole di altri negocii o la lontana speranza dell' effetto di simili cose allentino la fatica di quattro hore le quali possano impiegarsi in si fatto negocio poichę la sapienza di Dio n'ha mosso il core di questo Re.

Quanto poi al rimanente, sappia Vostra Signoria Illma che essendo giunto qua di Transilvania il gran Cancelliere di quella Provincia con gli altri consiglieri attendiamo quasi ogni giorno a trattare et spedire tre cose : l'una i mezi di stabilire il collegio nostro et fare i ripari che i nostri scrivono che si facciano all' heresie di quelle bande : l'altra il modo di far un seminario pieno con l'assegnamento che per la sua parte darà il re, col quale ho speranza che da 150 giovani si nodriranno, aggiuntovi quel che Sua Beatitudine ha assignato, la terza, come coll' Imperatore si potrà venire alla conclusione non solo della ricompensa di Zatmar et della rinovatione della lega fra questi due Regni, ma insieme di qualche tale legame fra la Transilvania et Ungheria dell' Imperatore, che non resti ruggine o dubbio da

alcuna delle parti in evento ch'il Re morisse et il Principe di Transilvania giovane restasse nelle fauci del Turco et de' Germani. Et questo ha proposto il gran Cancelliere di Transilvania ragionandomi con tanta riverenza di Sua Beatitudine (se bene è infetto di heresia) ch'il re ne *spera presta conversione* et credesi che verrebbe a proposito un Breve amorevole che Nostro Signore gli scrivesse mostrando che la speranza la quale Sua Beatitudine ha ch'egli debba per tante doti che Dio nostro Signore gli ha communicato risolversi a cose migliori, fa, che l'habbia voluto paternamente essortare a volere aggiungere il compimento della religione cattolica all' altre sue buone attioni, offerendo a lui, et a' suoi questi uffici ecc., che si potranno. Et dicendoglisi che questo testimonio ha Nostro Signore ricevuto da me poiche così si affettionerà maggiormente alla Compagnia. Il nome è Wolfgango Kowavcioccio cancelliero et consigliere del Principe di Transilvania, etc.

Il Re parimente hieri mi concedette quattro mila fiorini in quattro anni sopra il dacio di Volinia per potersi edificare la chiesa et le scuole di Lublino : di che tutto sia a Dio gloria et a me confusione, amen. Christo Signore nostro dia molte forze a sua gloria a Vostra Signoria Illma et la empia di ogni bene. Di Nepolomicio, il XXVI di Gennaio 1583.

La città di Cracovia ha finalmente acconsentito di darci una chiesa, la quale benche piccola et senza casa, è però apertura alla Compagnia, la quale non volevano admettere. Sia ne lode a Dio

in eterno. Monsignor Rmo Legato et Monsignor Rmo di Cracovia hanno impiegato i loro uffici et industria da vero in questo negocio et il significare nelle lettere che si scriveranno al S. Nuncio che questo ufficio del S. Vescovo di Cracovia è stato gratissimo a Sua Beatitudine non nuocerà punto per animarlo a cose migliori.

Havendo io scritto questa è sopravenuto con diligenza un corriere di Transilvania che porta la confirmatione della rotta di 40/m Turchi fatta dal Persiano; et che si diceva, che il Turco anderebbe in persona questa istade contra'l nimico in propria persona. Allhora io dissi al Re, che questa mattina mi ha richiamato : Però vede la Maesta Vostra quanto importa che si accordino le cose sue coll' Imperatore et che si stia all' erta per quel che Dio volesse fare. Al che egli mi rispuose : Oh ci fosse egli un Carlo Quinto. Et io soggiungendo : chi sa che Dio non voglia usar lei in simile fatto, come havrebbe fatto Carlo Quinto ? mi disse : S'io havessi il modo di denari, io ardirei promettermi di lievare al Turco meza l'Ungheria et di andare tanto oltre che gli si lieverebbe più di quel che ha guadagnato in venti anni. Ac ita (per usare delle sue parole) eum depexerem, che non si presto ci mostrerebbe il fronte. Il 27 di Gennaro. — Achives du Vatican, *Germ.*, 94, p. 33.

VII

Les deux brefs pontificaux, dont l'un est adressé à Fédor et l'autre aux boïars, sont datés du 30 juillet et du 11 août 1584, *Hist. Russiae mon.*, II, p. 3, n° IV; p. 5, n° VI. La lettre du cardinal de Côme qui les accompagne est du 11 août. Archives du Vatican, *Germ.*, 13, p. 137.

Voici la lettre de Possevino au cardinal de Côme qui a provoqué les brefs :

Poiche la settimana passata rispuosi a tre lettere di Vostra Signoria Illma mi pervennero alcune di Cracovia dal Montelupi delli 4 del presente, coll' incluse del S. Grande Cancelliere delli XXIX del passato, le quali parve spediente mostrare all' Imperatore, si pei romori che qui andavano intorno circa le cose di Polonia, si per tirare oltre il negocio per il quale fra l' altre cose io sono qui.

Potrà Vostra Signoria Illma raccogliere dalle dette lettere del S. Cancelliere tre cose di non poca consequenza. L' una ch' il Re non pare che rifugga il partito, che qui si ottenne, se vorranno passar qui all' esecutione; l' altra la dispositione et disegni circa le cose de' Tartari; la terza lo stato delle cose di Moscovia, assai particolarmente scritto. Quanto ai Tartari per haver io a nome del Re di Polonia trattato quel negocio col gran Duca di Moscovia ch' è morto, non mi scrive senza causa il S. Cancelliere quelle poche parole, come fà. Et non è dubbio che se la Divina Providenza havrà

disposto l'accelerare la venuta del suo regno in quelle contrade, et che i peccati non ritardino il progresso, brevissimo compendio sarebbe al Re di Polonia, ubidito dai suoi, di passare molto oltre a beneficio della christianità.

Quanto alle cose di Moscovia, poiche Vostra Signoria Illma mi commandò alcuni pochi mesi sono per ordine di Sua Beatitudine che non abbandonassi quel negocio se bene all'hora feci con uno internuncio, che venne di la al Re, quegli ufficii ch'io potei, et poi mi diedi a scriver il secondo Commentario di quelle cose, accioche in ogni occorrenza servisse costì per fare le deliberationi le quali Dio inspirerebbe, veggo nondimeno se le cose di Polonia (come non dispero) saranno quiete, che non è da perdere la presente occasione.

Però sotto'l giudicio di Vostra Signoria Illma propongo a Nostro Signor con ogni riverenza ciò che segue. Due Brevi stimerei opportunissimi, l'uno a Teodoro Granduca di Moscovia, l'altro a' Governatori di quel Regno o imperio, i quali tutti conosco : et ho trattato intrinsecamente con tre di loro più volte.

Il tenore del primo si giudica che doverebbe essere colla rimemoratione dell'amicitia, et (come essi usano di dire) della fratellanza di suo Padre colla Sede Apostolica, et specialmente con Sua Beatitudine. Dapoi co'l dire che Nostro Signore subito che fù ricercato dal Gran Duca suo Padre per Severigen suo internuncio a mandare all'Imperatore de'Christiani (ch'essi così dicono) et al Re di Polonia, ct ad altri Potentati, et a'Vinitiani

per esporre il pio desiderio del detto suo Padre tanto circa l'aiuto della christianità, quanto circa l'unire in fratellanza il Re di Polonia seco, mandò a lui con ogni diligenza Antonio Possevino più di una volta per questo; et oltre ciò havendo Sua Beatitudine commesso al detto Antonio che riconducesse gli ultimi Internuncii Giacopo Molvenina et l'altro in Polonia haveva per loro mandato una lunga lettera al detto Gran Duca commettendo ad Antonio che et co'l Re di Polonia Stefano (che così simplicemente nominano) et in ogni altra occasione servisse al bene della christianità, et a quel che per questa causa piacesse al Gran Duca morto (il cui nome doverà sempre nominarsi) di commettergli et che parimente volesse al detto Antonio o a lui ritornando o scrivendo dare pienissima fede. Ma che dapoi havendo Sua Beatitudine fatto stare Antonio in Polonia, finche si era stabilita la pace trattata, accioche bisognando potesse servire in questo, et in altre cose : et essendo pervenuto agli orecchi di Sua Beatitudine la nuova della morte del Padre di Sua Serenita haveva sentito quel dolore ch'era conveniente di un suo amico, et a cui disiderava ogni bene. Per il che non haveva voluto mancare di farlo almeno per lettera intendere a Sua Serenita, offerendole insieme quel Paterno amore, il quale a lei et a tutto il suo imperio porterebbe sempre et essa Sua Beatitudine et prima la Santa Sede Apostolica in ogni tempo. Et che per questo mi haveva commesso, che spedite alcune cose, le quali io trattavo nella corte dell'Imperatore io andassi in Polonia et per ogni mezo procurassi che le dette lettere le per-

venissero : et dove io potessi mi adoperassi, accioche Sua Serenita conoscesse il beneficio che disiderava Sua Beatitudine che Dio sempre per la Sede Apostolica si facesse a Sua Serenita. Et che però la essortava, et pregava a non pretermettere i pii desiderii di suo Padre, et a continuare anco esso di dare tutta quella piena fede ad Antonio la quale Sua Beatitudine haveva scritto a suo Padre che gli desse, o presente, o absente, o mandando persone con lettere o di Sua Beatitudine o sue. Con che fra tanto si pregherebbe da tutti et specialmente da Sua Beatitudine che tutte le cose a gloria Divina et a salute de' suoi stati prosperassero : il repetere le cose passate molto piace a quella gente.

L'altro Breve doverebbe essere più succinto a' Governatori del Giovine, con rimemorare però la prudenza et fideltà, la quale per mia rilatione et per più lettere Sua Beatitudine haveva inteso di loro. Et che si come l'affettione di Sua Beatitudine si stendeva prima al capo, et tuttavia si stende a chi è successore del passato Grande Signore (che così lo chiamano) così non ha potuto Sua Beatitudine mancare di stenderla anco a loro, massime essendo principali servidori et aiutanti a governare quell'Imperio o regno, et che però come hà scritto al presente Gran Duca, così ha voluto scrivere loro, rimettendosi intieramente a quanto io loro o scriverei, o (occorrendo per il ben publico della Christianità, necessità) direi o manderei a dir loro.

Se dunque sarà costì deliberato, che questo convenga, allhora penserei che converebbe ricordare

al Signore Segretario, il quale gli scriverà, che si scrivano in una carta pergamena grande, si che anco si pieghino in forma più grande dell'usato, si come si fece nel duplicato ultimo al morto Gran Duca quando ultimamente io partii di Roma: del quale duplicato ultimo sarà bene che si vegga il tenore e i titoli.

Di più potrà lasciarsi di fare il soprascritto a' Governatori del nuovo Principe, accioche o mutandosi o convenendo dare loro alcun titolo questo si faccia poiche se n' havrà luce presso il Re di Polonia.

Oltre ciò, che se ne mandino due di ciascuno, con una copia loro, che possa per instruttione et conformità vedersi; et anco per mandarne le tradutioni; et il tutto sia cuoperto con tela sottile cerata per ogni evento di pioggia, o caduta in acque.

Che se per questa prima volta si giudicasse, che parimente si sigillassero in oro, si come si fecero gli ultimi al Padre del presente Principe, forse sarebbe bene; si come (se non si giudica altro costì) penserei essere necessario che et a lui, et a'detti Governatori si mandassero alcuni doni più tosto devoti, che di grande costo. Però se fossero Agnus Dei con imagini grandi, penso che si ricorderà Vostra Signoria Illma che non conviene che ci sia imagine alcuna ignuda, o scuoperta in altro che nella faccia, et nelle mani, et sieno del Salvatore, della Madonna et de' Santi Greci. Però qualche cosa di maggior momento per un tanto Principe converebbe. Et quando costì non si facesse, allhora per aventura qui in Boēmia o Ger-

mania sarebbe spediente comperare alcuni vasi di bella mostra et con qualche o reliquia o altro presentarlo.

Or spero che Vostra Signoria Illma piglierà il tutto in buona parte, poiche l'occasioni che si offeriscono sono tali, che se si vogliono prendere, bisogna che si accompagnino colle sue circonstanze : se anco si lascino, si havrà maggior quiete, ma anco forse maggiore rimorso. Faccia Dio Signor nostro la sua voluntà santissima..... Di Praga, il XVI di giugno 1584. — Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 209.

VIII

La lettre de Bathory à Grégoire XIII, datée de Lublin, 27 août 1584, a été publiée par Lagomarsini, *A. M. Gratiani de scriptis invita Minerva ad Aloysium fratrem libri XX, Florentiæ*, 1745, I, p. 315. Quant aux projets militaires du roi de Pologne, ils sont exposés dans la lettre de Possevino au cardinal de Côme du 29 août 1584, dont voici le texte :

Giunto a Lublino, si come di Praga scrissi, ch'io mi incaminerò, ho ottenuto dal Re di Polonia, che hoggi ritorna verso Grodno la dichiaratione et risolutione nel negocio di Satmar circa quei punti, i quali dalla sua parte differivano o davano ansa di dilatione altrui. Si sono fatti con sua Maesta nuovi uffici per toglierli le suspicioni

contra i Cesariani, et penso con effetto buono.
Mi disse, che mi aspettava per conferirmi una cosa di grande importanza, mostrando non solo desiderar ch'io ne scrivessi costa, ma ch'in persona propria, bisognando v'andassi a far ufficii con alcuni Principi. La cosa è ch'egli, se in questa occasione dello stato di Moscovia potesse havere alcuno concorso di aiuto da alcuni Principi, in tre anni spererebbe di sottoporre tutta la Moscovia et toglier a' Tartari et al Turco il modo di impadronirsi di Astracano, et aggiungere al Christianesimo, per il mezzo delle quali, disse, ch'il Turco si divertirebbe da' pensieri liberi di assalire la Christianità di Europa; oltre il legame che coi Circassi et Giorgiani et l'intelligenza che si havrebbe co'l Persiano, aggiunse, che con questo aiuto quando bene il Regno di Polonia non concorresse nei comitii che si faranno, egli però troverrebbe modo, come questo si effettuasse. Si che in questo mostrò molto maggiore risolutione, che mai per l'adietro haveva fatto, quando et con altri et meco ne discorse. Per mostrarmi poi che haveva fatto riflessione più di una volta sopra questo pensiero, mi disse ch'il Marssalco di Lituania venendo di Gerusalemme fù stimolato da quei di Candia a sollecitar il Re, che facesse qualch'impresa per liberatione della Christianità di Oriente, atteso le forze deboli del Turco, et che quell' Isola darebbe in tale deliberatione (convenendo in questo i Vinitiani) trecento mila scudi l'anno. Dapoi disse ch'il giorno precedente si erano ricevute lettere di Moscovia, delle quali, per darmi maggiore stimolo, mi mandava l'istesso originale,

che sarà con questa. L'esser poi in due anni non senza providentia Divina morti due Principi di Moscovia, l'haver la Livonia nelle mani, l'esser il terrore del Re impresso negli animi de' Moscoviti, il trovarsi la Moscovia indebolita et divisa et con un capo pazzo, et di cui mi disse hieri il S. Cancelliere, che correva qualche romore, ch'egli fosse morto, aggiungevano sproni a questa Maesta accioche non lasciasse ch'altri Re non catolici, come forse il Dano e'l Sveco et che i Tartari et Turchi non se ne impadronissero.

Io dunque udendo quel che mi diceva del subsidio di Candia, et pensando ch'esso forse haveva fatto qualche disegno maggiore nel dimandare di quel ch' a' fatti (se pure mai si venisse a questo) riuscirebbe, gli dissi le difficoltà che mi si offerivano, aggiungendo, che quando Sua Maesta haverà dirizzata la mente alla gloria di Dio, et a non confundere poi l'heresia colla religione catolica si come si è fatto in Livonia, et a voltar poi gli aiuti altrui in danno de' Principi Christiani, havrei pensato che la proposta, la quale mi faceva, sarebbe stata più attentamente considerata, se havesse pensato, che l'aiuto fosse molto moderato et che non gli si desse, se non essendo realmente nel fatto, et che fosse segretissimo, et con ministri di coloro, i quali ci concorressero coll' aiuto. Et che fosse il negocio incaminato per via Christiana, lasciando quell'immanità et ruine, delle quali i miei occhi mi sono anchor freschi per quel che viddi in Moscovia; oltre che forse il solo presentarsi con qualche mezzano esercito, basterebbe a dare la vittoria. Approvò dunque il Re

tutto questo, ne riprovò ciò che aggiunsi della facilità et poca spesa, colla quale a rispetto degli altri paesi si facevano l'imprese in Moscovia. Queste cose dette, se bene poi le communicai (subito che qua guinse) co'l S. Cardinale Bolognetti, il quale dal Re e da me si pensava, che di Lublino pigliasse subito la volta per l'Italia, non essendogli ancora pervenute le lettere della moratoria insino a' Comitii seguenti, io non potei all' hora niegare al Re di farne il commandato ufficio; ma confesso che dapoi non volevo pure scriverne costa, et pregai Sua Maesta che questo trattasse col detto Sig. Cardinale il quale a me dubitante di farlo puose i conscienza ch'io non dovevo mancare : si che Vostra Signoria Illma si degnerà scusarmi, se in alcuna cosa eccedo contra mia voglia.

Però quando Nostro Signore pensasse, che tutto ciò non fosse indegno di consideratione supplico humilissimamente Vostra Signoria Illma di pigliar in buona parte, se io con qualche rossore et confusione ardisco di aggiungere in questa materia alcuni punti.

Il primo dei quali è che a' Moscoviti si togliesse ogni ombra, che da cotesta Santa Sede loro si procurasse alcun danno. Et all'hora forse il visitare quel Principe o governatori già distratti per le cose de' Tartari et con tema del Sveco et di simili, da quali anco per conto dell' heresia aborriscono; et dapoi il proporre loro in nome di Sua Beatitudine che forse converebbe discendere a quelle conditioni ragionevoli, per mezo delle quali il patrocinio del Regno di Polonia gli pre-

servasse da quel giogo et captività dove furono lungamente quando pigliavano la confirmatione de' Tartari; il proporre (dico) tai cose non incommoderebbe al Re di Polonia, ne nuocerebbe a' Moscoviti, ne pregiudicherebbe alla Sede Apostolica : la quale in ogni evento che pensasse di potere dare o procurare qualch' aiuto al Re, et che si sapesse, sarebbe per aventura preso in quella parte, che fosse per lievare maggiore fiamma di adosso di loro.

Il secondo è che stante quella spianata, la quale per ordine di Sua Beatitudine si fece coi Signori Vinitiani per animargli a qualche sorte di lega, non sarebbe forse inconveniente senza fare alcuno romore andare a tentargli sopra questo concorso di aiuto; si perche il S. Doge mi disse più di una volta, che dalle forze congiunte di Polonia et di Moscovia haveva sempre tenuto per fermo che bastantemente si potessero fiaccare le corna del Turco; si anco perche concorrendo essi a dare qualche somma per due o tre anni al Re, di cui fanno molto capitale per ogni evento, pensereb-bono di haverlo più pronto a divertir per queste altre strade il Turco. Et parimente solleverebbono la Sede Apostolica, alla quale il Re si sentirebbe debitore di questo che conseguirebbe da essi. Et quando pure la Sede Apostolica desse qualche cosa, non sarebbe di si grande peso come sarebbe, se sola ne bisognasse prender il carico. Che se il S. Gran Duca di Toscana persiste nel proposito che mi tenne, quando nel ritorno mio coi Moscoviti, mi fece andare a Poggio Reale a Sua Altezza, non dispererei ch'esso aiutasse un tanto Re,

a cui parimente con alcune conditioni et oblighi forse la Maesta del Re Catolico dapoi suggerirebbe al medesimo fine tanto soccorso, ch'un giorno Dio Signore Nostro ne potrebbe essere servito. Intendo per conditioni et oblighi ch'il Re di Polonia non nuocesse alle cose dell' Imperatore, anzi (se si potesse ottenere) che giurasse ch'il Turco assalendo l'Ungheria, aiuterebbe la Maesta Cesarea. Et forse è voluntà divina, che con tali dispositioni si maturi l'eterno suo consiglio per andare per questa strada tessendo una sorte di lega impensata, ma tuttavia fabricata dalle mani di Dio. Che se finalmente dapoi paresse, ch'al Re di Polonia per conseguire più presto et più facilmente le cose che più giustamente pretende appartenere alla Lituania (il che sempre lo rende più sicuro da' suspetti, che potrebbe havere il Turco) non paresse necessario tale subsidio, nondimeno pare che sarebbe spediente, che si trattenesse il Re con questo vincolo di altri Signori catolici non meno di quel che facevano, quando la Sede Apostolica e i Signori Vinitiani davano provisione ordinaria al Re Mattia Corvino in Ungheria, oltre che dapoi al Re di Polonia per perpetuare (come pensa) nella sua famiglia la Transilvania, potrebbe persuadersi a fortificare contro il Turco quella bocca di quella Provincia, la quale essendo importantissima più volte mi accennò ch'io proponessi a Sua Beatitudine et della quale nel quinto libro del commentario mio di Transilvania è un capo particolare.

Fra questo mezzo senza alcuna perdita varie cose si potrebbono andare hor trattenendo, hor

penetrando, et co'l dimesticar questi Regni settentrionali con simili pratiche andare sempre conciliando maggiore attacco alla Sede Apostolica et ad essi maggiore salute.

Però se a Vostra Signoria Illma parrà che mi si debba dare alcuna risposta, penso che a Praga mi verrà a tempo, et che quando bene fosse stimato servicio et voluntà di Dio ch'io giungessi o a Vinetia o anco altrove (dove pure vorrei poter fare incetta di alcuni huomini et libri per questo bande) si potrebbe (concedendomi Dio sanità) ritornare a tempo de' Comitii in Polonia, per mezo dei quali non dubito che si havrà occasione di mandare persone o lettere in Moscovia et in altre parti si come anco coll' occasione di questa convocatione si è havuto per diverse altre bande.

Così io mando queste mie con diligenza, si che fra quindici giorni sieno in Praga, et a Roma fra altri 18 giorni, la onde la risposta di Vostra Signoria Illma potrebbe trovarmi in Praga, percioche io disegno coll'aiuto divino di andare in Prussia a vedere quel seminario et di là rettamente a Praga, si che io vi sia almeno pe' l mezo di Ottobre, mandando hora fra tanto il sommario delle cose ottenute da questo Re al S. Nuntio accioche o concluda o trattenga il negocio fra l' Imperatore e' l Re, insino al mio arrivo, poiche porto autentica commissione. Starò adunque poi in Praga insino che compariscano gli ordini di Vostra Signoria Illma i quali penso che perveranno almeno al fine di Ottobre.

Diedi al Re le lettere del Sassone, le quali quel Principe ultimamente mi mandò colla gracia che

si era ottenuto per le cose del Simonio. Il che piacque al Re, il quale ne ringratia quel Signore et l'anima a darmi fede nelle cose occorrenti. Presentai parimente al Re una amorevolissima et christiana lettera del S. Duca di Baviera con 400 Tomi Germanici dell' homelie di Ecchio in foglio per aiutarne le città sassoniche di Transilvania, la Livonia, Prussia, Pomerania et Svetia, dove si vanno et si anderanno distribuendo.

Et hoggi essendomi venute altre lettere del detto S. Duca pe'l Re, Sua Maesta stando per montare a cavallo mi ha detto queste parole : Sappiate ch'io parlai hieri co'l S. Legato, per cio che così me n'avisaste. Altrimenti non pensavo che fosse necessario, ma io gli dissi (disse il Re) che a voi havevo communicato questo negocio di Moscovia per cio che a pena poteva intendere questo fatto colui, il quale non havesse praticato quel paese, et conosciuto con quanta facilità per quei popoli finitimi della Moscovia si poteva mordere la coda del serpente, et distrare il Turco dell' offesa della Christianità. Oltre che gli dissi, che quidam pudor ingenuus me detinebat, non volendo che si stimasse ch'io pigliassi questa occasione per mendicare da nissuna parte. Et di più (soggiunse) dissi al S. Legato, ch'io havevo già in Riga parlato a voi di questo, dimandandovi quel che sentivate circa il fare la pace col Moscovito et colla Moscovia, et che voi mi rispondeste ch'era meglio farla intieramente. In che poi Dio il quale antivedeva meglio le cose avenire haveva disposto che il Moscovito si contentasse solo che la facessimo fra noi due. Et aggiunsi (disse) che

se i Pollacchi fossero così poco aveduti, che nei comitii mi niegassero contributione per una si grande occasione all' hora io havrei procurato havendolo d' altronde di non preterirla.

All' hora dunque dicendo io al Re (presente solo il S. Cancelliere) come si potrebbe rispondere quando alcun Principe dicesse ch' il Re di Polonia non poteva fare guerra senza il consenso del Regno, mi disse: Questo è vero quando la guerra si fa a spese de' Pollacchi, ma non altrimenti. Pero io, soggiunse, se i Pollacchi dicessero che non vogliono permettere che irritentur crabrones, la onde si suscitasse poi nuova guerra al Regno, disse, ne anco questo sarebbe, percioche oltre che la Moscovia è in termini tali, che mai non fù in tali, questi Pollacchi hanno tale libertà, che non possono pure essi essere impediti pure che a sue spese la facciano. Et si sa, disse il S. Cancelliere, ch' il Palatino Laschi la mosse da se stesso al Turco, ne però ne seguì altro. Vero è, dissi, però ne fù ripreso da Sigismondo. Poi si entrò in altri ragionamenti se ben poteva rispondermi ch' altro era muoverla con Turchi, coi quali è antica lega, et altro coi Moscoviti coi quali è finita. Il Re però disse, che i Pollacchi correrebbono ad ogni cenno che si volesse et si havesse il modo, con tutto che i capi havessero fatto qualche renitenza mostrando egli di saperne bene il modo.

Or per venire ad altro, io diedi il Breve di Nostro Signore al S. Duca di Ostrovia (il quale è venuto qua) con una di quelle corone pretiose, le quali mi furono mandate da Vostra Signoria Illma et oltre ciò due grandi belli Missali stam-

pati col Calendario nuovo, mostrando che Sua Beatitudine sentiva molta consolatione ch' egli sostenesse le chiese latine fra l' altre Rutene della sua giurisdittione, aggiunsi alcune dottrine Christiane in Greco, et havrei dato volentieri alcune stampate in lingua serviana, se quelle che già un' anno diede il S. Cardinale Santa Severina a M. Lazaro Visconti per mandarmisi per la Valachia, mi fossero mai pervenute. Stette il buon Principe sempre in piedi, et colla beretta in mano, mostrando singolare contentezza di questi segni d' amore di Sua Beatitudine. Dapoi sedendo ragionammo longamente del caso del Patriarcha di Constantinopoli deposto et di altre cose della religione circa la quale havendo mostrato il medesimo desiderio di altre volte per l' unione et soggiungendo che teneva per buona la nostra, ma per non mala la sua religione, disse che dubitava che al Patriarcha non fosse avenuto quel caso per havere egli mandato un huomo a trattare seco della unione coi Latini, ma che sperava che Dio Signor Nostro caverebbe qualche gran bene da quella afflitione, colla quale occasione gli si disse, ciò che il Patriarcha haveva admesso toccante il calendario corretto. Dapoi mi ha detto, che se il detto Patriarcha sarà liberato, lo riceverà nei suoi stati con pienissima voluntà et lo tratterà molto bene. Il che ho pensato di dire per rispondere qualche cosa alla lettera di Vostra Signoria Illma data il 28 di Aprile, la quale solo questa settimana mi fù rimandata di Praga per dove ella era stata mandata di Polonia dal S. Cardinale Bolognetti.

Et perche in quella lettera erano diverse cose

circa il seminario cartusiano di Olmuzzo et dell' Ambasciatore di Vinetia se fosse stato eletto per Bailo a Constantinopoli et circa l' andata mia in Sassonia et circa la concessione dei due nobili Boemi che possano studiare negli Alunni di Praga, però non ho a rispondere altro se non a basciarve humilissimamente le mani a Vostra Signoria Illma et in Praga vedrò coll' aiuto di Dio di fare effetuare quel ch' ivi si havrà a fare. Si come non dubito che Vostra Signoria Illma farà spuntare inanti la cosa di que' Certosini in Olmuzzo.

Quanto poi a quel che più a lungo Vostra Signoria Illma mi toccava circa il Patriarcha di Constantinopoli, et intorno il mio andare la terza volta in Moscovia aggiungendo, che questo (presupposte l'altre circonstanze) sarebbe di satisfattione a Sua Beatitudine, io non ho mai risposto a Vostra Signoria Illma per non havere mai havuto detta lettera salvo la settimana passata et hora (eccetto quell' humilissimo sacrificio di ubidienza ch' io ho offerto a Dio Signor Nostro et il quale di nuovo bisognando offerisco in qual si voglia parte piaccia a Sua Divina Maesta farmi significare di costa) penso che non occorre, ch' io scriva altro per esser stato mandato a Vostra Signoria Illma un mio parere, il quale essendone richiesto dal S. Cardinale Bolognetti in Varsavia, gli diedi in iscritto. Di Lublino, alli 29 di Agosto 1584.*

Il S. Cancelliere mi ha detto che il Re manderà dimani o posdimani una lettera (se bene forse non era necessario) a Sua Beatitudine in mia credenza et anco due altre a' Vinitiani et al gran

Duca di Toscana scritte in modo, che se Sua Beatitudine pensera essere spediente che si tratti con loro circa il suo pensiero di Moscovia, si dieno, altrimenti potranno ritenersi. Ma quando Sua Beatitudine giudicasse che si andasse a que' Signori converrebbe havere due Brevi di credenza pe'l medesimo effetto. Manderò per un' altro corriere la detta lettera del Re, et riterrò l'altre due a quei Principi insino all' aviso et ordine di Vostra Signoria Illma. — Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 226.

IX

Cette lettre de Possevino n'est pas datée, elle paraît être une annexe à la lettre du 29 août 1584. Au dos se trouve l'adresse : « A Monsignor Illmo solo. » Nous la publions ici en entier :

Se bene io quanto al particolare mio sono satio di viaggi, nondimeno sento molto rimorso di conscienza, se io a Vostra Signoria Illma taccio quel che potesse farmi temere di qualche imputatione, se attendessi più alla quiete che alla fatica.

Per prova di alcune volte ho visto che chi non viene a Roma a spedire i negocii di qualche consequenza, o passano le occasioni, o vanno assai tarde. Nell' aggiunta lettera puo facilmente Vostra Signoria Illma considerare quanti capi di cose sono, le quali quanto al rispondere et al trattarle con Principi debitamente, et quanto alle

provisioni di persone, et di libri, et di dichiaratione a bocca di alcune cose ardue, in quindici o venti giorni con sollevamento di Vostra Signoria Illma potrebbero spedirsi costi in modo ch' io potessi trovarmi a tempo de' comitii di questo regno intimati il 15 di gennaro dell' 85, dove oltre le cose di Moscovia et tante altre, alle quali la presenza di tanti prelati et Signori porge facilità di esequire varie imprese, si puo colle prediche et pratiche in tanto concorso, come già si è fatto, causare qualche bene. Però se è voluntà di Dio et di Sua Beatitudine ch'io scorra insino a Roma, et che prima per strada segretissimamente io tenti coi Signori Vinitiani et co'l S. Gran Duca qualche cosa di quel che desidera il Re, accioche restando qualche cosa a spianarsi, si faccia nel ritorno con dare una nuova ribattitura, et dapoi co'l trovarmi a tempo che saranno molti procuratori delle nostre provincie a Roma, io possa più presto cavare gente de' nostri per queste provincie vastissime, io humilissimamente mi offerisco, sapendo che ad ogni cosa buona io sono indegnissimo, ma temendo che il tacere questa offerta non mi sia ascritto a giuditio. Dio Signor nostro illustri, con misericordia dell' anima mia, le menti di Nostro Signore in risolvere il meglio, et di Vostra Signoria Illma in farmene avisato, mandandosi a Praga nelle mani del S. Nuncio il tutto, et per via del S. Ambasciatore di Spagna che è costi, poiche più sicuramente capitano all' altro Ambasciatore del re cattolico ch' è in Praga, ne osano alcuni di aprire i plichi. — Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 239.

X

Nous croyons devoir reproduire la lettre du cardinal de Côme à Possevino, déjà publiée, mais d'une manière très défectueuse, par Rykaczewski, (*Relacye nunc*, I, p. 452) d'après le ms. 2415 Ottoboni de la Bibliothèque du Vatican. En voici le texte authentique :

Molto Reverendo in Christo Padre. Si contenterà V. R. che a la sua lettera de li 29 del passato ricevuta hiersera io risponda succintamente, attesoche contiene cose di tanta importanza che in così breve termine non si possono trattar et risolvere, come sarebbe di bisogno; ma per non lasciarla sospesa non ho voluto transportar più in lungo la risposta.

Saprà adunque, che Nostro Signore non si lasciarà mai vincere di desiderio, ne d'effetto in quello che conoscerà esser servitio de la Maesta del Re, la cui proposta per quello che V. R. dice, nel fatto di Moscovia ha inteso Sua Santità molto volentieri, et è prontissima a far tutto quello che si giudicherà poter esser di giovamento a tal negotio. Ma perche al presente occorrono a Sua Beatitudine molte considerationi, per le quali non giudica, che sia buona congiuntura di far quello che con V. R. è stato discorso, dice però Sua Santità che per tal rispetto V. R. non si mova a far viaggio per quà, ma si fermi sin tanto che si vederà la riuscita d'alcune cose di gran momento,

che stanno pendenti, ne le quali consiste la deliberatione del fatto proposto, quanto a le parti di quà; tanto più che quelli sopra i quali V. R. fà cosi gran fondamento cioè i maritimi (*Venise*) sono riservatissimi nel dare et gl' Alpini (*Florence*) altretanto, ne bisogna sperar molto da la Sede Apostolica, perche non ne ha veramente et è cosi gravata di diverse spese, che non fù mai tanto. Però quando saranno fatti i Comitii, et che si sarà scoperto paëse anco da altre parti, et che Sua Santità la quale sa molte cose più di noi, vederà l'opportunità di metter in campo tal negotio non mancherà d'attendervi, et in quel mentre verra in qua l'Illmo Bolognetti per mezzo del quale la Maesta del Re potrà far trattare a pieno di questa materia, et però adesso non ne dirò altro.

Del Patriarca di Constantinopoli non accade dir altro sin tanto che si vegga la riuscita de la sua prigionia, perche i Greci facevano grande instanza de la restitutione, et non era al tutto disperata per gli avvisi che si hanno di là.

Nostro Signore ha inteso le nuove di Svetia, et già haveva, molti dì sono, inteso quasi il medesimo dal S. Olao Magno Capitano de la guardia di quel Re venuto a Venetia, con la quale occasione si scrissero Brevi al Re et al Pıincipe, et si mandò al Principe una crocetta d'oro gioiellata et dotata d'alcune indulgenze, de li quali cose fù l'apportatore il giovane Brasco, ch' era quì, il quale essendo chiamato dal Padre o sia zio andò tanto più volentieri per l'honore che se li fece d'Internunzio et promise di ritornare.

Circa il far il S. Magno Vescovo titolare pare a Sua Santità che non sia ancor tempo, ma che si debba aspettare, se il Principe farà da dovero nel Catholicismo, et non sarà impedito dal Padre, et anco che autorità haverà ne le cose publiche, acciò non si constituisca un vescovo qual sia poi ludibrio di quelle genti.

Del ammonire l'Arcivescovo di Gnesna per conto del' intervenir al convento di Lublino non è più in tempo oltre che l'Illmo Bolognetti scrive d'haver fatto seco questo officio più volte et ricordatoli il debito suo, et che sperava dovesse andarvi. Et in ogni caso S. S. Illma non lasciarà di far quel che sarà conveniente essendo questo suo proprio carico. Et non potendo per hora estendermi in altro resto pregandole dal Signor Dio compita gratia et prosperità. Di Roma, 29 settembre 1584. — Archives du Vatican, *Germ.*, 13, p. 141.

XI

Possevino à Etienne Bathory.

Sacra Regia Maiestas, Domine Clementissime,

Cum antequam Lublino discederem, eius Beatitudini per Illm Cardinalem Comensem significassem, quaecunque Regia Maiestas Vestra de negocio Moscovitico mihi mandaverat, cumque postquam huc perveni, ab eodem responsum acceperim, (licet adhuc aliquid aliud expecto) existimavi mihi faciendum, ut Regiae Maiestati Ves-

trae partem Italicarum litterarum mihi Roma scriptarum, latine factam diligenter mitterem. Scribit itaque sic Illmus Cardinalis Comensis vigesima nona die septembris :

Admodum Rde in Christo Pater. Erit V. R. contenta, si ipsius litteris datis vigesima nona superioris mensis, quas heri vesperi accepi, paucis respondero; eo magis quod eius litterae tanti momenti res continent, ut tam brevi spatio nequeant vel tractari, vel deliberari, quemadmodum oporteret. Veruntamen ne diutius R. V. suspensam relinquerem, nolui differre responsum. Sciet igitur, Sanctissimum Dominum Nostrum nunquam passurum se desiderio vel effectu vinci iis in omnibus rebus, quas futuras intelliget usui, ac dignitati Regiae Maiestatis cuius consilium (sicut V. R. dicit) de Moscoviae negocio perlibenter cognovit, in idque maxime propendet, ut efficiat, quidquid istiusmodi negocio utile fore iudicabitur. At quoniam nunc eius Beatitudini sese offerunt complures considerationes, quibus non iudicat esse opportunum, ut statim cum quibusdam Principibus agatur, propterea dicit eius Sanctitas, ut quod ad hoc attinet V. R. nunc itineri Italiam versus haud se committat, sed tantisper subsistat, dum cernatur exitus aliquarum magni momenti rerum pendentium, in quibus facti deliberatio est posita, quod quidem ad Italicos Principes spectat. Et haec quidem Illmus Cardinalis Comensis.

Ubi vero quaedam de Venetis, aç de Magno Ethruriae Duce adiecit, addit non intermissuram eius Sanctitatem quin cum primum intelliget, rei

proponendae tempus appetere, rem ipsam proponat. Interea vero dum isthic comitia habebuntur et altera ex parte eius Sanctitas animos quorumdam pertentabit, futurum, ut de tota re Illmus Cardinalis Bolognetus uberius a Vestra Maiestate edoctus Romam eat, per quem item Romae res agatur.

Interea etiam ipse, cum bene longas et cordatas de toto isto negocio litteras ab Illmo D. Cancellario nudius tertius per certum tabellarium accepissem, quibus ad plures dubitationes mihi respondet, easdem cras mitto Illmo Cardinali Comensi ad eius Beatitudinem. Ac quid mihi cogitandum videtur sic aperio eidem Illmo Dno Cancellario, sicut ex mearum ad eum litterarum exemplo Regia Maiestas Vestra cognoscere poterit. Omnino vero satis magna istius negocii fundamenta iacta sunt. Neque dubito quin Regia Maiestas Vestra intelligat pro sua sapientia, Belgicis rebus prospere procedentibus, Coloniensi et Vestphalico negocio feliciter confecto, in quod unus pene ipse Pontifex Maximus magnam pecuniae vim contulit, quod quidem (praeter alia) facere non potuit quin bonam aerarii partem exhauserit, Scotiae autem Rege ad catholicam religionem propendente, negociumque Anglicae mulieri facessente; Gallicis autem rebus, in eo in quo sunt statu positis, plurima et quidem gravissima Summo Pontifici fuisse proposita, et a Christianis Principibus agitari, quibus Rempublicam statuant, aliosque progressus faciant. Quae cum et istud de Moscovia consilium anteverterint, (ac si recte disposita sint) eidem ma-

gnopere possint inservire, dubio procul est, quin eius Beatitudo cum plurima circumspiciat ac tamen erga negocium istud optime affici incipiat, id quacunque ratione viderit posse promoveri, sit promotura. Interea dicere ausim, si Satmariense hoc negocium statim componatur, quod (quemadmodum mihi scribit Illmus Dns Cancellarius) renovatio foederum inter haec Regna consequetur, magnum ad reliqua bona omnia ostium apertum iri. Itaque dispiciat Rex Serenissimus quid opus facto sit. Heri sane cum me non ita bene valentem Illmus D. Romfius invisisset, qui iam inter primos Caesaris Consiliarios locum obtinet, retulit mihi, plura esse in Ungaria feuda, quae tantum ad rectam masculorum lineam attinent; scire autem se, surrogatum induere naturam eius pro quo surrogatur, verum enim vero ignorare, an Satmarium ad foeminas quoque devolvi debuisset. Jam quoque de segmentis illis rusticorum visum est mihi, nihil esse amplius pro dignitate Regiae Maiestatis Vestrae loquendum. Et illud mihi in mentem venerat, Regiae existimationis ac sapientiae forsan fore, si magno animo ad Caesarem iudicium de duobus his, de mulieribus excipiendis nec ne, atque de portiunculis illis referret, ipsumque arbitrum fidenter statueret. Hoc enim quantum proderit ad alia omnia, Vestra Maiestas Regia facillime intelligit.

Jam vero ad Ser. Archiducum adventum quod spectat, cum iam propter eos magnus hic factus fuisset apparatus, ab Sermo Ferdinando tabellarius ad Caesaream Maiestatem venit, cui retulit eum viginti duo milliaria Oeniponto progressum,

cum in varia loca, quae essent peste infecta incidisset, statuisse regredi, itaque in aliud tempus aurei velleris traditionem rejici posse. Soli igitur Ernestus et Maximilianus venient. Ferdinandus et Carolus, ille Oenipontum, hic Graeciam rediere. Deus Vestrae Regiae Maiestati omnia foelicissima largiatur. Pragae, die V Novembris 1584. — Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 263.

XII

En 1574, Samuel Zborowski avait été condamné à l'exil perpétuel. Loin d'obéir à cet ordre, il parcourait le pays à la tête d'une bande armée et faisait même des incursions hostiles sur les territoires voisins. Ses deux frères étaient d'accord avec lui, la rumeur populaire les accusait d'en vouloir à la vie de Zamoyski et de Bathory lui-même. Favorisé par les circonstances, Zamoyski, à titre de *starosta*, fit arrêter à Cracovie et mettre à mort Samuel Zborowski, le 26 mai 1584. A partir de cette époque, il fut, de même que le roi, plus que jamais en butte à la haine implacable de tout le parti des Zborowski. Le palatin de la Grande Pologne dont il est ici question s'appelait Stanislas Gorko.

XIII

Pour les négociations de Troïékourov et Beznine, voir Karamzine, *Histoire de l'Empire de Russie*, X, p. 36, 2e éd. russe. Le bref du Pape à Fédor a été publié par Tourguénev, *Hist. Russiae mon.*, avec la date erronée du 16 juin au lieu de celle du 11 août 1584. Possevino mentionne les mêmes négociations dans plusieurs de ses lettres, Archives du Vatican, *Svetia*, 95, pp. 337, 344, 347, 348. Observons, pour expliquer les variantes, qu'en Pologne on était seulement d'accord sur le principe général de redemander quelques provinces aux Moscovites et qu'on n'était pas fixé sur le choix des provinces.

XIV

La copie de la lettre où Possevino expose cette phase des négociations ne porte pas de date, mais elle est évidemment de février 1585. C'est par erreur qu'elle est adressée au nonce de Venise, au lieu d'être adressée au cardinal de Côme. J'ai eu la chance de la trouver dans une série de documents que je me permets de désigner sous le nom de *liasse Theiner* : c'est un nombre assez considérable de pièces copiées par les soins de

Theiner et destinées à l'impression. Malheureusement il n'y a jamais de renvoi aux originaux et il ne m'a pas toujours été possible de les retrouver. Voici le texte même de la lettre en question :

Sono tre giorni ch' io mandai a Vostra Signoria Illma un plico con due mie et colla copia di quella ch'io scrivevo all' Imperatore conforme al disiderio di questo Re et alla quiete publica et alla liberatione dei Tedeschi che sono in Moscovia promessami da questi Ambasciatori del Moscovito, con alcune altre cose di qualche momento.

Hora perche mi è stato commesso ch' io significhi solo a Sua Beatitudine per mezo di Vostra Signoria Illma ciò che è passato segretamente per ordine del Re con questi Ambasciatori del Moscovito, non mancherò di dirlo, anchorche per altre strade forse si saprà.

Si abbocarono insieme il S. Gran Cancelliere et questi Moscoviti, essendo stato detto a loro il giorno inanti dal Palatino di Braslavia, col quale fui nel trattar la pace in Moscovia, che la prorogatione della tregua si concedeva adesso in gratia di sua Santita al Gran Duca di Moscovia. Il S. Cancelliere ragionò loro in questo modo : Voi sapete, Signori, il diritto il quale ha questo Regno sopra i grandi Ducati di Novogardia, di Plescovia et di Smolensco et che ragionevolmente essendo spirata la tregua potiamo dimandargli. Nondimeno perche quel che si puo far pacificamente dee essere preferito ad ogni altro modo, il quale habbia del violento, se voi operate che si vengano ad alcune conditioni del gran Duca vos-

tro, questo sarà un modo non solo di schivar ogni violenza, ma di unirci in perpetuo. Voi vedete ch' il gran Duca vostro è assai indisposto, onde non vi potete promettere successione, ne molta sicurezza, et bene desidererissimo che et esso et gli altri Principi continuassero nella loro successione, essendo questo un dono particolare di Dio. Ma percioche essendo le cose in tale stato, è facile il cognoscere che voi restando senza capo sareste preda del Turco, o de' Tartari o di altri, vi poniamo in consideratione, se volete trattare con noi, in caso ch' il gran Duca vostro muoja senza successione, di unirvi col Regno di Polonia, si come ha fatto il Gran Ducato di Lituania. Percioche la vicinanza, la lingua, colla quale potiamo intenderci et il sapere voi, che nel nostro Regno si lascia libero l'essercitio del rito Ruteno, et il vedere, che siamo una cosa stessa, i Lituani et noi, et che da principio, da tre fratelli Lecco, Russo et un altro tutte queste provincie hebbero l'origine del loro imperio, sono cause sufficienti, accioche pensiate molto bene a questo fatto, atteso che quando pensaste di darvi a' nostri nemici, o ad altri, potete credere che non mancheressimo a noi stessi. Risposuero dunque i Legati Moscoviti con grande segno di humiltà in questo modo : Voi sapete, Signori, il modo del proceder Moscovitico cioè che non ci è lecito di trattar di alcuna cosa fuori di quelle, le quali habbiamo in commissione. Con tutto ciò, se il Re Stefano vuole mandare i suoi Ambasciatori al Gran Duca nostro, saranno volentieri uditi. Et quanto al desiderio che havete circa la vita et salute del nos-

tro Gran Duca questa è cosa Christiana. Così dunque la tregua si prorogò circa due anni per trattar di questo fatto, et essendo loro conceduto che potessero trattare con tutti per vender le sue mercantie o pelli al solito loro, si partiranno quanto prima, havendo io loro dato come io scrissi non solo i Brevi di Nostro Signore ma alcune mie in conformità che mi dimandarono pel loro Principe.

Il S. Cancelliere parimente mi ha fatto legere la lettera che da questo Re si scrive alla pretensa Regina d'Inghilterra dicendo, che no'l communicassi ad altri eccetto a Vostra Signoria Illma per Sua Beatitudine. La somma è, che non puo concedere il Re agli Inglesi, che habbiano in Elbinga un particolar collegio di mercanti, essendo per le leggi del Regno prohibito ogni monopolio. Ma che loro sarà lecito trattar nei porti di questo Regno liberamente delle loro mercantie a guisa degli altri, et che nella città di Dantzic dove per il passato havevano qualche difficoltà, non l'havrebbono più. Aggiungeva all'altre ragioni l'acordo antico di questo Regno colle città Anseatiche, che resterebbono gravate se altrimenti si facesse. Si che pare che la Divina gratia habbia temperato alquanto quel male che si temeva, così Brunsberga ch'è vicinissima ad Elbinga, et la quale città mi haveva fatto pregare da' nostri, di fare ogni sforzo, perche si impedisse il progresso di questo negocio, havrà più libero modo di ajutar colla Divina gratia tutta quella contrada.

Or io non havrei scritto a Vostra Signoria Illma di alcuna di queste cose poiche Mons. Ill. Bolo-

gnetti l'havrà, come penso, fatto pienamente e molto più di questo. Ma per poter dire a chi si è confidato meco, di haverne fatto parte a Vostra Signoria Illma, io La supplico humilissimamente di volerlo pigliar in buona parte et di tacerlo se così giudicherà.

Ma oltre ciò mi sento in questo nuovo et lungo viaggio, che mi converrà fare, stimolare della coscienza, a supplicar anco Vostra Signoria Illma che non attribuisca a temerità, quel che par che la necessità mi constringe di dirle.

La Livonia guadagnata con tanti sudori è in quello stato che già Vostra Signoria Illma havrà inteso.

Il Preposito di Venda mi diede gli aggiunti sedici capi i quali havendo comunicato col S. Cancelliere per indurre lui et il Re allo stabilimento delle cose della Religione in quella Provincia, esso mi promise di trattarne seriamente con Sua Maesta et mi accennò che sarebbe grato al Re, ch' il S. Cardinale Radivilio dimorasse in quel governo.

Io se bene havevo parlato alcune volte col S. Cardinale Bolognetti et se bene il rispetto dei nostri Padri i quali soli si ritrovavano in quei pericoli, mi spingevano a pensare a diversi rimedii, nondimeno non ho ardito mai di pormi insino all'hora presente tanto oltre, ch'io scrivessi a Vostra Signoria Illma ch'io credo che è cosa molto desiderabile, che di costì si pregasse la Maesta del Re et si facesse qualche paterno ufficio col S. Cardinale Radivilio, accioche egli, attese le cose nuove avvenute in Riga, et il pericolo (se egli se ne va)

di introdurvi un governatore heretico, pigliasse in bene di stare in quella Provincia anchora per alcun tempo. Io so bene che quel buon Principe resterebbe forse offeso, se mai sapesse ch'io havessi proposto questo a Vostra Signoria Illma, ma Dio Signor Nostro sa che si come io gli ho sempre desiderato ogni contentezza, così non penso con questo ufficio di far cosa ingrata a Dio, ne inutile a Sua Signoria Illma, poiche l'essere la Livonia senza vescovo, et senza presidii catolici, et potendo essere scala unica alla Moscovia et ai Regni settentrionali, et dipendendo essa tanto interiormente dalla Sede Apostolica (quanto forse il contado di Avignone per il quale si sono fatte tante spese) et havendo Iddio conceduto al Pontificato di sua Beatitudine che si potesse riporre il piede in essa, et hora trattandosi le cose di Moscovia, nel modo che si è detto di sopra, pare che sieno cause per desiderare sommamente di poter mandarvi di costà ogni grande Cardinale et che vi si potesse quasi far una legatione perpetua. Si che il S. Cardinale Radivilio vinto da queste ragioni (le quali per varii rispetti non ardirei di dirgli) tanto più potrebbe dimorarvi quanto ha la virtù, la castità, la nobiltà, la lingua Tedesca et l'autorità, colla notitia delle cose et col braccio vicino de' suoi parenti in Lituania. Et pare che se fosse costì si dovrebbe mandar là per la posta. — Sans date. — Archives du Vatican, *Liasse Theiner*.

XV

Sur cette phase des négociations, il y a les documents suivants à consulter : Possevino à Azzolino, 1er mars 1586, *De scriptis inv. Min.*, I, p. 319; Bathory à Possevino, 28 mars 1586, Archives du Vatican, *Liasse Theiner;* instructions de Bathory au cardinal André Bathory, *ibidem;* Possevino à Azzolino, 2 avril 1586, *De scriptis inv. Minerva*, I, p. 321 ; Bathory au doge de Venise, 15 avril 1586, Archives d'Etat de Venise, *Coll. secr.*, *Lettere Polonia, filza 16;* Bathory à François Médicis, 15 avril 1586, Archives de Florence, *Mediceo*, 4292, p. 39; Bathory à Sixte-Quint, 18 avril 1586, Archives du Vatican, *Liasse Theiner;* Sixte-Quint à Bathory, 21 mai 1586, Archives du Vatican, *Sixti V brev. an. I et II*, p. 191 ; Bathory à Possevino, 22 juillet 1586, *De scriptis inv. Min.*, I, p. 323; Possevino à Azzolino, 5 juillet, 7 août 1586, Archives du Vatican, *Liasse Theiner*.

Nous publions ici les trois principaux documents encore inédits : 1° les instructions de Bathory au cardinal André sous forme de discours à prononcer par celui-ci devant le pape; 2° la lettre de Bathory à Sixte-Quint; 3° la réponse de Sixte-Quint à Bathory.

Instructions de Bathory au cardinal André Bathory.

Sanctissime et Beatissime Pater,

Cum primum Serenissimus Poloniae Rex, Dominus et Patruus meus clementissimus nuncium de electione Sanctitatis Vestrae accepisset, non solum maxima affectus fuit laetitia, verum etiam universae Reipublicae Christianae et Ecclesiae Dei plurimum est gratulatus, quod talem nacta esset praesidem atque pastorem qui omnes suas curas atque cogitationes ad illius salutem, ad haereses atque schismata tollenda et liberandas a servitute eas provincias ac populos, qui sub hostium Christi tyranide detinentur, esset concursurus. Cognoverat enim Sua Majestas Regia ex multorum sermonibus, tum et a me ipso, qua pietate, quo erga rem christianam ac Ecclesiam Dei zelo, Sanctitas Vestra cum cardinalitia adhuc dignitate fungeretur, praedita fuisset. Perlatum etiam fuit ad ipsius Majestatem uno eodemque fere tempore, cum electionis nuncio de initio Pontificatus Sanctitatis Vestrae, in quibus summa in omnes partes Sanctitatis Vestrae prudentia et praeclara animi magnitudo statim sese protulit, adferebatur quoque nil nisi gravissimum de rebus Christianis et Sanctitatem Vestram cogitare, et omnes passim homines a Sanctitate Vestra expectare. Quibus rebus commota Majestas Regia in eam spem veniebat, ut quod Populus Christianus a Divina misericordia beneficium in retundendis

infidelium conatibus, sub felicis recordationis Pio quinto Pontifice Maximo accepisset, illo non minus, immo majus et amplius sub Pontificatu Sanctitatis Vestrae, tam pii, ac in omnes partes providi et rebus christianis optime volentis Pontificis ab eadem misericordia Divina expectandum illi esse. Itaque ipsa quoque Majestas Regia, ad optimas istas bonorum omnium spes erexit sese, et pro suo in rem christianam perpetuo et constanti studio Sanctitatis Vestrae, ad juvandam illam, omnem suam operam, si aliquis illius usus esse potest, ex animo defert, et ita quidem defert, ut nulli unquam rei vitaeque ad extremum et sanguini sit parcitura, immo amplum et gloriosum existimatura, si pro Christi fide, pro Ecclesiae ejus incremento, vitam et sanguinem profuderit. Quid vero res christianae hoc tempore maxime requirant, quid in rem earum sit, Sanctitas Vestra pro sua prudentia in hoc rerum culmine constituta facilius judicare et animum advertere potest. Non nulla tamen, quae Majestas etiam Regia de augmentis rei christianae ab iis in quibus est partibus considerat, Sanctitati Vestrae proponenda mihi proposuit. Ex Moschovia, quae regno suo est vicina, maximam rebus christianis accessionem, maximum contra Turcas subsidium Majestas Regia speraret, certoque adeo polliceretur, si a Principe aliquo Christiano et Catholico firmo Imperio teneretur. In primis enim provincia ipsa per se est latissima et amplissima, duo a diversis partibus maria contingit, Oceanum et Caspium, protenditur per immensas Asiae regiones ad eos usque populos, qui et ipsi Catho-

licam fidem profitentur, Georgianos et Quinque Montanos, qui Pietihorsci vocantur, complectitur Scyticas etiam aliquot gentes a defuncto Moschoviae principe subactas; si, quod dictum est superius, a Catholico principe aliquo haec provincia teneretur, magna imprimis propagatio religionis subsequeretur, neque minor fortasse quam est in Indiis, si tot nimirum populi, tot gentes, ad obedientiam Romanae Ecclesiae et Romani Pontificis accederent. Ac Moschi inprimis, qui graecos ritus sequuntur, ad unitatem Catholicae Ecclesiae reducerentur, catholicique Episcopi et Ecclesiae apud eos possent institui. Tum vero Quinque Montanis et Georgianis, qui nunc interclusi a reliquorum Catholicorum consortio communem cum illis Ecclesiae totius pastorem colere non possunt, ac plerique Ecclesiae Catholicae et catholicorum pontificum instituta ignorant, aditus hac ratione ad christianitatem aperiretur, ac reliquo Christianorum corpori conjungerentur, magnaque accessio fieret rerum christianarum, tot populis, tot nationibus in sinum matris Ecclesiae receptis, tot denuo adjunctis novis et inauditis populorum nominibus Ecclesia gauderet, summa cum Sanctitatis Vestrae laude et aeterna nominis ipsius memoria, si nimirum..... christianis, Sanctitatis Vestrae ipsius cura et vigilantia, tanta accessio ad Ecclesiam facta esset, et fundamenta quasi jacta ad unius ovilis sub uno pastore copulationem. Praeter accessionem vero istam, quae ampla et Sanctitatis Vestrae ad posteritatis memoriam gloriosa futura esset, ad firmandas etiam res christianorum Regum contra potentiam im-

manissimi hostis Turcae magnum, neque nescio an non maximum atque unicum fere hac in re momentum esset positum. Quae autem hostis istius sunt vires, quae et quanta ad omnem non modo sustinendi sed et inferendi belli necessitatem facultates, non ignorat Sanctitas Vestra, ita ut si quis a fronte petere illum vellet, nisi magno omnium christianorum principum consensu id fiat, frustra fortasse aliquid conaretur aut susciperet. Docuit superiorum temporum usus, illi vel victo, facultates ad reparandas vires non deesse, exercitu atque classe ad Lepantum amissa, Cyprium tamen Regnum semel captum retinuerit, et brevi post Tunisi et Guleta capta, insigni clade res christianas affecerit. Si quid igitur aliquando contra illum cum aliquo opere praetio suscipiendum esset, a tergo praecipue esset adoriundus. Cujus rei plurimas opportunitates haberet Moscovia, et quae Moscis subjectae sunt provinciae, non modo ob amplissimas, quae facile ex iis suppeditari possunt militum copias, verum etiam ob locorum opportunitatem, conjunctae enim sunt populosissimis et bellicosissimis religionis christianae, ut jam ante dictum est, nationibus, quae facile in belli societatem possent trahi, magnaque ex illorum societate virium esset accessio. A Persis etiam non magna dirempta spatia, facultatem praeberent foederis et societatis cum illis contra Turcas ineundae. Tum vero mare ipsum Caspium in ejus esset potestate, qui provinciis Moschorum potiretur. Cum enim mare illud importuosum neque ob saxosa et petrosa littora, rupesque maximas, tutas praebeat navibus

stationes, unusque fere sit navigantibus in illo mari tutissimus receptus atque portus Astracanensis, quem fluvius Rha, seu ut Moschi vocant Volga, in Caspium influens efficit, eum vero a nuper defuncto Moschorum Duce Joanne Basilide captum, Mosci in sua habeant potestate, facile qui eo portu potiretur, totius maris Caspii imperio potiretur, quod praesertim magna facultas classis parandae Moschoviam obtinentibus praebeatur, ob materiae copiam, arborum, canapi, stupae, picis et aliarum id genus rerum, maximamque hominum agrestium, qui remis applicare possint, multitudinem, ita ut nonnisi rectoribus et gubernatoribus esset opus. Caspium vero mare qui obtineret, et tam amplas ac populosas Regiones ac provincias obtineret, cumque Persis foedere conjungi posset, magno esset terrori Asiaticis et quibusdam Europeis Turcarum provinciis, magnamque ad invadendas illas facultatem haberet, cum praesertim Turca majorem et potiorem virium suarum partem in Europeas contra Christianas provincias convertat, ab illa vero parte sit infirmior. Quod cum....... hujus qui nunc imperat Amurati pater animadvertisset, induxerat in animum, classe in mare Caspium missa, illud suae potestatis facere, miseratque annis ab hinc sedecim maximum per Tartariam exercitum, adjunctis illis plurimis operis, qui breve quoddam spatium Tanaïm et Rha seu Volga perfoderet, et ex uno in alium transitum faceret, navibusque ex Tanai, qui in Euxinum sese exonerat et ipsius ditiones transit in Volgam immissis, Astracanum navigare, occupatoque illo

portu classem in Caspium immittere posset. Verum conatus iste suus, exercitu et locorum iniquitate et artibus defuncti Moschoviae principis afflicto, ita ut vix quarta ipsius pars domum rediret, irritus fuit redditus. Verendum tamen est, ne quod tum non successit, postea succedat, ac non modo Caspium sed ipsam Moschoviam occasione commoda invitatus occupet. Quae res in immensum ejus potestatem augeret, et Persis facile hac ratione subactis, omnique alio hoste vacuus, gravis Christianis esset provinciis. Quod ne accidat, Majestas Regia etiam atque etiam providendum existimat, et cum tantas Moscovia opportunitates habeat, praeoccupandam illam esse, si quid serio postea contra Turcam sit agendum, judicat. Cujus rei non difficilis ratio hoc tempore sese offert. Is enim qui Patri Joanni successit Moscoviae Dux Fedorus, mentis et rationis impos et valetudinarius, frequentissime a commiciali morbo vexatur, nihil ipse per se administrat, proceres autem inter se dissident et de gubernatione concertant. Plebs unum aliquem principem spectare videtur, quoniam vero cum Ruthenis linguae et religionis multarumque praeterea rerum commercium intercedit, neque a Polonico sermone multum remoti sunt, non difficulter fortasse adduci possent, ut Majestatis Regiae imperium acceptarent, praesertim si ex parte una vires aliquae illis admoveantur, ab altera persuasionibus et humanitate cum illis agatur. Majestas Regia, quae ab omni ambitione semper fuit alienissima, nullam ob privatam suam causam id cuperet, satis est contenta amplissimo

Regno suo, quod illi divino beneficio contigit; verum totius Christianitatis negotium agi videt, cujus causa nullum detrectat laborem. Et si Sanctitati Vestrae negotium hoc cordi fieret, si prout est in summo rerum christianarum culmine constituta, hanc occasionem propagandae catholicae religionis, augendarumque Christianitatis virium non negligendam putaverit, vel Duce Majestate Regia utatur, non segnem expertura. Ad eas quae commemoratae sunt commoditates, et ad perpetuam nominis gloriam, aliquis etiam ex ea re et ex successu isto, si promovendum susceperit hoc negotium, fructus perpetuus in Vestram Sanctitatem et Romanam Ecclesiam posset fortasse redundare. Ipsa quidem Majestas Regia rem per se libenter aggrederetur, sed cum Nobilitati Regni sui graviora visa fuerint tributa in superioris belli sumptus collata, vererenturque ne Majestas Regia provinciis illis Moscoviticis occupata minus frequenter in Regno suo adesset, illiusque negotiis intenderet, difficilem se ad sciscendum novum tributum conventu superiore praebuerat, absque tributo vero, quoniam privatis Regiae Majestatis facultatibus res commode perfici non posset, ne tam luculenta juvandae Christianae rei occasio e manibus elaberetur, vel hostis eam magno totius Christianitatis malo praeriperet, Sanctitati Vestrae eam proponit. Expendat et judicet Sanctitas Vestra, utrum utendum ea, et aliquid suscipiendum sibi existimet, Majestas Regia in quamcunque partem Sanctitas Vestra inclinata fuerit, promptam et paratam operam suam Sanctitati Vestrae ad omnia defert.

Cum vero occasiones omnes rerum gerendarum, nisi celeriter, dum offerunt se, captentur, et nisi statim quis iis utatur, levi persaepe momento amittuntur, et veluti e manibus elabi consueverunt, haec vero, de qua agitur, sit talis, quae facile et ab alio quopiam praeveniri et ipsis christiani nominis hostibus patere posset, plurimum interesse Majestas Regia arbitratur, ut mature et quam primum Sanctitas Vestra sententiam et voluntatem hac de re suam in partem aliquam explicet, et mature quod faciendum decreverit, statuat et faciat.

His dictis, quid deinde Sanctitas Sua respondebit, diligenter attendat, ut nos de responso ipsius exacte informare possit. Quod si pontifex in ulteriore sermonis progressu scire cuperet, quo sumptu negotium hoc suscipi et perfici possit, quo item temporis spatio, dicet Majestatem Regiam ita statuere, viginti quatuor millium equitum et peditum exercitu, divino accedente auxilio, rem perfici posse, temporis spatium ad maximum trium annorum Majestatem Regiam definire. Quod si Mosci viribus ac principi suo diffisi, territique exercitu, et altera parte humaniter invitati, ultro in partem Majestatis Regiæ concesserint, minoris rem fore negotii; equites vero ac pedites non adeo magnis in Polonia stipendiis conscribi, cum in principis gratia multum sibi reponant. Equiti in trimestre communiter numerantur quindecim floreni Polonici quod non integros decem ducatos constituit, pediti duodecim Polonici floreni, septem sunt ducati, pauculum quidem decurionibus additur, turmarum

item et cohortium praefectis non nihil, totius autem sumptus istius partem dimidiam Majestas Regia in se reciperet, si reliquum Sanctitas Sua praestaret. Majestas Regia rem in Dei nomine auspiciis Sanctitatis suae aggrederetur daretque operam ut Pontificem sumptuum et suscepti negotii non poeniteret. Si de conditionibus Pontifex aliquam faceret mentionem, quibus ad bellum hoc accedere vellet, proponeret eas Sua Sanctitas, si graviores visae fuerint nobis mitterentur, ut statim de illis sententiam nostram explicare possemus. Quod si item querat, quae subsidia sibi praestanda essent, militum an pecunia, dicendum erit, militem externum ob longinquitatem itineris et coeli intemperiem, non posse illi militiae esse aptum, obnoxium fore morbis, frigora et victus rationem pati non posse, facileque incommodis hisce succubiturum, illis in locis potius conscribendum esse, quae sint vicina et in quibus homines incommodis istis assueti facile ea perferre atque pati possunt. Atque haec quidem erunt quae de negotio Moscovitico M. S. cum Pontifice nostro nomine aget et conferet.

Interposito aliquo post colloquutionem istam intervallo, suo deinde tempore, si Pontificem eum esse animadverterit, qui rebus christianis bene velit et in juvandis illis tardiorem se non ostendat, proponet etiam illi Transilvanicum negotium; dicet Transilvaniam eo loco esse positam, ut si ea Turca potiatur, et ad reliquam Ungariam illam sub imperium suum adjunget, maximo periculo christianae provinciae Germania et Polonia expositae essent; cum enim illa pro-

vincia sit fertilissima, et omnibus rebus abundet, facile ex ea velut ex area aut horreo quodam recentem semper exercitum in provincias vicinas educere et illis gravis esse possit. Itaque cum expediat plurimum universae Christianitati, non potiri eum illa provincia, videat autem Majestas Regia, si id facere perget, acie obsisti illi non posse, ad munitiones se convertit, arcemque Varadinum maximo sumptu muniri instituit, et majorem jam ejus munitionis partem absolvit. Si Sanctitas Sua pro sua pietate, quae est insignis, tribueret hoc illi provinciae, quamvis haeresi infectae, aliquando tamen fortasse divino suffragante auxilio in Ecclesiam reditura, ut aliquam etiam de suo ibi munitionem constitueret, fecerit rem dignam pietate sua, et maximum illi apud omnes nomen allaturam. Cogitasse hoc ipsum nuper defunctum Gregorium XIII, sed morte ipsius interruptum fuisse hoc consilium, quod Sanctitas Sua benigne reassumere vellet. Ita tamen haec res proponenda erit Sanctitati Suae, ut si ad Moscoviticum negotium animum plane adjecerit et seriam de ea cogitationem susceperit, hoc Transilvanicum in aliud commodius tempus rejiciatur, ne multiplici petitione multisque rebus sumptu indigentibus proponendis absterreatur, vel debilitetur animus Pontificis. Quod totum prudentiae Cardinalis Illustrissimi permittitur, ut pro ratione rerum ac temporis de his omnibus agat.

Omnia vero ista Sanctitati Suae secretissime et agenda et habenda erunt. — Archives du Vatican, *Liasse Theiner.*

Lettre de Bathory à Sixte-Quint.

Beatissime Pater,

Etsi Illum Nepotem nostrum ac Rsm Archiepiscopum Leopoliensem ad Beatitudinem Vestram proficisci et eum quidem ad inserviendum pro officio suo Beatitudini Vestrae atque istae Sanctae Sedi, deinde item ad quaedam exponenda privatim, hunc vero ad deferendum omne obsequium mandavi; cum Domino autem Revsmo Cardinali Radivilio aliqua contuli, quae generatim ad hoc regnum spectare posse videbantur, dudum est tamen, cum ea quae maximi momenti sunt referri cupiebam, ab eo, qui partim istius Sanctae Sedis nomine negotiis praefuerat, partim eas omnes provincias peragraverat, quarum cognitio ac praesens narratio ad rectam omnem deliberationem non mediocre pondus esset habitura. Cumque hoc toto elapso octenio P. Antonius Possevinus Societatis Jesu, ea quae isthinc in mandatis habebat, cum Caesarea Majestate de rebus quoque nostris, et cum Magno Moscoviae Duce, atque in Svetia et Transilvania perfecisset, res autem hujus regni et adeo quae interiora sunt nostra sic perspecta habuisset, ut hominis fidem atque integritatem experti, nihil tam abditum haberemus, aut difficile, quin ei et aperire ac concredi posse judicaremus, factum est, ut ingenti occasione oblata anno superiore, quae spem praebebat catholicae fidei propagandae, hostesque ipsius a cervice Christiani orbis avertendi, litteras

manu nostra ad sanctae memoriae Gregorium XIII P. M. (sicut et has eadem nostra manu Beatitudini Vestrae scribimus) per eum afferri, negotiaque non tam nostra, quam Christianae Reipublicae tractari secreto cuperemus : quas quidem litteras, cum idem Antonius Romam misisset, negocio autem inter Caesaream Majestatem et nos conficiendo distineretur, neque isthuc venire potuit, ac tamen ad eam rem aliquid solidi per litteras inchoatum est, quod deinde obitu ejusdem praecessoris Vestrae Beatitudinis intermitti necesse fuit. Verum tamen cum et a Deo fortassis haec omnia in Pontificatum Vestrae Sanctitatis sint reservata, cumque vix ea committenda sint litteris, quae ipsi Antonio concredidimus, quem vero usum ille rerum est assecutus, pro eo possit Beatitudini Vestrae ea quae ad Dei gloriam cupimus, sincere ac prudenter exponere, propterea dedimus operam ac mandavimus, ut isthuc ad pedes Vestrae Beatitudinis nostro nomine sisteret sese, atque omnia fidentissime in Vestrae Beatitudinis sinum effunderet. Speramus autem, si ea quae molimur a Deo fuerint, nec ipsius........ Majestatis consilium dissolutum iri et Vestrae Beatitudinis sapientia et auctoritate, ac praecipue orationibus et benedictione, quas vehementer expetimus, et quibus Regnum et reliqua nostra commendamus, posse magnopere promoveri. Quam ob rem ut eidem P. Antonio Possevino omnem fidem Vestra Beatitudo adhibeat, etiam atque etiam enixe rogamus. Grodnae, 18 die Aprilis 1586. — Archives du Vatican, *Liasse Theiner.*

Réponse de Sixte-Quint à Bathory.

Charissime in Christo fili noster salutem et Apostolicam benedictionem. Ex litteris Majestatis Tuae datis superiore mense cognovimus, voluisse te per dilectum filium Antonium Possevinum Nobiscum agi nonnullis de rebus, quae dicebas magnopere ad Catholicam fidem propagandam hoste sque ab Ecclesiae cervicibus avertendos pertinere. Nondum venit Possevinus. Ut autem judicamus istam cogitationem tua excellenti pietate dignissimam esse, sic nihil est, in quo magis cupiamus, omnem auctoritatem atque operam impendere : immo hoc vero unum cupimus. Illum igitur, cum veniet, libentissime audiemus. Expectamus etiam dilectum filium nostrum Cardinalem Battorium, quaeque ex eo cognoscemus, ad Majestatem Tuam, atque ad istius Regni res pertinere, summo studio curabimus, neque ullum a Nobis officium desiderari patiemur. Datum Romae apud Sanctum Petrum sub Annulo Piscatoris. Die vigesima prima Maji Millesimo Quin gentesimo octuagesimo sexto Pontificatus nostri Anno secundo. Ant. Buccapad. — Archives du Vatican, *Sixti V brev. an I et II, p. 191.*

XVI

Possevino au cardinal Azzolino.

Io havevo scritto a V. S. Ill. che non mi era capitata una lettera sua mandatami alli X del passato dal S. Nuncio in Varsavia, ma essendo hieri a notte giunta sotto il XIX di aprile, et hoggi havendo ricevuta l'altra delli 24 di maggio, ho pensato mio debito di avisarnela. La prima conteneva che o ritenessi o rimandassi il Breve del Moscovito. Però lo rimando massimamente che se caderà occasione di scriverglisi converrà mutare alcune cose et pigliare materia di farlo (se così poi parrà a Sua Beatitudine) da quelle pretensioni che mostra questo Re di haver in una parte di Moscovia. Il che finhora pare l'unico mezo et di trattare con dignità della Sede Apostolica questo fatto, et di farlo senza offesa di questo Re et d'andare tessendo la prattica in quelle parti, et finalmente di haver tempo di disporre questo Re a fare qualecunque certa promissione contra gli heretici di Livonia. Il che ad un tempo darebbe a Sua Beatitudine tempo di andare con minore gravezza et con procedere più sicuramente spingendo questo Re a l'effetto de' suoi buoni desideri. Mi scriveva parimente V. S. Ill. che Sua Beatitudine, se così io lo giudicavo spediente, mi vedrebbe et udirebbe volentieri. Però come io desidero nelle missioni mie non fare deliberatione da quel ch'io giudichi, ma da quel che i supe-

riori stimino essere secondo la volontà divina, starò aspettando quel che V. S. Ill. si è degnata nella sua seconda lettera scrivermi di sua mano, cioè che giunto costà il S. Card. Batori mi risponderebbe più a lungo. Et dirò fra tanto con ogni riverenza a V. S. Ill. che quel che mi ha fatto credere fin hora che fosse molto spediente di venire costà, era per dare una piena luce di tutta questa parte del mondo a Sua Beatitudine et di rispondere speditamente alle objettioni et dichiarare le circostanze di molti particolari, onde si potesse poi continuare il modo et filo di scrivere a diversi di questi potentati, poiche a tutti fui mandato. Si aggiungeva il desiderio del Re et la confidenza che mostra oltre che vi erano altre cose a proporre. Ma come ho detto aspetterò cotesta altra risposta, la quale forse apparterrà in parte a quella scrittura in cifra, la quale di ordine suo le mandai. Con che prego Dio Signor Nostro che in lei clarifichi sempre maggiormente il suo nome santissimo. Di Posnania, il dì 5 di Luglio 1586. — Archives du Vatican, *Liasse Theiner*.

XVII

.... Ma perche non si passi senza ragionamento d'imprese grandi a questa corta, è gionto quì il padre Possevino di Polonia, il quale è stato al Papa, et dapoi rimesso al Cardinal Azzolino, fù giovedì con esso Cardinale per molte hore. Le

trattationi sono sopra le cose di Moscovia, alle quali il Re di Polonia vorria attender et sebben si tiene, che Svetia, Danimarc, Turchi et alcuni propri sudditi del Re possano metter delli impedimenti, nondimeno dall'altro canto vi si propongono molti fondamenti per la facilità et utilità dell'impresa, perche prima dicono che si ha il favor de molti et importanti huomini, principali di quel Ducato, che malamente sopportando di esser commendati et governati da Principe che manchi del senso commune, si mostrano con desiderio di haver il Re di Polonia per lor Signore et apertamente lo chiamano. Dapoi esso Re, e per la conformità della lingua, di riti et di costumi de' Moscoviti, et per il spirito et ardir suo naturale, è giudicato molto atto a questa fattione. Pare anco, che a lui non manchi occasione, della quale esso Re si possi ragionevolmente in certo modo servire per attaccarla, che è la pretentione che egli ha sopra Smolengo (*sic*) città molto forte alli confini altre volte possedùta dal Re, et hora occupata da' Moscoviti.

Si discorre che siccome la impresa contra Turchi dalla parte di Ongaria per le molte et gagliarde fortezze, che vi sono, è cosa piena di molte difficultà, et quasi che impossibile, così quando il Re di Polonia fusse patron della Moscovia haveria da quella parte la strada aperta et facile contra Turchi percioche con le proprie forze, et con l'aiuto, et commodità che riceveria da alcune orde principali de' Tartari, che sono tributarie del Ducato di Moscovia, et naturali nemici de' Turchi riusciria facilissimo l'assaltar Turchi da quella

parte, nella quale non hanno ne fortezza, ne impedimento di sorte alcuna, che gli possa ostare. Per l' impresa dunque di Moscovia come quella che faria la strada all' andar contra Turchi si voria trazer aiuto di denari da Sua Santita et come che di ciò ne sia stato trattato dall' Ambasciatore di Polonia, che fù quì, hora si è fatto venire il padre Possevino da quelle parti di ordine, come egli dice, del Papa per discorrer intorno a questo proposito.

Tiene esso Possevino lettere del Re a Vostra Serenita, le quali, dopo che haverà trattato con il Pontefice, overo mi darà per mandarle a Vostre Signorie Eccellentissime o le porterà lui medesimo..... — Archives d'Etat de Venise, deuxième rapport de Gritti au doge, 27 septembre 1586, *Canc. secr., f. Roma, 1586*.

XVIII

La lettre de Sixte-Quint à Fédor du 20 novembre 1586 a été imprimée par Tourguénev, *Hist. Russiae mon.*, II, p. 9, nº XI. Le même jour, le pape adressait à Bathory la lettre suivante :

Charissime in Christo fili noster salutem et Apostolicam benedictionem. Respondimus statim ad litteras Majestatis Tuae, quas attulit dilectus filius Antonius Possevinus sacerdos Societatis Jesu diximusque Nos diligentius consideraturos esse de nonnullis rebus, quas a Majestate Tua affere-

bat. Nunc eum remittimus una cum venerabili fratre Archiepiscopo Neapolitano Nuncio nostro. Ex ipso autem Antonio singillatim de iis capitibus, quorum etiam causa eum vocaveramus, cognosces, simulque intelliges (quamquam potes hoc ex nostro munere per te facile existimare) quantopere cupiamus, Catholicam fidem quam latissime propagari. Quod quidem tua praestante virtute et pietate istis in locis factum iri confidimus. Recte autem factum judicavimus (ut omnes scilicet intelligerent, rem consilio et ratione susceptam esse) priusquam exeat tempus induciarum mitti Possevinum cum nostris litteris et mandatis ad Ducem Moschoviae, eique suadere, ut omni belli suscipiendi voluntate, tuaeque virtutis experiundae cogitatione deposita statuat cedere earum rerum possessione, quae a te repetuntur, cogitetque nihil melius esse, quam Christianos Principes vires suas ad Christi hostes coercendos, non ad mutuas inter se caedes conferre, idque etiam Majestatem Tuam velle. Ubi autem hac ratione, nostro officio satisfactum erit, ob eam, quam superiores Duces ostenderunt sese cum hac Sancta Sede amicitiae speciem colere, tum vero liberius poterimus tuis optimis conatibus adesse. Interea rebus Livoniae constituendis, quod ad Catholicam religionem attinet (id enim incredibiliter cupimus, quantumque possumus hortamur) majores Nobis stimulos addet ea efficiendi, quae istarum rerum juvandarum causa decrevimus, quae etiam cum Nuncio nostro et Possevino communicavimus. Quod si Ordines istius Regni non ita facile praeclaris consiliis, actionibusque tuis suam operam

conjungerent, nihil melius factum iri putamus, quam ut Possevinus nostris verbis nostram et hujus Sanctae Sedis auctoritatem interponat; sic enim res majore cum dignitate agerentur, Possevini vero integritatem et personam commendare Majestati tuae, et rogare, ut ejus verbis fidem habeas, supervacaneum esse arbitramûr : habet enim amplissimum Tuae Majestatis testimonium fidei, sinceritatis, prudentiae, caeterarumque virtutum, quas in eo plurimi facimus, neque dubitamus, quin quod semper curasti, hoc etiam tempore curaturus sis, ut in his omnibus negotiis Christi in primis gloriae causa susceptis utatur profectione, commoratione, reversione quam tutissima. Datum ut supra (*20 nov. 1586*). Ant. Buccapad. — Archives du Vatican, *Sixti V br. an. I et II*, p. 25.1 v.

XIX

La dépêche de l'ambassadeur de Venise Gritti au doge est datée du 3 janvier 1586 m. v. (1587). Archives d'Etat de Venise, *Dispacci Roma*, 1586.

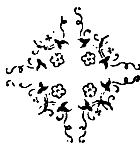
Un témoignage romain postérieur nous explique catégoriquement avec quel but et dans quelle mesure Sixte-Quint a donné des secours pécuniaires à Bathory. Le roi de Pologne Sigismond III, en guerre avec Moscou, fait une demande analogue à Paul V; voici, à ce sujet, la dépêche de la chancellerie pontificale envoyée par Malacrida au nonce de Pologne :

Deli 6 del passato sono l'ultime lettere di Vostra Signoria.

Con le precedenti scrissi quanto occorreva intorno a li aiuti, che dimanda cotesta Maesta per l'impresa di Moscovia, ne tengo ordine d'aggiungere altro. Prometteva il Re Stefano di far la guerra al Turco, et non al Moscovita, et perciò promise Sisto Quinto d'aiutarlo, et li mandò per lettera di cambio 25 m. di soli. Vorrei che cotesta Maesta accrescesse l'imperio, perche a la pieta sua angusto termine è, ancorche amplissimo la grandezza d'un sol regno. Auguro a Vostra Signoria ogni felicità. Di Roma li X di Gennaro 1609. — Archives du Vatican, *Lettere del Secretario Malacrida, 1604-1609*, sans pagination.

XX

Sur ces dernières négociations, on trouvera aux Archives d'Etat de Venise les documents suivants : lettre de Bathory au doge Ciconia, 15 avril 1586, *Coll. secr.*, *Lett. Polonia*, f. 16; audience de Possevino au Sénat, 19 et 20 décembre 1586, *Esposizioni Roma*, f. 2, pp. 290, 291 ; dépêche de Gritti au doge, 3 janvier 1586 m. v. (1587), *Dispacci Roma,* 1586. — Voir aussi la lettre de Possevino à Azzolino du 23 décembre 1586, *Gratiani de scriptis inv. Minerva*, I, p. 325.



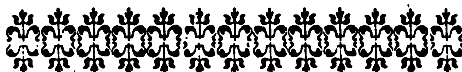


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

MÉMOIRE DE ZAMOYSKI SUR MOSCOU

CHAPITRE IV

CONCLUSION D'UNE TRÊVE AVEC MOSCOU

CHAPITRE V

MISSION DE HARABURDA A MOSCOU

CHAPITRE VI

NOUVEAU PROJET DE BATHORY CONTRE MOSCOU

CHAPITRE VII

SIXTE-QUINT ET BATHORY

CHAPITRE VIII

PROJET CONTRE MOSCOU ABANDONNÉ

APPENDICE

Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils.



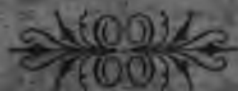
BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

LE SAINT-SIÈGE
LA POLOGNE ET MOSCOU

1582-1587

PAR

LE P. PIERLING, S. J.



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1885

ERNEST LEROUX, ÉDITEU[R]

28, RUE BONAPARTE, 28

BIBLIOTHÈQUE GRECQUE ELZÉVIRIENNE

I. — Poèmes patriotiques d'Aristote Valaoritis, trad[uits du] grec par A. Blancard et de Queux de Saint-Hilaire. [In-18,] elzévir.......................................

II. — Athanase Diakos. Phrosine. Poésies d'Aristote [Val]aoritis, traduits du grec par J. Blancard et de Qu[eux de] Saint-Hilaire. In-18, elzévir..........................

III. — La Grèce ancienne et moderne, considérée sous [le rapport] religieux, par A. Tarcrier. In-18, elzévir.......... [illegible]

BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

I. — Religion et mœurs des Russes, anecdotes inédites [recueil]lies par le comte Joseph de Maistre et le P. Grivel, [publiées] sur les manuscrits autographes, mises en ordre et annot[ées par] le P. Gagarin. In-18, elzévir.................. [illegible]

II. — La Mort d'Ivan le Terrible, drame du comte T[olstoï]. Traduit du russe par Courrière. In-18, elzévir..... [illegible]

III. — La Sorbonne et la Russie (1717-1747) par le P[. Pier]ling. In-18, elzévir.............................. [illegible]

IV. — Ant. Possevini Missio Moscovitica, ex annui[s litteris] Societatis Jesu excerpta et adnotationibus illustrata, [curante] P. Pierling. Accedit Cardinalis Com[ensis] [illegible] In-18, elzévir.................. [illegible]

V. — Rome et Moscou (1547-1579) par le P. Pierl[ing. In-18,] elzévir... [illegible]

VI. — Un nonce du pape en Moscovie. Préliminaires de [la trêve] de 1582, par le P. Pierling. In-18, elzévir........ [illegible]

VII. — Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou (158[illegible]) par le P. Pierling. In-18, elzévir.................. [illegible]

Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils.

